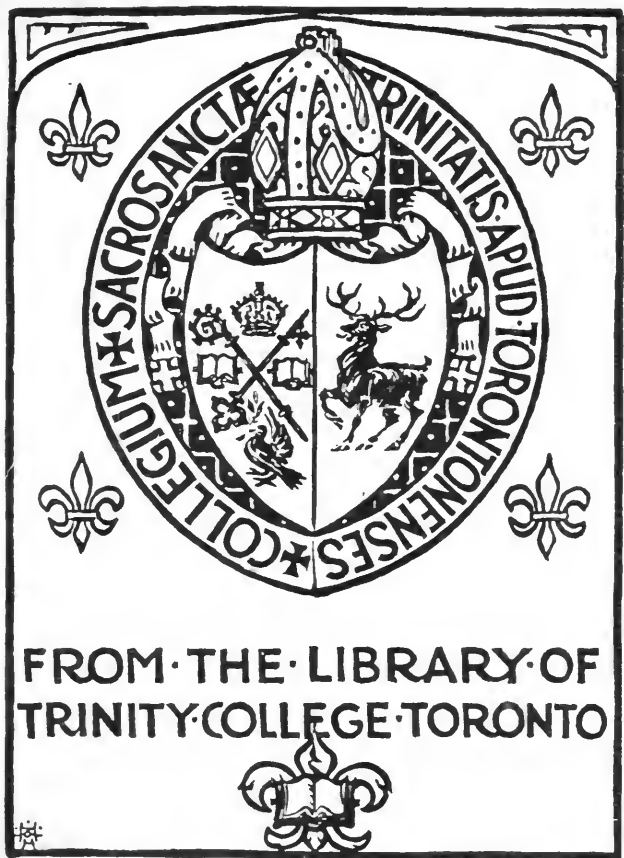




Rowland Alston



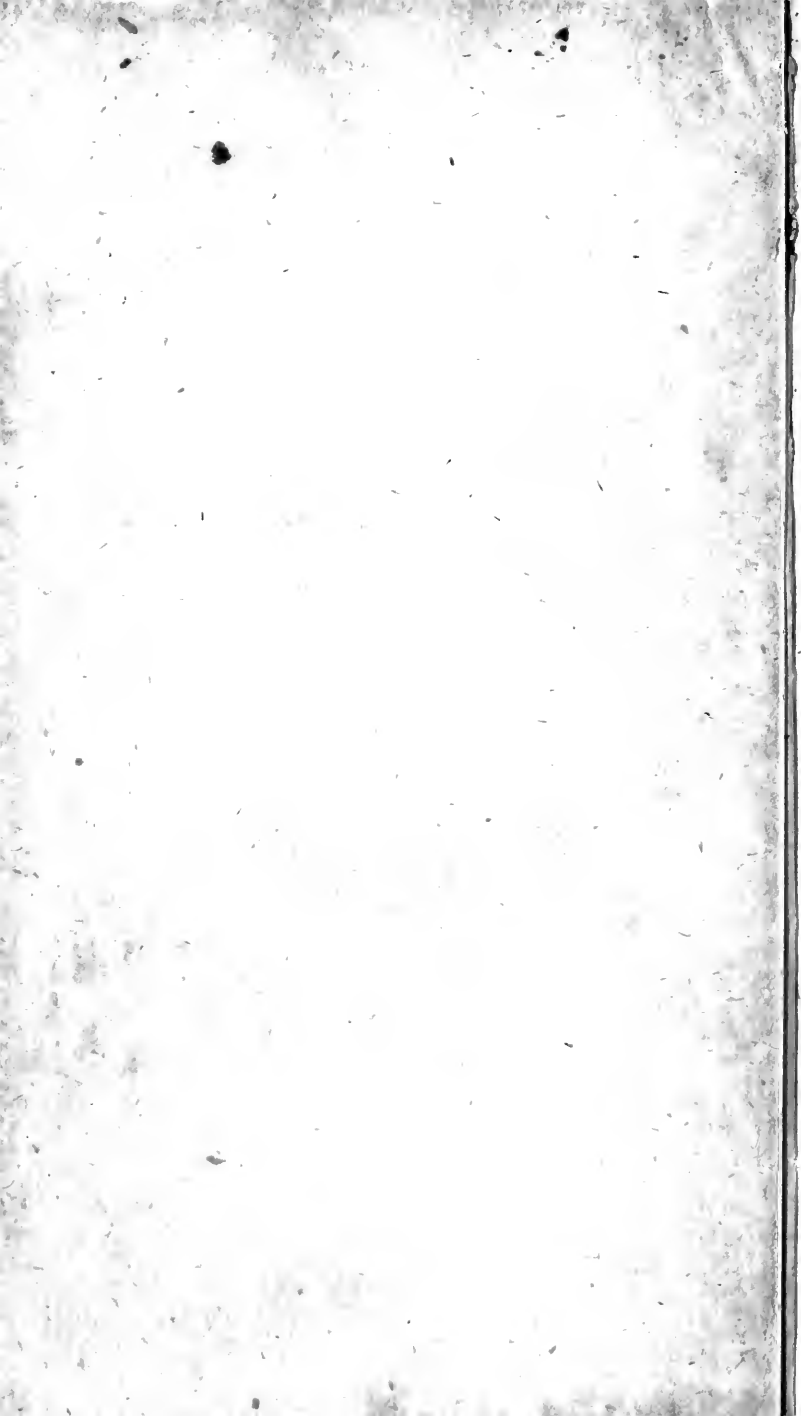
ELC 107

Library
of the
University of Toronto

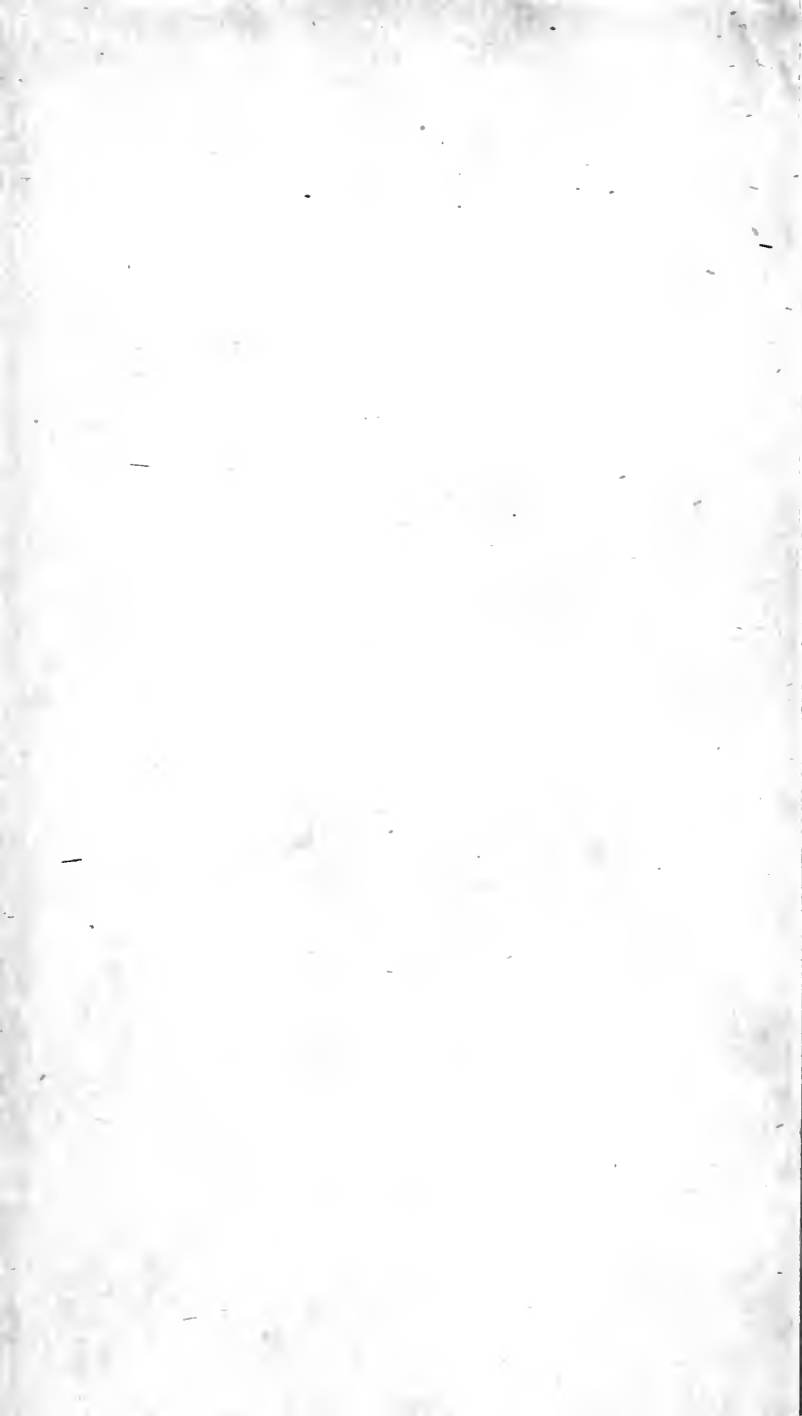
THE UNIVERSITY

LIBRARY

S.N. 9 S.H. 40 No. 8



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Bowland Alston

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

CONTENANT

JULIE,

OU LA

NOUVELLE HÉLOÏSE.

TOME TROISIÈME.



LETTRES

D E

DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE

AU PIED DES ALPES,

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

*Seconde Édition originale, revue & corrigée
par l'Éditeur.*

CINQUIÈME PARTIE.

*Non la conobbe il mondo, mentre l'ebbe:
Conobbi' io ch' a piangèr qui rimase.
Petrare.*



A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHEL REY.

M. DCC. LXX.

PQ

2039

.A1

1770

Rare Books

I



LETTRES

D E

DEUX AMANS,

*HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.*

CINQUIÈME PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE

DE MILORD EDOUARD (a).

S ORS de l'enfance, ami, réveille-
toi. Ne livre point ta vie entière
au long sommeil de la raison.
L'âge s'écoule, il ne t'en reste
plus que pour être sage. A trente ans passés
il est temps de songer à soi: commence donc
à rentrer en toi-même, & sois homme une
fois avant la mort.

(a) Cette Lettre paroît avoir été écrite avant la ré-
ception de la précédente,

V. Partie.

A

LA NOUVELLE

Mon cher, votre cœur vous en a long-temps imposé sur vos lumières. Vous avez voulu philosopher avant d'en être capable; vous avez pris le sentiment pour de la raison, & content d'estimer les choses par l'impression qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit est, je l'avoue, le premier organe de la vérité; celui qui n'a rien senti ne fait rien apprendre; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain savoir & de stériles connoissances, parce que le vrai rapport des choses à l'homme, qui est sa principale science, lui demeure toujours caché. Mais c'est se borner à la première moitié de cette science, que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choses entr'elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'est peu de connoître les passions humaines, si l'on n'en fait apprécier les objets; & cette seconde étude ne peut se faire que dans le calme de la méditation.

La jeunesse du sage est le temps de ses expériences, ses passions en sont les instrumens; mais après avoir appliqué son ame aux objets extérieurs pour le sentir, il la retire au-dedans de lui pour les considérer, les comparer, les connoître. Voilà le cas où vous devez être plus que personne au monde. Tout ce qu'un cœur sensible peut éprouver de plaisirs & de peines a rempli le vôtre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux

l'ont vu. Dans un espace de douze ans vous avez épuisé tous les sentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premières observations se sont portées sur des gens simples & surtout presque des mains de la nature, comme pour vous servir de pièce de comparaison. Exilé dans la Capitale du plus célèbre Peuple de l'univers, vous êtes sauté, pour ainsi dire, à l'autre extrémité : le génie supplée aux intermédiaires. Passez chez la seule nation d'hommes qui reste parmi les troupeaux divers dont la terre est couverte, si vous n'avez pas vu régner les loix, vous les avez vu du moins exister encore ; vous avez appris à quels signes on reconnoit cet organe sacré de la volonté d'un peuple, & comment l'empire de la raison publique est le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les Régions que le soleil éclaire. Un spectacle plus rare & digne de l'œil du sage, le spectacle d'une ame sublime & pure, triomphant de ses passions & régnant sur elle-même est celui dont vous jouissez. Le premier objet qui frappa vos regards est celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'est que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à sentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reste plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouissance à goûter

que celle de la sagesse. Vous avez vécu de cette courte vie ; songez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos passions, dont vous fûtes long-temps l'esclave, vous ont laissé vertueux. Voilà toute votre gloire ; elle est grande, sans doute, mais soyez-en moins fier. Votre force même est l'ouvrage de votre foiblesse. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu ? Elle a pris à vos yeux la figure de cette femme adorable qui la représente si bien, & il seroit difficile qu'une si chère image vous en laissât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle seule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les siennes ? Enthousiaste oisif de ses vertus, vous bornerez-vous sans cesse à les admirer, sans les imiter jamais ? Vous parlez avec chaleur de la manière dont elle remplit ses devoirs d'épouse & de mère ; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami à son exemple ? Une femme a triomphé d'elle-même, & un Philosophe a peine à se vaincre ! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un discoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions (b) ? Prenez-y garde, mon

(b) Non, ce siècle de philosophie ne se passera point sans avoir produit un vrai Philosophe. J'en connois un, un seul j'en conviens ; mais c'est beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir su rester peu connu ? Savant & modeste Abau-

cher; il regne encore dans vos lettres un ton de mollesse & de langueur qui me déplaît, & qui est bien plus un reste de votre passion qu'un effet de votre caractère. Je hais par-tout la foiblesse, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu sans force, & le chemin du vice est la lâcheté. Osez-vous bien compter sur vous avec un cœur sans courage? Malheureux! Si Julie étoit foible, tu succomberois demain, & ne ferois qu'un vil adultère. Mais te voilà resté seul avec elle; apprends à la connoître, & rougis de toi.

J'espère pouvoir bientôt vous aller rejoindre. Vous savez à quoi ce voyage est destiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent suspect à moi-même; pour résister j'ai pu me suffire, pour choisir il me faut les yeux d'un ami; & je me fais un plaisir de

zît, que votre sublime simplicité pardonne à mon cœur un zèle qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'est pas vous que je veux faire connoître à ce siècle indigne de vous admirer; c'est Geneve que je veux illustrer de votre séjour; ce sont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui se cache en est d'autant plus estimé! Heureux le peuple où la jeunesse altière vient abaisser son ton dogmatique & rougir de son vain savoir devant la docte ignorance du sage! Vénérable & vertueux vieillard! vous n'aurez point été prôné par les beaux esprits; leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges; au lieu de déposer comme eux votre sagesse dans les livres, vous l'avez mise dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choisir, que vous aimez, & qui vous respecte. Vous avez vécu comme Socrate; mais il mourut par la main de ses Concitoyens, & vous êtes chéri des vôtres.

rendre tout commun entre nous ; la reconnaissance aussi-bien que l'attachement. Cependant, ne vous y trompez pas ; avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai si vous en êtes digne, & si vous méritez de me rendre les soins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en suis content ; ce n'est pas assez ; c'est de votre jugement que j'ai besoin dans un choix où doit présider la raison seule, & où la mienne peut m'abuser. Je ne crains pas les passions qui, nous faisant une guerre ouverte, nous avertissent de nous mettre en défense, nous laissent, quoiqu'elles fassent, la conscience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne cède qu'autant qu'on leur veut céder. Je crains leur illusion qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire, sans le savoir, autre chose que ce que nous voulons. On n'a besoin que de soi pour réprimer les penchans ; on a quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre, & c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage qui voit pour nous, sous un autre point de vue, les objets que nous avons intérêt à bien connoître. Songez donc à vous examiner, & dites-vous si toujours en proie à de vains regrets vous ferez à jamais inutile à vous & aux autres, ou si reprenant enfin l'empire de vous-même vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Lon-

HELOISE.

dres que pour une quinzaine de jours ; je passerai par notre armée de Flandres où je compte rester encore autant ; de sorte que vous ne devez guère m'attendre avant la fin du mois prochain ou le commencement d'Octobre. Ne m'écrivez plus à Londres mais à l'armée sous l'adresse ci-jointe. Continuez vos descriptions ; malgré le mauvais ton de vos Lettres , elles me touchent & m'instruisent ; elles m'inspirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez sur-tout l'inquiétude que vous m'avez donnée sur Madame de Wolmar : si son sort n'est pas heureux , qui doit oser aspirer à l'être ? Après le détail qu'elle vous a fait , je ne puis concevoir ce qui manque à son bonheur.

LETTRE II

A MILORD EDOUARD.

O Ui , Milord , je vous le confirme avec des transports de joie , la scène de Meillerie a été la cause de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entièrement rassuré sur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop faible est guéri tout autant qu'il peut l'être , & je préfère la tristesse d'un regret imaginaire à l'effroi d'être sans cesse assiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami , je

ne balance plus à lui donner un nom si cher & dont vous m'avez si bien fait sentir tout le prix. C'est le moindre titre que je doive à quiconque aime à me rendre à la vertu. La paix est au fond de mon ame comme dans le séjour que j'habite. Je commence à m'y voir sans inquiétude, à y vivre comme chez moi ; & si je n'y prends pas tout-à-fait l'autorité d'un maître, je sens plus de plaisir encore à me regarder comme l'enfant de la maison. La simplicité, l'égalité que j'y vois régner ont un attrait qui me touche & me porte au respect. Je passe des jours sereins entre la raison vivante & la vertu sensible. En fréquentant ces heureux époux, leur ascendant me gagne & me touche insensiblement, & mon cœur se met par degrés à l'unisson des leurs, comme la voix prend, sans qu'on y songe, le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuse ! Quelle charmante habitation ! Que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix ! & que, si l'aspect en paroît d'abord peu brillant, il est difficile de ne pas l'aimer aussi-tôt qu'on la connoît ! Le goût que prend Madame de Wolmar à remplir ses nobles devoirs, à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, se communique à tout ce qui en est l'objet, à son mari, à ses enfans, à ses hôtes, à ses domestiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentissent point dans ce paisible séjour, mais on y trouve

par-tout des cœurs contens & des visages gaiſ. Si quelquefois on y verſe des larmes, elles ſont d'attendriſſement & de joie. Les noirs ſoucis, l'ennui, la tritèſſe n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords dont ils ſont le fruit.

Pour elle, il eſt certain qu'excepté la peine ſecrete qui la tourmente, & dont je vous ai dit la cauſe dans ma précédente lettre, (c) tout concourt à la rendre heureuſe. Cependant avec tant de raiſons de l'être mille autres ſe déſoleroient à ſa place. Sa vie uniforme & retirée leur ſeroit inſupportable ; elles s'impatienneroient du tracas des enfans ; elles s'ennuyeroient des ſoins domeſtiques, elles ne pourroient ſouffrir la campagne ; la ſageſſe & l'eſtime d'un mari peu careſſant, ne les dédommageroit ni de ſa froideur, ni de ſon âge ; ſa préſence & ſon attachement même leur ſeroient à charge. Ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriſeroient les plaiſirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne ſeroient à leur aïſe dans leur propre maiſon, que quand elles y ſeroient étrangères. Il faut une ame ſaine pour ſentir les charmes de la retraite, on ne voit guère que des gens de bien ſe plaiſent au ſein de leur famille & s'y renferment volontairement ; ſ'il eſt au monde une vie heu-

(c) Cette précédente lettre ne ſe trouve point, on en verra ci-après la raiſon.

reuse , c'est sans doute celle qu'ils y passent ; mais les instrumens du bonheur ne sont rien pour qui ne sait pas les mettre en œuvre , & l'on ne sent en quoi le vrai bonheur consiste , qu'autant qu'on est propre à le goûter.

S'il falloit dire avec précision ce qu'on fait dans cette maison pour être heureux , je croirois avoir bien répondu en disant , *on y fait vivre* ; non dans le sens qu'on donne en France à ce mot , qui est d'avoir avec autrui certaines manières établies par la mode ; mais de la vie de l'homme , & pour laquelle il est né ; de cette vie dont vous me parlez , dont vous m'avez donné l'exemple , qui dure au-delà d'elle-même , & qu'on ne tient pas pour perdu au jour de la mort.

Julie a un père qui s'inquiète du bien-être de sa famille : elle a des enfans à la subsistance desquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal soin de l'homme sociable , & c'est aussi le premier dont elle & son mari se sont conjointement occupés. En entrant en ménage ils ont examiné l'état de leurs biens ; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs besoins , & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dût s'en contenter , ils n'ont pas eu assez mauvaise opinion de leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laisser ne leur pût suffire. Ils se sont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre ; ils ont placé leur argent plus sûrement qu'avanta-

ageusement ; au lieu d'acheter de nouvelles terres , ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déjà , & l'exemple de leur conduire est le seul trésor dont ils veulent accroître leur héritage.

Il est vrai qu'un bien qui n'augmente point est sujet à diminuer par mille accidens ; mais si cette raison est un motif pour l'augmenter une fois , quand cessera t-il d'être un prétexte pour l'augmenter toujours ? Il faudra le partager à plusieurs enfans ; mais doivent-ils rester oisifs ? Le travail de chacun n'est-il pas un supplément à son partage , & son industrie ne doit elle pas entrer dans le calcul de son bien ? L'insatiable avidité fait ainsi son chemin sous le masque de la prudence , & mène au vice à force de chercher la sûreté. C'est en vain , dit M. de Wolmar , qu'on prétend donner aux choses humaines une solidité qui n'est pas dans leur nature. La raison même veut que nous laissions beaucoup de choses au hasard , & si notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous , quelle folie de se donner sans cesse un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévitables ! La seule précaution qu'il ait prise à ce sujet , a été de vivre un an sur son capital , pour se laisser autant d'avance sur son revenu ; de sorte que le produit anticipe toujours d'une année sur la dépense. Il a mieux aimé diminuer un peu son fonds , que d'avoir sans cesse

à courir après ses rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux au moindre accident imprévu , l'a déjà remboursé bien des fois de cette avancé. Ainsi l'ordre & la règle lui tiennent lieu d'épargne , & il s'enrichit de ce qu'il a dépensé.

Les maîtres de cette maison jouissent d'un bien médiocre , selon les idées de fortune qu'on a dans le monde ; mais au fonds je ne connois personne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richesse absolue. Ce mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les desirs & les facultés de l'homme riche. Tel est riche avec un arpent de terre : tel est gueux au milieu de ses monceaux d'or. Le désordre & les fantaisies n'ont point de bornes , & font plus de pauvres que les vrais besoins. Ici la proportion est établie sur un fondement qui la rend inébranlable , savoir , le parfait accord des deux époux. Le mari s'est chargé du recouvrement des rentes , la femme en dirige l'emploi , & c'est dans l'harmonie qui règne entr'eux , qu'est la source de leur richesse.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maison , c'est d'y trouver l'aisance , la liberté , la gaieté au milieu de l'ordre & de l'exactitude. Le grand défaut des maisons bien réglées , est d'avoir un air triste & contraint. L'extrême sollicitude des chefs sent toujours un peu l'avarice. Tout respire la gêne autour d'eux ; la rigueur de l'ordre a

quelque chose de servile, qu'on ne supporte point sans peine. Les domestiques font leur devoir, mais ils le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes sont bien reçus, mais ils n'usent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne; & comme on s'y voit toujours hors de la règle, on n'y fait rien qu'en tremblant de se rendre indiscret. On sent que ces pères esclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans; sans songer qu'ils ne sont pas seulement pères, mais hommes, & qu'ils doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur attaché à la sagesse. On suit ici des règles plus judicieuses. On y pense qu'un des principaux devoirs d'un bon père de famille n'est pas seulement de rendre son séjour riant, afin que ses enfans s'y plaisent, mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, afin qu'ils sentent qu'on est heureux en vivant comme lui, & ne soient jamais tentés de prendre, pour l'être, une conduite opposée à la sienne. Une des maximes que M. de Wolmar répète le plus souvent, au sujet des amusemens des deux Cousines, est que la vie triste & mesquine des pères & mères est presque toujours la première source du désordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre règle que son cœur, & n'en sauroit avoir de plus sûre, elle s'y livre sans scrupule, & pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laisse pas de lui demander beau-

coup, & personne ne fait mieux qu'elle mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame si sensible seroit-elle insensible aux plaisirs ? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuse aucun de ceux qui la flattent ; on voit qu'elle fait les goûter ; mais ces plaisirs sont les plaisirs de Julie. Elle ne néglige ni ses propres commodités, ni celles des gens qui lui sont chers, c'est-à-dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour superflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une personne sensée ; mais elle appelle ainsi tout ce qui ne sert qu'à briller aux yeux d'autrui, de sorte qu'on trouve dans sa maison le luxe de plaisir & de sensualité, sans raffinement ni mollesse. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuser au goût de son père ; encore y reconnoît-on toujours le sien, qui consiste à donner moins de lustre & d'éclat que d'élégance & de grace aux choses. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour suspendre plus doucement les carrosses, elle approuve assez cela ; mais quand je lui dis jusqu'à quel prix on a poussé les vernis, elles ne me comprend plus, & me demande toujours si ces beaux vernis rendent les carrosses plus commodes ? Elle ne doute pas que je n'exagère beaucoup sur les peintures scandaleuses dont on orne à grands

frais ces voitures, au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs, que pour un homme de qualité ! Ce qui l'a sur-tout révoltée, a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou soutenu cet usage, & que leurs carrosses ne se distinguoient de ceux des hommes que par des tableaux un peu plus lascifs. J'ai été forcé de lui citer là-dessus un mot de votre illustre ami qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette espèce. A peine eut-il jetté les yeux sur les panneaux, qu'il partit en disant au maître montrez ce carrosse à des femmes de la Cour, un honnête-homme n'oseroit s'en servir.

Comme le premier pas vers le bien est de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur est de ne point souffrir. Ces deux maximes qui bien entendus épargneroient beaucoup de préceptes de morales, sont chères à Madame de Wolmar. Le mal-être lui est extrêmement sensible & pour elle & pour les autres, & il ne lui seroit pas plus aisé d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager. Elle les va chercher pour les guérir ?

c'est l'existence & non la vue des malheureux qui la tourmente : il ne lui suffit pas de ne point savoir qu'il y en a , il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas , du moins autour d'elle ; car ce seroit sortir des termes de la raison que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des besoins de son voisinage avec la chaleur qu'on met à son propre intérêt : elle en connoît tous les habitans ; elle y étend , pour ainsi dire , l'enceinte de sa famille , & n'épargne aucun soin pour en écarter tous les sentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine est assujettie.

Milord, je veux profiter de vos leçons, mais pardonnez-moi un enthousiasme que je ne me reproche plus, & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La Providence a veillé sur elle, & rien de ce qui la regarde n'est un effet du hazard. Le Ciel semble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine est susceptible, & le bonheur dont elle peut jouir dans l'obscurité de la vie privée, sans le secours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au-dessus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, si c'en fut une, n'a servi qu'à déployer sa force & son courage. Ses parens, ses amis, ses domestiques, tous heureusement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être

aimés. Son pays étoit le seul où il lui convint de naître, la simplicité qui la rend sublime, devoit régner autour d'elle; il lui falloit pour être heureuse vivre parmi des gens heureux. Si pour son malheur elle fut née chez des peuples infortunés qui gémissent sous le poids de l'oppression, & luttent sans espoir & sans fruit contre la misère qui les consume, chaque plainte des opprimés eut empoisonné sa vie, la désolation commune l'eut accablée, & son cœur bienfaisant, épuisé de peine & d'ennuis, lui eut fait éprouver sans cesse les maux qu'elle n'eut pu soulager.

Au lieu de cela, tout anime & soutient ici sa bonté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point sous les yeux l'image affreuse de la misère & du désespoir. Le Villageois à son aise (d) a plus besoin de ses avis que de ses dons. S'il se trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner sa vie, quelque veuve oubliée qui souffre en secret, quelque vieillard sans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge ne fournissent plus à son entretien, elle ne craint pas que ses bienfaits leur deviennent

(d) Il y a près de Clarens un Village appelé Moutru, dont la Commune seule est assez riche pour entretenir, tous les Communiers, n'eussent-ils pas un pouce de terre en propre. Aussi la bourgeoisie de ce village est-elle presque aussi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas-là quelque honnête-homme de subdélégué, pour rendre Messieurs de Moutru plus sociables, & leur bourgeoisie un peu moins chère!

onéreux , & fassent aggraver sur eux les charges publiques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouit du bien qu'elle fait , & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte se multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maisons où elle entre offrent bientôt un tableau de la sienne ; l'aisance & le bien-être y sont une de ses moindres influences , la concorde & les mœurs la suivent de ménage en ménage. En sortant de chez elle , ses yeux ne sont frappés que d'objets agréables ; en y rentrant , elle en retrouve de plus doux encore ; elle voit partout ce qui plaît à son cœur , & cette ame si peu sensible à l'amour propre , apprend à s'aimer dans ses bienfaits. Non , Milord , je le répète ; rien de ce qui touche à Julie n'est indifférent pour la vertu. Ses charmes , ses talens , ses goûts , ses combats , ses fautes , ses regrets , son séjour ; ses amis , sa famille , ses peines , ses plaisirs & toute sa destinée , font de sa vie un exemple unique , que peu de femmes voudront imiter , mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plaît le plus dans les soins qu'on prend ici du bonheur d'autrui , c'est qu'ils sont tous dirigés par la sagesse , & qu'il n'en résulte jamais d'abus. N'est pas toujours bienfaisant qui veut , & souvent tel croit rendre de grands services , qui fait de grands maux qu'il ne voit pas , pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractère &

qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar ; c'est un discernement exquis dans la distribution de ses bienfaits , soit par le choix des moyens de les rendre utiles , soit par le choix des gens sur qui elle les répand. Elles s'est fait des regles dont elle ne se départ point. Elle fait accorder & refuser ce qu'on lui demande , sans qu'il n'y ait ni foiblesse dans sa bonté , ni caprice dans son refus. Quiconque a commis en sa vie une méchante action n'a rien à espérer d'elle que justice , & pardon s'il l'a offensée , jamais faveur ni protection qu'elle puisse placer sur un meilleur sujet. Je l'ai vue refuser assez séchement à un homme de cette espèce une grace qui dépendoit d'elle seule. » Je vous souhaite du » bonheur , » lui dit-elle , » mais je n'y veux » pas contribuer , de peur de faire du mal » à d'autres en vous mettant en état d'en » faire. Le monde n'est pas assez épuisé de » gens de bien qui souffrent , pour qu'on » soit réduit à songer à vous. » Il est vrai que cette dureté lui coûte extrêmement & qu'il lui est rare de l'exercer. Sa maxime est de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui est pas prouvée , & il y a bien peu de méchans qui n'aient l'adresse de se mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité paresseuse des riches , qui paie en argent aux malheureux le droit de rejeter leurs prières , & pour un bienfait imploré ne savent jamais don-

ner que l'aumône. Sa bourse n'est pas inépuisable, & depuis qu'elle est mère de famille, elle en fait mieux régler l'usage. De tous les secours dont on peut soulager les malheureux, l'aumône est à la vérité celui qui coûte le moins de peine; mais il est aussi le plus passager & le moins solide; & Julie ne cherche pas à se délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indistinctement des recommandations & des services, sans bien savoir si l'usage qu'on en veut faire est raisonnable & juste. Sa protection n'est jamais refusée à quiconque en a un véritable besoin & mérite de l'obtenir; mais pour ceux que l'inquiétude ou l'ambition portent à vouloir s'élever & quitter un état où ils sont bien, rarement peuvent ils l'engager à se mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme est de cultiver la terre & de vivre de ses fruits. Le paisible habitant des champs n'a besoin pour sentir son bonheur que de le connoître. Tous les vrais plaisirs de l'homme sont à sa portée; il n'a que les peines inséparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles. Cet état est le seul nécessaire & le plus utile. Il n'est malheureux que quand les autres le tyrannisent par leur violence, ou le séduisent par l'exemple de leurs vices: c'est en lui que consiste la véritable prospérité d'un pays, la force & la gran-

deur qu'un peuple tire de lui-même , qui ne dépend en rien des autres nations , qui ne contraint jamais d'attaquer pour se soutenir , & donne les plus sûrs moyens de se défendre. Quand il est question d'estimer la puissance publique , le bel-esprit visite les Palais du Prince , ses ports , ses troupes , ses arsenaux , ses villes ; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumière du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait , & le second ce qu'on peut faire.

Sur ce principe on s'attache ici , & plus encore à Etange , à contribuer autant qu'on peut à rendre aux payfans leur condition douce , sans jamais leur aider à en sortir. Les plus aisés & les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes , les uns pour étudier & devenir un jour des Messieurs , les autres pour entrer en condition & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens de leur côté aiment souvent à courir ; les filles aspirent à la parure bourgeoise , les garçons s'engagent dans un service étranger ; ils croient valoir mieux en rapportant dans leur village , au lieu de l'amour de la patrie & de la liberté , l'air à la fois rogue & rempant des soldats mercenaires , & le ridicule mépris de leur ancien état. On leur montre à tous l'erreur de ces préjugés , la corruption des enfans , l'abandon des pères , & les risques continuels de la vie , de la fortune & des mœurs , où cent périf-

sent pour un qui réussit. S'ils s'obstinent, on ne favorise point leur fantaisie insensée, on les laisse courir au vice & à la misère, & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a persuadés, des sacrifices qu'ils font à la raison. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant soi-même; on n'a point avec les payfans les façons des villes, mais on use avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui, maintenant chacun dans son état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon payfan qu'on ne porte à se considérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus qui viennent briller un moment dans leur village & ternir leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar & le Baron, quand il est ici, manquent rarement d'assister aux exercices, aux prix, aux revues du village & des environs. Cette jeunesse déjà naturellement ardente & guerrière, voyant de vieux Officiers se plaire à ses assemblées, s'en estime davantage & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus en lui montrant des soldats retirés du service étranger, en faveur moins qu'elle à tous égards; car quoiqu'on fasse, jamais cinq sols de paie & la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre & sous les armes la présence de ses parens, de ses voisins, de ses amis, de sa maîtresse, & la gloire de son pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar est donc de ne point favoriser les changemens de condition , mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la sienne , & sur-tout d'empêcher que la plus heureuse de toutes, qui est celle du villageois dans un Etat libre , ne se dépeuple en faveur des autres.

Je lui faisois là-dessus l'objection des talens divers que la nature semble avoir partagés aux hommes , pour leur donner à chacun leur emploi , sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choses à considérer avant le talent , savoir les mœurs & la félicité. L'homme, dit-elle, est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres , & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-même ; car les hommes ne sont pas faits pour les places , mais les places sont faites pour eux , & pour distribuër convenablement les choses il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme est le plus propre , que celui qui est le plus propre à chaque homme , pour le rendre bon & heureux autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres , ni de faire un scélérat pour le service des honnêtes-gens.

Or, de mille sujets qui sortent du village , il n'y en a pas dix qui n'aillent se perdre à la

ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réussissent & font fortune, la font presque tous par les voies déshonnêtes qui y mènent. Les malheureux qu'elle n'a point favorisés ne reprennent plus leur ancien état & se font mendiants ou voleurs, plutôt que de revenir payfans. De ces mille s'il s'en trouve un seul qui résiste à l'exemple & se conserve honnête-homme, pensez-vous qu'à tout prendre, celui-là passe à l'abri des passions violentes, dans la tranquille obscurité de sa première condition ?

Pour suivre son talent, il le faut connoître. Est-ce une chose aisée de discerner toujours les talens des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti si l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux observés, comment un petit payfan saura-t-il de lui-même distinguer les siens ? Rien n'est plus équivoque que les signes d'inclination qu'on donne dès l'enfance, l'esprit imitateur y a souvent plus de part que le talent ; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la disposition. Le vrai talent, le vrai génie a une certaine simplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à se montrer qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'est qu'une vaine ardeur
de

de briller , sans moyens pour y réussir. Tel entend un tambour & veut être Général ; un autre voit bâtir & se croit Architecte. Gustin mon jardinier prit le goût du dessein pour m'avoir vu dessiner ; je l'envoyai apprendre à Lausanne ; il se croyoit déjà peintre , & n'est qu'un jardinier. L'occasion , le désir de s'avancer , décident de l'état qu'on choisit. Ce n'est pas assez de sentir son génie , il faut aussi vouloir s'y livrer. Un Prince ira-t-il se faire cocher , parce qu'il mene bien son carrosse ? Un Duc se fera-t-il Cuisinier , parce qu'il invente de bons ragoûts ? On n'a des talens que pour s'élever , personne n'en a pour descendre : pensez-vous que ce soit-là l'ordre de la nature ? Quand chacun connoîtroit son talent & voudroit le suivre , combien le pourroient ? Combien surmonteroient d'injustes obstacles ? Combien vaincroient d'indignes Concurrens ? Celui qui sent sa foiblesse appelle à son secours le manège & la brigue , que l'autre plus sûr de lui dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous-même que tant d'établissmens en faveur des arts ne font que leur nuire ? En multipliant indistinctement les Sujets on les confond , le vrai mérite reste étouffé dans la foule , & les honneurs dûs au plus habile sont tous pour le plus intrigant. S'il existoit une société où les emplois & les rangs fussent exactement mesurés sur les talens & le mérite personnel , chacun pourroit aspirer à la

place qu'il sauroit le mieux remplir ; mais il faut se conduire par des règles plus sûres & renoncer aux prix des talens , quand le plus vil de tous est le seul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus , continua-t-elle ; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés ; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les possèdent fut exactement proportionné aux besoins de la société , & si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture , ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à un autre , il ne resteroit pas assez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penserois que les talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux , quoique son intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent , des animaux qui nous dévorent , des talens qui nous sont pernicioeux. S'il falloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés , peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons & simples n'ont pas besoin de tant de talens ; ils se soutiennent mieux par leur seule simplicité que les autres par toute leur industrie. Mais à mesure qu'ils se corrompent , leurs talens se développent comme pour servir de supplément

aux vertus qu'ils perdent , & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre chose sur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle , étoit l'assistance des mendiants. Comme c'est ici une grande route , il en passe beaucoup , & l'on ne refuse l'aumône à aucun. Je lui représentai que ce n'étoit pas seulement un bien jetté à pure perte , & dont on privoit ainsi le vrai pauvre ; mais que cet usage contribuoit à multiplier les gueux & les vagabonds qui se plaisent à ce lâche métier , & , se rendant à charge à la société , la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien , me dit-elle , que vous avez pris dans les grandes Villes les maximes , dont de complaisans raisonneurs aiment à flatter la dureté des riches ; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de sa qualité d'homme , en lui donnant le nom méprisant de gueux ? compatissant comme vous l'êtes , comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer ? Renoncez-y , mon ami , ce mot ne va point dans votre bouche ; il est plus déshonorant pour l'homme dur qui s'en sert que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point si ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raison ; ce que je fais , c'est que mon mari , qui ne cède point en bon sens à vos Philosophes , & qui m'a souvent rapporté tout ce

qu'ils disent là-dessus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'insensibilité, m'a toujours paru mépriser ces discours, & n'a point désapprouvé ma conduite. Son raisonnement est simple. On souffre, dit-elle, & l'on entretient à grands frais des multitudes de professions inutiles dont plusieurs ne servent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentimens d'intérêt & d'humanité qui devraient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le secourir, comme je paie un Comédien qui me fait verser quelques larmes stériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on sent à la Tragédie, s'oublie à l'instant qu'on en sort ; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés donne un plaisir qui renaît sans cesse. Si le grand nombre des mendiants est onéreux à l'Etat, de combien d'autres professions qu'on encourage & qu'on tolère n'en peut-on pas dire autant? C'est au Souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendiants : mais pour les rebuter de leur profession, (e) faut-il rendre les Citoyens

(e) Nourrir les mendiants, c'est, disent-ils, former des

inhumains & dénaturés? Pour moi, continua Julie, sans savoir ce que les pauvres font à l'Etat, je fais qu'ils font tous mes frères, & que je ne puis sans une inexcusable dureté leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête-homme peut se trouver réduit à leur sort, & comment puis-je être sûre que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance, & mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas, peut-être, cet honnête-homme prêt à périr de misère, & que mon refus va réduire au désespoir? L'aumône que je fais donner à la porte est légère. Un demi-cruz (f) & un morceau

de pépinières de voleurs, & tout au contraire, c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendiants, mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession, que de ne pouvoir vivre dans la sienne: or, tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oisif prennent tellement le travail en aversion, qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé, mais vingt liards auroient payé le soupé d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légère aumône s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort? J'ai lu quelque part que les mendiants sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent aux pères, mais ces pères opulens & durs les méconnoissent, & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

(f) Petite monnoie du pays.

de pain sont ce qu'on ne refuse à personne, on donne une ration double à ceux qui sont évidemment estropiés. S'ils en trouvent autant sur leur route dans chaque maison aisée, cela suffit pour les faire vivre en chemin, & c'est tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui passe. Quand ce ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage quand on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Un demi-cruz & un morceau de pain ne coûtent guère plus à donner & sont une réponse plus honnête qu'un ; *Dieu vous assiste* ; comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eut d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches ? Enfin, quoiqu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses misères.

Voilà comment j'en use avec ceux qui mendent, pour ainsi dire, sans prétexte & de bonne foi : à l'égard de ceux qui se disent ouvriers, & se plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, & les menteurs le savent si bien qu'il ne s'en présente plus chez nous.

C'est ainsi, Milord, que cette ame angélique trouve toujours dans ses vertus de quoi combattre les vaines subtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces soins & d'autres semblables sont mis par elle au rang de ses plaisirs, & remplissent une partie du temps que lui laissent ses devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres, elle songe ensuite à elle-même, ce qu'elle fait pour se rendre la vie agréable, peut encore être compté parmi ses vertus; tant son motif est toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raison dans tout ce qu'elle accorde à ses desirs! Elle veut plaire à son mari qui aime à la voir contente & gaie; elle veut inspirer à ses enfans le goût des innocens plaisirs que la modération, l'ordre & la simplicité font valoir, & qui détournent le cœur des passions impétueuses. Elle s'amuse pour les amuser, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

Julie a l'ame & le corps également sensibles. La même délicatesse régné dans ses sentimens & dans ses organes. Elle étoit faite pour connoître & goûter tous les plaisirs, & long-temps elle n'aima si chèrement la vertu même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui, qu'elle sent en paix cette volupté suprême, elle ne se refuse aucune de celles qui peuvent s'associer

avec celle-là ; mais sa manière de les goûter ressemble à l'austérité de ceux qui s'y refusent , & l'art de jouir , est pour elle celui des privations ; non de ces privations pénibles & douloureuses qui blessent la nature & dont son auteur dédaigne l'hommage insensé , mais des privations passagères & modérées , qui conservent à la raison son empire , & servant d'assaisonnement au plaisir , en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient au sens & n'est pas nécessaire à la vie , change de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude , qu'il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin , que c'est à la fois une chaîne qu'on se donne , & une jouissance dont on se prive ; & que prévenir toujours les desirs n'est pas l'art de les contenter , mais de les éteindre. Tout celui qu'elle emploie à donner du prix aux moindres choses , est de se les refuser vingt fois pour en jouir une. Cette ame simple se conserve ainsi son premier ressort ; son goût ne s'use point ; elle n'a jamais besoin de le ranimer par des excès , & je la vois souvent favoriser avec délice un plaisir d'enfant , qui seroit insipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle se propose encore en cela , est de rester maîtresse d'elle-même , d'accoutumer ses passions à l'obéissance , & de plier tous ses desirs à la règle. C'est un nouveau moyen d'être heureuse , car on ne jouit sans inquiétude que de ce

qu'on peut perdre sans peine , & si le vrai bonheur appartient au sage , c'est parce qu'il est de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Ce qui me paroît plus singulier dans sa tempérance , c'est qu'elle la suit sur les mêmes raisons , qui jettent le voluptueux dans l'excès. La vie est courte , il est vrai , dit-elle ; c'est une raison d'en user jusqu'au bout , & de dispenser avec art sa durée , afin d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. Si un jour de satiété nous ôte un an de jouissance , c'est une mauvaise philosophie d'aller toujours jusqu'où le desir nous mene , sans considérer si nous ne serons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carrière , & si notre cœur épuisé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Epicuriens , pour ne vouloir jamais perdre une occasion , les perdent toutes , & toujours ennuyées au sein des plaisirs , n'en savent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le temps qu'ils pensent économiser , & se ruinent comme les avarés , pour ne savoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime opposée , & je crois que j'aimerois encore mieux sur ce point trop de sévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaisir , par la seule raison qu'elle m'en fait trop. En la renouant j'en jouis deux fois. Cependant , je m'exerce à conserver sur moi l'empire de ma volonté , & j'aime mieux être taxée de caprice ,

que de me laisser dominer par mes fantaisies.

Voilà sur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie , & les choses de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandise , & dans les soins qu'elle donne à toutes les parties du ménage , la cuisine surtout n'est pas négligée. La table se sent de l'abondance générale , mais cette abondance n'est point ruineuse ; il y regne une sensualité sans raffinement ; tous les mets sont communs , mais excellens dans leurs espèces ; l'apprêt en est simple & pourtant exquis. Tout ce qui n'est que d'appareil , tout ce qui tient à l'opinion , tous les plats fins & recherchés , dont la rareté fait tout le prix & qu'il faut nommer pour les trouver bons , en sont bannis à jamais , & même dans la délicatesse & le choix de ceux qu'on se permet , on s'abstient journellement de certaines choses qu'on réserve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables sans être plus dispendieux. Que croiriez-vous que sont ces mets si sobrement ménagés ? Du gibier rare ? du poisson de mer ? Des productions étrangères ? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays , quelqu'un des savoureux herbages qui croissent dans nos jardins , certains poissons du lac apprêtés d'une certaine manière , certains laitages de nos montagnes , quelque pâtisserie à l'allemande , à quoi l'on joint quelque pièce de la chasse

des gens de la maison ; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque ; voilà ce qui couvre & orne la table , ce qui excite & contente notre appétit les jours de réjouissance ; le service est modeste & champêtre , mais propre & riant , la grace & le plaisir y sont , la joie & l'appétit l'affaifonnent ; des furtous dorés autour desquels on meurt de faim, des crystaux pompeux chargés de fleurs pour tout dessert , ne remplissent point la place des mets ; on n'y fait point l'art de nourrir l'estomac par les yeux , mais on y fait celui d'ajouter du charme à la bonne chère , de manger beaucoup sans s'incommoder , de s'égayer à boire sans altérer sa raison , de tenir table long-temps sans ennui , & d'en sortir toujours sans dégoût.

Il y a au premier étage une petite salle à manger différente de celle où l'on mange ordinairement , laquelle est au rez-de-chauffée. Cette salle particulière est à l'angle de la maison & éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un sur le jardin , au-delà duquel on voit le lac à travers les arbres ; par l'autre on apperçoit ce grand coteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux les richesses qu'on y recueillera dans deux mois. Cette piece est petite , mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable & riante. C'est-là que Julie donne ses petits festins à son père , à son mari , à sa cousine , à moi , à elle-même , & quelquefois à ses enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert , on fait

d'avance ce que cela veut dire, & M. de Wolmar l'appelle en riant le fallon d'Apollon ; mais ce fallon ne diffère pas moins de celui de Lucullus par le choix des convives que par celui des mets. Les simples hôtes n'y font point admis ; jamais on n'y mange quand on a des étrangers ; c'est l'asyle inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'est la société des cœurs, qui lie en ce lieu celle de la table ; elle est une sorte d'initiation à l'intimité, & jamais il ne s'y rassemble que des gens qui voudroient n'être plus séparés. Milord, la fête vous attend, & c'est dans cette salle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe que je fus traité dans le fallon d'Apollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite ; mais ce souper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne fais quel délicieux mélange de familiarité, de plaisir, d'union, d'aisance, que je n'avois point encore éprouvé. Je me sentoix plus libre qu'on m'eut averti de l'être ; il me sembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domestiques m'invitoit à n'avoir plus de réserve au fond de mon cœur, & c'est-là qu'à l'instance de Julie je repris l'usage quitté depuis tant d'années, de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce souper m'enchantait. J'aurois voulu que tous nos repas se fussent passés de même. Je ne connoissois point cette charmante salle, dis-je à Madame de Wolmar; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours? Voyez, dit-elle, elle est si jolie! ne seroit-ce pas dommage de la gâter? Cette réponse me parut trop loin de son caractère pour n'y pas soupçonner quelque sens caché. Pourquoi du moins; repris-je, ne rassemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domestiques & causer plus en liberté? C'est, me répondit-elle encore, que cela seroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à son aise est enfin le pire de tous. Il ne m'en fallut pas davantage pour concevoir son système, & je jugeai qu'en effet, l'art d'affaïsonner les plaisirs, n'est que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle se met avec plus de soin qu'elle ne faisoit autrefois. La seule vanité qu'on lui ait jamais reproché, étoit de négliger son ajustement. L'orgueilleuse avoit ses raisons, & ne me laissoit point de prétexte pour méconnoître son empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me sembler naturel; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans sa négligence; elle se feroit coëffée d'un sac, que je l'aurois accusée de coquetterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui, mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle

affecte une parure plus recherchée pour ne sembler plus qu'une jolie femme , si je n'avois découvert la cause de ce nouveau soin. J'y fus trompé les premiers jours , & sans songer qu'elle n'étoit pas mise autrement qu'à mon arrivée , où je n'étois point attendu , j'osai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me défabusai durant l'absence de M. de Wolmar. Dès le lendemain ce n'étoit plus cette élégance de la veille dont l'œil ne pouvoit se lasser , ni cette simplicité touchante & voluptueuse qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modestie qui parle au cœur par les yeux , qui n'inspire que du respect & que la beauté rend plus imposante. La dignité d'épouse & de mère régnoit sur tous ces charmes ; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave , & l'on eût dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ces traits. Ce n'étoit pas qu'il y eût la moindre altération dans son maintien ni dans ses manières ; son égalité , sa candeur ne connurent jamais les simagrées. Elle usoit seulement du talent naturel aux femmes , de changer quelquefois nos sentimens & nos idées par un ajustement différent , par une coëffure d'une autre forme , par une robe d'une autre couleur , & d'exercer sur les cœurs l'empire du goût , en faisant de rien quelque chose. Le jour qu'elle attendoit son mari de retour , elle retrouva l'art d'animer ces graces naturelles sans les couvrir ; elle étoit éblouissante

en sortant de sa toilette , je trouvai qu'elle ne savoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus simple , & je me dis avec dépit , en pénétrant l'objet de ses soins : en fit-elle jamais autant pour l'amour ?

Ce goût de parure s'étend de la maîtresse de la maison à tout ce qui la compose. Le maître , les enfans , les domestiques , les chevaux , les bâtimens , les jardins , les meubles , tout est tenu avec un soin qui marque qu'on n'est pas au dessous de la magnificence , mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt la magnificence y est en effet , s'il est vrai qu'elle consiste moins dans la richesse de certaines choses que dans un bel ordre du tout , qui marque le concert des parties & l'unité d'intention de l'ordonnateur. (g) Pour moi je trouve au moins que c'est une idée plus grande & plus noble de voir dans une maison simple & modeste , un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun , que de voir regner dans un palais la discorde & le trouble , & chacun de ceux qui l'habitent , chercher sa fortune & son

(g) Cela me paroît incontestable , il y a de la magnificence dans la symétrie d'un grand Palais ; il n'y en a point dans une foule de maisons confusément entassées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un Régiment en bataille ; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde ; quoiqu'il ne s'y trouve peut-être pas un seul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un soldat. En un mot , la véritable magnificence n'est que l'ordre rendu sensible dans le grand ; ce qui fait que de tous les spectacles imaginables le plus magnifique est celui de la nature.

bonheur dans la ruine d'un autre & dans le désordre général. La maison bien réglée est une, & forme un tout agréable à voir : dans le palais on ne trouve qu'un assemblage confus de divers objets, dont la liaison n'est qu'apparente. Au premier coup d'œil on croit voir une fin commune ; en y regardant mieux on est bientôt détrompé.

A ne consulter que l'impression la plus naturelle, il sembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe, on a moins besoin de modération que de goût. La symmétrie & la régularité plaît à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité, touche le cœur humain qui en est avide ; mais un vain appareil, qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'idée du spectateur ? l'idée du goût ? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choses simples que dans celles qui sont offusquées de richesse. L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faste ? (h) L'i-

(h) Le bruit des gens d'une maison trouble incessamment le repos du maître, il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ses créanciers lui fait payer cher celle de ses admirateurs. Ses appartemens sont si superbes, qu'il est forcé de coucher dans une bouge pour être à son aise, & son singe est quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de son cuisinier & jamais de sa faim : s'il veut sortir, il est à la merci de ses chevaux ; mille embarras l'arrêtent dans les rues ; il brûle d'arriver, & ne fait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend ; les boues le retiennent, le poids de l'or de son ha-

dée de la grandeur ? C'est précisément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais , je me demande aussi-tôt pourquoi ce palais n'est pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domestiques , n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaisselle d'argent , pourquoi n'est-elle pas d'or ? Cet homme qui dore son carosse , pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris ? Si ses lambris sont dorés , pourquoi son toit ne l'est-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour , faisoit bien de la vouloir porter jusqu'au Ciel ; autrement il eut eu beau l'élever ; le point où il se fut arrêté n'eut servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance. O homme petit & vain , montre-moi ton pouvoir , je te montrerai ta misère !

Au contraire , un ordre de choses où rien n'est donné à l'opinion , où tout a son utilité réelle & qui se borne aux vrais besoins de la nature , n'offre pas seulement un spectacle approuvé par la raison , mais qui contente les yeux & le cœur , en ce que l'homme ne s'y voit que sous des rapports agréables , comme se suffisant à lui-même , que l'image de sa foiblesse n'y paroît point , & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attristantes. Je défie aucun homme sensé de contempler une

bit l'accable , & il ne peut faire vingt pas à pied ; mais s'il perd un rendez-vous avec sa maîtresse , il en est bien dédommagé par les passans : chacun remarque sa livrée , l'admire , & dit tout haut que c'est Monsieur un tel

heure durant le Palais d'un Prince , & le faſte qu'on y voit briller ſans tomber dans la mélancolie & déplorer le ſort de l'humanité. Mais l'aſpect de cette maiſon & de la vie uniforme & ſimple de ſes habitans , répand dans l'ame des ſpectateurs un charme ſecret qui ne fait qu'augmenter ſans ceſſe. Un petit nombre de gens doux & paiſibles , unis par des beſoins mutuels & par une réciproque bienveillance , y concourt par divers ſoins à une fin commune : chacun trouvant dans ſon état tout ce qu'il faut pour en être content & ne point deſirer d'en ſortir , on ſ'y attache comme y devant reſter toute la vie , & la ſeule ambition qu'on garde , eſt celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent , & tant de zele dans ceux qui obéiſſent , que des égaux euſſent pu diſtribuer entr'eux les mêmes emplois , ſans qu'aucun ſe fût plaint de ſon partage. Ainſi , nul n'envie celui d'un autre ; nul ne croit pouvoir augmenter ſa fortune , que par l'augmentation du bien commun ; les maîtres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne ſauroit qu'ajouter ni que retrancher ici , parce qu'on n'y trouve que les choſes utiles & qu'elles y ſont toutes ; en forte qu'on n'y ſouhaite rien de ce qu'on n'y voit pas , & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit , dont on puiſſe dire , pourquoi n'y en a-t-il pas davantage ? Ajoutez-

y du gaïon , des tableaux , un lustre , de la dorure , à l'instant vous appauvrirez tout. Et voyant tant d'abondance dans le nécessaire , & nulle trace de superflu , on est porté à croire que s'il n'y est pas , c'est qu'on n'a pas voulu qu'il y fût , & que si on le vouloit , il y régneroit avec la même profusion : en voyant continuellement les biens refluer au dehors par l'assistance du pauvre , on est porté à dire ; cette maison ne peut contenir toutes ces richesses. Voilà , ce me semble , la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même , quand je fus instruit de ce qui servoit à l'entretenir. Vous vous ruinez , dis-je à M. & Madame de Wolmar. Il n'est pas possible qu'un si modique revenu suffise à tant de dépenses. Ils se mirent à rire , & me firent voir que , sans rien retrancher dans leur maison , il ne tiendrait qu'à eux d'épargner beaucoup & d'augmenter leur revenu plutôt que de se ruiner. Notre grand secret pour être riches , me dirent-ils , est d'avoir peu d'argent , & d'éviter autant qu'il se peut dans l'usage de nos biens les échanges intermédiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne se fait sans perte , & ces pertes multipliées réduisent presque à rien d'assez grands moyens , comme à force d'être brocantée une belle boîte d'or devient un mince colifichet. Le transport de nos revenus s'évite en les em-

ployant sur le lieu, l'échange s'en évite encore en les consommant en nature, & dans l'indispensable conversion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque ; au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis je, les avantages de cette méthode ; mais elle ne me paroît pas sans inconvénient. Outre les soins importuns auxquels elle assujettit, le profit doit être plus apparent que réel, & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens l'emporte probablement sur le gain que feroient avec vous vos Fermiers : car le travail se fera toujours avec plus d'économie & la récolte avec plus de soin par un payfan que par vous. C'est une erreur, me répondit Wolmar ; le payfan se soucie moins d'augmenter le produit que d'épargner sur les frais, parce que les avances lui sont utiles ; comme son objet n'est pas tant de mettre un fonds en valeur que d'y faire peu de dépense, s'il s'assure un gain actuel, c'est bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuisant, & le mieux qui puisse arriver, est qu'au lieu de l'épuiser il la néglige. Ainsi pour un peu d'argent comptant recueilli sans embarras, un Propriétaire oisif prépare à lui ou à ses enfans de grandes pertes, de grands travaux, & quelquefois la ruine de son patrimoine.

D'ailleurs , poursuivit M. de Wolmar , je ne disconviens pas que je fasse la culture de mes Terres à plus grands frais que ne feroit un Fermier ; mais aussi le profit du Fermier c'est moi qui le fais , & cette culture étant beaucoup meilleure , le produit est beaucoup plus grand ; de sorte , qu'en dépensant davantage , je ne laisse pas de gagner encore. Il y a plus ; cet excès de dépense n'est qu'apparent & produit réellement une très-grande économie : car , si d'autres cultivoient nos terres , nous serions oisifs ; il faudroit demeurer à la ville , la vie y seroit plus chère , il nous faudroit des amusemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici , & nous seroient moins sensibles. Ces soins que vous appelez importuns sont à la fois nos devoirs & nos plaisirs ; grace à la prévoyance avec laquelle on les ordonne , ils ne sont jamais pénibles ; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaisies ruineuses dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût , & tout ce qui contribue à notre bien être , devient pour nous un amusement.

Jetez les yeux tout autour de vous , ajoutoit ce judicieux père de famille , vous n'y verrez que des choses utiles , qui ne nous coûtent presque rien & nous épargnent mille vaines dépenses. Les seules denrées du crû couvrent notre table ; les seules étoffes du pays composent presque nos

meubles & nos habits : rien n'est méprisé parce qu'il est commun , rien n'est estimé parce qu'il est rare. Comme tout ce qui vient de loin est sujet à être déguisé ou falsifié , nous nous bornons , par délicatesse autant que par modération , au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous , & dont la qualité n'est pas suspecte. Nos mets sont simples , mais choisis. Il ne manque à notre table pour être somptueuse que d'être servie loin d'ici ; car tout y est bon , tout y seroit rare , & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures , s'il les mangeoit à Paris.

La même règle a lieu dans le choix de la parure , qui , comme vous voyez n'est pas négligée , mais l'élégance y préside seule , la richesse ne s'y montre jamais , encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choses , & celui qu'elles ont réellement. C'est à ce dernier seul que Julie s'attache , & quand il est question d'une étoffe , elle ne cherche pas tant si elle est ancienne ou nouvelle , que si elle est bonne & si elle lui sied. Souvent même la nouveauté seule est pour elle un motif d'exclusion , quand cette nouveauté donne aux choses un prix qu'elles n'ont pas , ou qu'elles ne sauroient garder.

Considérez encore qu'ici l'effet de chaque chose vient moins d'elle-même que de son usage & de son accord avec le reste ;

de sorte, qu'avec des parties de peu de valeur, Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner seule la valeur aux choses. Autant la loi de la mode est inconstante & ruineuse, autant la sienne est économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois est toujours bien ; s'il est rarement à la mode, en revanche il n'est jamais ridicule, & dans sa modeste simplicité, il tire de la convenance des choses, des règles inaltérables & sûres, qui restent quand les modes ne sont plus.

Ajoutez enfin, que l'abondance du seul nécessaire ne peut dégénérer en abus ; parce que le nécessaire a sa mesure naturelle, & que les vrais besoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépense de vingt habits en un seul, & manger en un repas le revenu d'une année ; mais on ne sauroit porter deux habits en même-temps, ni dîner deux fois en un jour. Ainsi, l'opinion est illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés, & celui qui dans un état médiocre se borne au bien-être, ne risque point de se ruiner.

Voilà, mon cher, continuoit le sage Wolmar, comment avec de l'économie & des soins on peut se mettre au-dessus de sa fortune. Il ne tiendrait qu'à nous d'augmenter la nôtre sans changer notre manière de vivre ; car il ne se fait ici presque aucune avance qui n'ait un produit pour objet, & tout ce que nous dépensons nous

zend de quoi dépenser beaucoup plus.

Hé bien, Milord, rien de tout cela ne paroît au premier coup d'œil. Par-tout un air de profusion couvre l'ordre qui le donne; il faut du temps pour appercevoir des loix somptuaires qui menent à l'aisance & au plaisir, & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchissant le contentement augmente, parce qu'on voit que la source en est intarissable & que l'art de goûter le bonheur de la vie, sert encore à le prolonger. Comment se lasseroit-on d'un état si conforme à la nature? Comment épuiferoit-on son héritage en l'améliorant tous les jours? Comment ruineroit-on sa fortune en ne consommant que ses revenus? Quand chaque année on est sûr de la suivante, qui peut troubler la paix de celle qui court? Ici le fruit du labeur passé soutient l'abondance présente, & le fruit du labeur présent annonce l'abondance à venir; on jouit à la fois de ce qu'on dépense & de ce qu'on recueille, & les divers temps se rassemblent pour affermir la sécurité du présent.

Je suis entré dans tous les détails du ménage & j'ai par-tout vu régner le même esprit. Tout la broderie & la dentelle sortent du gynécée; toute la toile est filée dans la basse-cour ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoie à des manufactures dont on tire en échange
des

des draps pour habiller les gens ; le vin , l'huile & le pain se font dans la maison ; on a des bois en coupe réglée autant qu'on en peut consommer ; le boucher se paie en bétail , l'épicier reçoit du bled pour ses fournitures ; le salaire des ouvriers & des domestiques se prend sur le produit des terres qu'ils font valoir ; le loyer des maisons de la ville suffit pour l'ameublement de celles qu'on habite ; les rentes sur les fonds publics fournissent à l'entretien des maîtres , & au peu de vaisselle qu'on se permet , la vente des vins & des bleds qui restent donne un fonds qu'on laisse en réserve pour les dépenses extraordinaires ; fonds que la prudence de Julie ne laisse jamais tarir , & que sa charité laisse encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choses de pur agrément que le profit du travail qui se fait dans sa maison , celui des terres qu'ils ont défrichées , celui des arbres qu'ils ont fait planter , &c. Ainsi le produit & l'emploi se trouvant toujours compensés par la nature des choses , la balance ne peut être rompue , & il est impossible de se déranger.

Bien plus ; les privations qu'elle s'impose par cette volupté tempérante dont j'ai parlé , sont à la fois de nouveaux moyens de plaisir & de nouvelles ressources d'économie. Par exemple , elle aime beaucoup le café ; chez sa mère elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en aug-

V. Partie.

C

menter le goût ; elle s'est bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes , & dans le fallon d'Apollon , afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'est une petite sensualité qui la flatte plus , qui lui coûte moins , & par laquelle elle aiguise & regle à la fois sa gourmandise. Au contraire , elle met à deviner & satisfaire les goûts de son père & de son mari , une attention sans relâche , une prodigalité naturelle & pleine de graces qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre , par le plaisir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas , à la Suisse : elle ne manque jamais après le souper de faire servir une bouteille de vin plus délicat , plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins , qu'en effet je trouve excellens , & , les buvant , comme étant des lieux dont ils portoient les noms , je fis la guerre à Julie d'une infraction si manifeste à ses maximes ; mais elle me rappella en riant un passage de Plutarque , où Flaminius compare les troupes Asiatiques d'Antiochus sous mille noms barbares , aux ragoûts divers sous lesquels un ami lui avoit déguisé la même viande. Il en est de même , dit elle , de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le rancio , le cherez , le malaga , le chassaigne , le syracuse dont vous buvez avec tant de plaisir ne sont en effet que

des vins de Lavaux diversement préparés , & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boiffons lointaines. Si elles sont inférieures en qualités aux vins fameux dont elles portent les noms , elles n'en ont pas les inconvéniens , & comme on est sûr de ce qui les compose , on peut au moins les boire sans risque. J'ai lieu de croire , continua-t-elle , que mon père & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les siens , me dit alors M. de Wolmar , ont pour nous un goût dont manquent tous les autres ; c'est le plaisir qu'elle a pris à les préparer. Ah , reprit-elle , ils seront toujours exquis !

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de soins divers le désœuvrement & l'oïveté qui rendent nécessaires la compagnie , les visites & les sociétés extérieures , ne trouvent guere ici de place. On fréquente les voisins , assez pour entretenir un commerce agréable , trop peu pour s'y assujettir. Les hôtes sont toujours bien venus & ne sont jamais désirés. On ne voit précisément qu'autant de monde qu'il faut pour se conserver le goût de la retraite ; les occupations champêtres tiennent lieu d'amusemens , & pour qui trouve au sein de sa famille une douce société , toutes les autres sont bien insipides. La manière dont on passe ici le temps est trop simple & trop uniforme pour tenter beaucoup de gens ; mais c'est par la disposition du cœur de

ceux qui l'ont adoptée qu'elle leur est intéressante. Avec une âme saine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers & les plus charmans devoirs de l'humanité, & à se rendre mutuellement la vie heureuse ? Tous les soirs Julie, contente de sa journée, n'en desireroit point une différente pour le lendemain, & tous les matins elle demande au Ciel un jour semblable à celui de la veille : elle fait toujours les mêmes choses parce qu'elles sont bien, & qu'elle ne connoît rien de mieux à faire. Sans doute elle jouit ainsi de toute la félicité permise à l'homme. Se plaire dans la durée de son état, n'est-ce pas un signe assuré qu'on y vit heureux ?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de désœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y rassemble intéresse le cœur par quelque endroit avantageux, & rachète quelques ridicules par mille vertus. De paisibles campagnards sans monde & sans politesse, mais bons, simples, honnêtes & contents de leur sort ; d'anciens Officiers retirés du service ; des commerçans ennuyés de s'enrichir ; de sages mères de famille qui amènent leurs filles à l'école de la modestie & des bonnes mœurs ; voilà le cortège que Julie aime à rassembler autour d'elle. Son mari n'est pas fâché d'y joindre quelquefois de ces aventuriers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus sages à leurs dépens, reviennent sans

chagrin cultiver le champ de leur père qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si qu'on qu'un récite à table les événemens de sa vie, ce ne sont point les aventures merveilleuses du riche Sindbad racontant au sein de la mollesse orientale comment il a gagné ses trésors : ce sont les relations plus simples de gens sensés, que les caprices du sort & les injustices des hommes ont rebutés des faux biens vainement poursuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des payfans a des charmes pour ces ames élevées avec qui le sage aimeroit à s'instruire ? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoise des caractères plus marqués, plus d'hommes pensans par eux-mêmes que sous le masque uniforme des habitans des villes ; où chacun se montre comme sont les autres, plutôt que comme il est lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs sensibles aux moindres caresses, & qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur esprit ne sont point façonnés par l'art ; ils n'ont point appris à se former sur nos modèles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme, au lieu de celui de la nature.

Souvent dans ses tournées M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard, dont le sens & la raison le frappent, & qu'il se plaît à faire causer. Il l'amène à sa femme ; elle lui fait

Il accueille son charmant, qui marque, non la politesse & les airs de son état, mais la bienveillance & l'humanité de son caractère. On retient le bon-homme à dîner. Julie le place à côté d'elle, le sert, le caresse, lui parle avec intérêt, s'informe de sa famille, de ses affaires, ne sourit point de son embarras, ne donne point une attention gênante à ses manières rustiques, mais le met à son aise par la facilité des siennes, & ne font point avec lui de ce tendre & touchant respect dû à la vieille infirme qu'honore une longue vie passée sans reproche. Le vieillard enchanté se livre à l'épanchement de son cœur; il semble reprendre un moment la vivacité de sa jeunesse. Le vin bu à la santé d'une jeune Dame, en réchauffe mieux son sang à demi glacé. Il se ranime à parler de son ancien temps, de ses amours, de ses campagnes, des combats où il s'est trouvé, du courage de ses compatriotes, de son retour au pays, de sa femme, de ses enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remèdes qu'il imagine. Souvent des longs discours de son âge sortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture; & quand il n'y auroit dans les choses qu'il dit, que le plaisir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle passe après le dîner dans sa chambre, & en rapporte un petit présent de quelque nippes convenable à la femme ou aux filles

du vieux bon-homme. Elle le lui fait offrir par les enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don simple & de leur goût, dont elle l'a secrètement chargé pour eux. Ainsi se forme de bonne-heure l'étroite & douce bienveillance qui fait la liaison des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieillesse, à estimer la simplicité, & à distinguer le mérite dans tous les rangs. Les payfans; voyant leurs vieux pères fêtés dans une maison respectable & admis à la table des maîtres, ne se trouvent point offensés d'en être exclus; ils ne s'en prennent point à leur rang, mais à leur âge; ils ne disent point, nous sommes trop pauvres; mais nous sommes trop jeunes pour être ainsi traités: l'honneur qu'on rend à leurs vieillards & l'espoir de le partager un jour, les consolent d'en être privés & les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant, le vieux bon-homme, encore attendri des caresses qu'il a reçues, revient dans sa chaumière, empressé de montrer à sa femme & à ses enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphase la réception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a servi, les vins dont il a goûté, les discours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'est informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des serviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix

aux marques d'estime & de bonté qu'il a reçues ; en le racontant , il en jouit une seconde fois , & toute la maison croit jouir aussi des honneurs rendus à son chef. Tous bénissent de concert cette famille illustre & généreuse qui donne exemple aux grands & refuge aux petits ; qui ne dédaigne point le pauvre & rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plaît aux âmes bienfaisantes. S'il est des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer , ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie & la bassesse en présence des gens qu'on loue ; mais celles que dicte en secret un cœur simple & reconnoissant au coin d'un foyer rustique.

C'est ainsi qu'un sentiment agréable & doux peut couvrir de son charme une vie insipide à des cœurs indifférens : c'est ainsi que les soins , les travaux , la retraite peuvent devenir des amusemens par l'art de les diriger. Une âme saine ne peut donner du goût à des occupations communes , comme la santé du corps fait trouver bons les alimens les plus simples. Tous ces gens ennuyés, qu'on amuse avec tant de peines , doivent leur dégoût à leurs vices , & ne perdent le sentiment du plaisir qu'avec celui du devoir. Pour Julie , il lui est arrivé précisément le contraire ; & des soins qu'une certaine langueur d'âme lui eut laissé négliger autrefois , lui deviennent intéressans par le motif qui les inspire. Il faudroit être insensible pour être toujours sans vivacité. La

lienne s'est développée par les mêmes causes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la solitude pour se livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré ; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'est point de ces indolentes mères de famille , contentes d'étudier quand il faut agir , qui perdent à s'instruire des devoirs d'autrui , le temps qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenoit autrefois. Elle n'étudie plus , elle ne lit plus , elle agit. Comme elle se leve une heure plus tard que son mari , elle se couche aussi plus tard d'une heure. Cette heure est le seul temps qu'elle donne encore à l'étude , & la journée ne lui paroît jamais assez longue pour tous les soins dont elle aime à la remplir.

Voilà , Milord , ce que j'avois à vous dire sur l'économie de cette maison , & sur la vie privée des maîtres qui la gouvernent. Contens de leur sort , ils en jouissent paisiblement ; contens de leur fortune , ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans , mais à leur laisser , avec l'héritage qu'ils ont reçu , des terres en bon état , des domestiques affectionnés , le goût du travail , de l'ordre , de la modération , & tout ce qui peut rendre douce & charmante , à des gens sensés , la jouissance d'un bien médiocre , aussi sagement conservé qu'il fut honnêtement acquis.

LETTRE III (i)

A MILORD EDOUARD

Nous avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils sont repartis hier ; & nous recommençons entre nous trois une société d'autant plus charmante, qu'il n'est rien resté dans le fond des cœurs qu'on veuille se cacher l'un à l'autre. Quel plaisir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance ! Je ne reçois pas une marque d'estime de Julie & de son mari, que je ne me dise avec une certaine fierté d'ame : enfin, j'oserai me montrer à lui. C'est par vos soins, c'est sous vos yeux que j'espère honorer mon état présent de mes fautes passées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuisement, l'amour subjugué lui donne, avec la conscience de sa victoire, une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui est grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un sacrifice qui nous

(i) Deux lettres écrites en différens temps, rouloient sur le sujet de celle-ci, ce qui occasionne bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux lettres en une seule. Au reste, sans prétendre justifier l'excessive longueur de plusieurs des lettres dont ce recueil est composée, je remarquerai que les lettres des solitaires sont longues & rares, celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'observer cette différence pour en sentir à l'instant la raison.

coûté si cher? Non , Milord , je sens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens sentimens qu'il a vaincus. Je sens qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.

Après six jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens , nous avons passé aujourd'hui une matinée à l'angloise , réunis dans le silence , goûtant à la fois le plaisir d'être ensemble & la douceur du recueillement. Que les délices de cet état sont connues de peu de gens ! Je n'ai vu personne en France en avoir la moindre idée. La conversation des amis ne tarit jamais , disent-ils. C'est vrai , la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié , Milord , l'amitié ! sentiment vif & céleste , quels discours sont dignes de toi ? Quelle langue ose être ton interprète ? Jamais ce qu'on dit à son ami , peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés ? Mon Dieu ! qu'une main pressée , qu'un regard animé , qu'une étreinte contre la poitrine , que le soupir qui la suit sent de choses , & que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela ! O veillées de Besançon ! momens consacrés au silence & recueillis par l'amitié ! O Bomsion , ame grande , ami sublime ! Non , je n'ai point avili ce que tu fis pour moi , & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il est sûr que cet état de contemplation a un des grands charmes des hommes sensibles. Mais j'ai toujours trouvé que les im-

portuns empêchoient de le goûter , & que les amis ont besoin d'être sans témoin pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueillis , pour ainsi dire , l'un dans l'autre : les moindres distractions sont déso-lantes , la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche , il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne. Il semble qu'on n'ose penser librement ce qu'on n'ose dire de même ; il semble que la présence d'un seul étranger retienne le sentiment , & comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui.

Deux heures se sont ainsi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extase , plus douce mille fois que le froid repos des Dieux d'Epicure. Après le déjeuner , les enfans sont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mère ; mais au lieu d'aller ensuite s'enfermer avec eux dans le gynécée selon sa coutume ; pour nous dédommager en quelque sorte du temps perdu sans nous voir , elle les a fait rester avec elle , & nous ne nous sommes point quittés jusqu'au dîner. Henriette , qui commence à savoir tenir l'aiguille travailloit assise devant la Fanchon qui faisoit de la dentelle , & dont l'oreiller posoit sur le dossier de sa petite chaise. Les deux garçons feuillettoient sur une table un recueil d'images , dont l'aîné expliquoit les sujets au cadet. Quand il se trompoit , Henriette attentive , & qui fait le recueil par cœur , avoit soin de le corriger. Souvent

feignant d'ignorer à quelle estampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de se lever, d'aller & venir de sa chaise à la table, & de la table à sa chaise. Ces promenades ne lui déplaisoient pas, & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit Mali; quelquefois même il s'y joignoit un baiser, que sa bouche enfantine fait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déjà plus savante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons qui se prenoient & se donnoient sans beaucoup de soin, mais aussi sans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis qu'il avoit cachés sous le livre.

Madame de Wolnar brodoit près de la fenêtre, vis-à-vis des enfans; nous étions son mari & moi encore autour de la table à thé, lisant la gazette, à laquelle elle prêtoit assez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France, & de l'attachement singulier de son peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions sur le bon naturel de cette nation douce & bienveillante que toutes haïssent & qui n'en hait aucune, ajoutant qu'elle n'envioit du rang suprême que le plaisir de s'y faire aimer. N'enviez-rien, lui a dit son mari d'un ton qu'il m'eut dû laisser prendre; il y a long temps que nous sommes tous vos sujets. A ce mot, son ouvrage est tombé de ses mains; elle a

tourné la tête, & jetté sur son digne époux un regard si touchant, si tendre, que j'en ai tressailli moi-même. Elle n'a rien dit : qu'eut-elle dit qui valut ce regard ? Nos yeux se sont aussi rencontrés. J'ai senti à la manière dont son mari m'a serré la main que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette âme expansive agissoit autour d'elle, & triomphoit de l'insensibilité même.

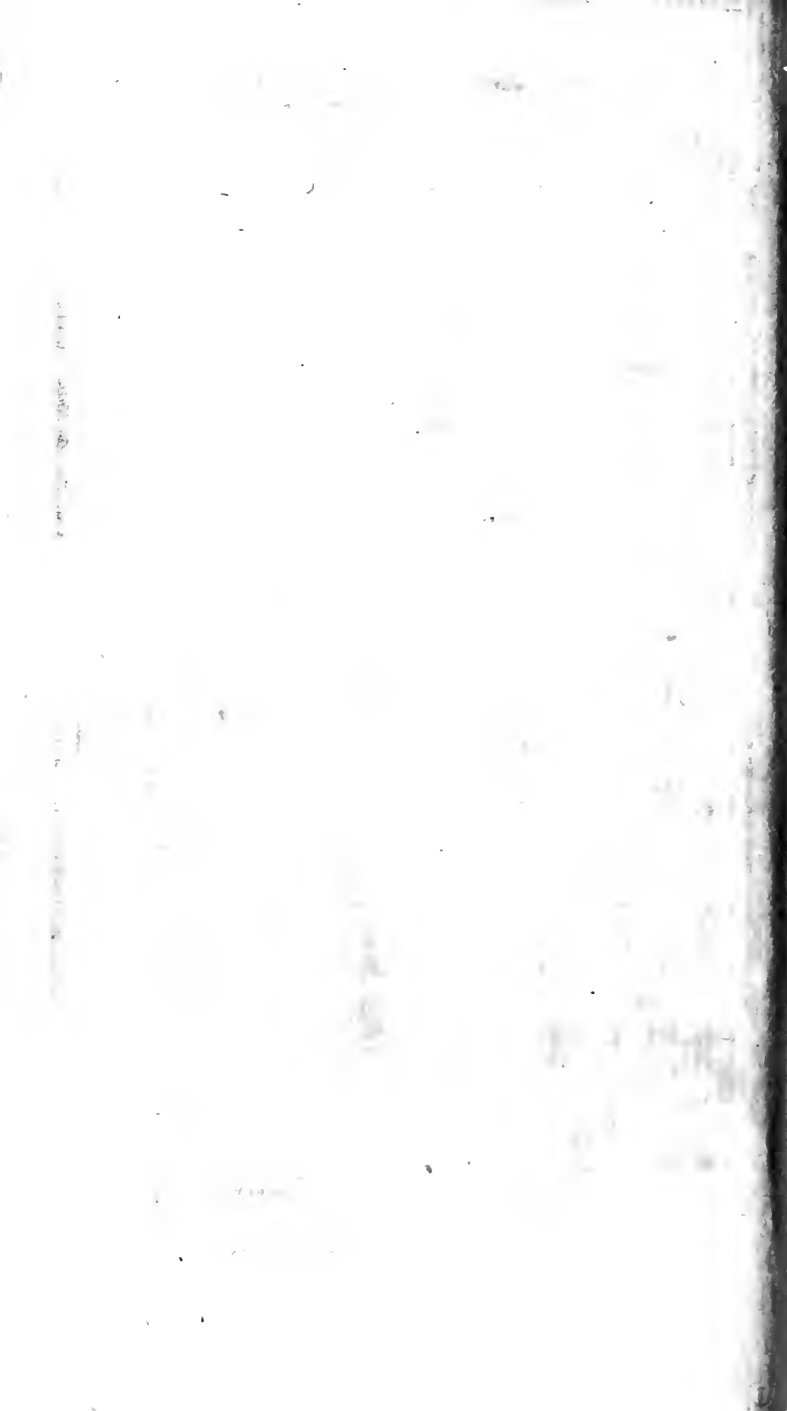
C'est dans ces dispositions qu'a commencé le silence dont je vous parlois ; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manège des enfans ; encore, aussitôt que nous avons cessé de parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet, comme craignant de troubler le recueillement universel. C'est la petite surintendante qui la première s'est mise à baisser la voix, à faire signe aux autres, à courir sur la pointe du pied, & leurs jeux sont devenus d'autant plus amusans que cette légère contrainte y ajoutoit un nouvel intérêt. Ce spectacle qui sembloit être mis sous nos yeux pour prolonger notre attendrissement, a produit son effet naturel.

Ammutiscon le lingue, e parlan l'alme.

Que de choses se sont dites sans ouvrir la bouche ! Que d'ardens sentimens se sont communiqués sans la froide entremise de la parole ! Insensiblement Julie s'est laissée ab-



La matinée à l'Angloise



forber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux se sont tout à-fait fixés sur ses trois enfans, & son cœur ravi dans une si délicate extase, animoit son charmant visage de tout ce que la tendresse maternelle eut jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laissions entraîner Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les caisoient, les ont fait finir. L'aîné, qui s'amusoit aux images, voyant que les onchets empêchoient son frère d'être attentif, a pris le temps qu'il les avoit rassemblés, & lui donnant un coup sur la main, les a fait sauter par la chambre. Marcellin s'est mis à pleurer, & sans s'agiter pour le faire taire, Madame de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'est tû sur le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, sans qu'il ait recommencé de pleurer comme je m'y étois attendu. Cette circonstance, qui n'étoit rien, m'en a rappelé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, & je ne me souviens pas, en y pensant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât si peu & qui fussent moins incommodes. Ils ne quittent presque jamais leur mère, & à peine s'aperçoit-on qu'ils soient-là. Ils sont vifs, étourdis, semillans, comme il convient à leur âge, jamais importuns ni criards, & l'on voit qu'ils sont discrets avant de savoir ce que c'est que discrétion. Ce

qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce sujet m'a conduit, c'étoit que cela se fit comme de soi-même ; & qu'avec une si vive tendresse pour ses enfans, Julie se tourmentât si peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais s'empresse à les faire parler ou taire, ni à leur prescrire ou défendre ceci ou cela. Elle ne dispute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amusemens ; on diroit qu'elle se contente de les voir & de les aimer, & que quand ils ont passé leur journée avec elle, tout son devoir de mère est rempli.

Quoique cette paisible tranquillité me parut plus douce à considérer que l'inquiétude sollicitude des autres mères, je n'en étois pas moins frappé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas été contente avec tant de sujets de l'être ; une activité superflue sied si bien à l'amour maternel ! Tout ce que je voyois de bon dans ses enfans, j'aurois voulu l'attribuer à ses soins ; j'aurois voulu qu'ils fussent moins à la nature & davantage à leur mère, je leur aurois presque désiré des défauts pour la voir plus empressée à les corriger.

Après m'être occupé long-temps de ces réflexions en silence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le Ciel récompense la vertu des mères par le bon naturel des enfans ; mais ce bon naturel veut être cultivé. C'est dès leur nais-

fance que doit commencer leur éducation. Est-il un temps plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire ? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité ? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me défobéissent ? Cela seroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'est mise à sourire en regardant son mari, & me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet, où nous pouvions causer tous trois sans être entendus des enfans.

C'est là que m'expliquant à loisir ses maximes, elle m'a fait voir sous cet air de négligence la plus vigilante attention qu'aie jamais donné la tendresse maternelle. Long-temps, m'a-t-elle dit, j'ai pensé comme vous sur les instructions prématurées, & durant ma première grossesse, effrayée de tous mes devoirs & des soins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois souvent à M. de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un observateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un père le sens froid d'un philosophe ? Il remplit & passa mon attente ; il dissipa mes préjugés, & m'apprit à m'assurer avec moins de peine un succès beaucoup plus étendu. Il me fit sentir que la

première & plus importante éducation, celle précisément que tout le monde oublie (k) est de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui se piquent de lumières, est de supposer leurs enfans raisonnables dès leur naissance, & de leur parler comme à des hommes avant même qu'ils sachent parler. La raison est l'instrument qu'on pense employer à les instruire, au lieu que les autres instrumens doivent servir à former celui-là, & que de toutes les instructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement, est la raison même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à en payer les autres, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs maîtres, à devenir disputeurs & mutins, & tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on est toujours forcé d'y joindre.

Il n'y a point de patience que ne lasse enfin l'enfant qu'on veut élever ainsi; & voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes, les parens ne pouvant plus supporter le tracassé des

(k) Locke lui-même, le sage Locke l'a oubliée, il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

enfans , sont forcés de les éloigner d'eux en les livrant à des maîtres ; comme si l'on pouvoit jamais espérer d'un Précepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un père.

La nature, a continué Julie, veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre , nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur , & ne tarderont pas à se corrompre ; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres , & j'aurois autant exiger qu'un enfant eut cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.

La raison ne commence à se former qu'au bout de plusieurs années , & quand le corps a pris une certaine consistance. L'intention de la nature est donc que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce. Les enfans sont toujours en mouvement ; le repos & la réflexion sont l'aversion de leur âge ; une vie appliquée & sédentaire les empêche de croître & de profiter ; leur esprit ni leur corps ne peuvent supporter la contrainte. Sans cesse enfermés dans une chambre avec des livres , ils perdent toute leur vigueur ; ils deviennent délicats, foibles, mal-sains , plutôt hébétés que raisonnables ; & l'ame se sent toute la vie du dépérissement du corps.

Quand toutes ces instructions prématurées profiteroit à leur jugement autant qu'elles y nuisent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indistinctement, & sans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la constitution commune à l'espèce, chacun apporte en naissant un tempérament particulier qui détermine son génie & son caractère, & qu'il ne s'agit ni de changer ni de contraindre, mais de former & de perfectionner. Tous les caractères sont bons & sains en eux-mêmes, selon M. de Wolmar. Il n'y a point, dit-il, d'erreurs dans la nature. Tous les vices qu'on impute au naturel, sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat, dont les penchans mieux dirigés, n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprits faux dont on n'eût tiré des talens utiles, en le prenant d'un certain biais; comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend belles & bien proportionnées, en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le système universel. Tout homme a sa place assignée dans le meilleur ordre des choses, il s'agit de trouver cette place & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau & toujours sous une même formule, sans égard à la prodigieuse diversité des esprits? Qu'on donne à la plupart des inf-

ruptions nuisibles ou déplacées , qu'on les prive de celles qui leur conviendroient , qu'on gêne de toutes parts la nature , qu'on efface les grandes qualités de l'ame , pour en substituer de petites & d'apparentes qui n'ont aucune réalité ; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talens divers , on efface les uns par les autres , on les confond tous ; qu'après bien des soins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature , on voit bientôt ternir cet éclat passager & frivole qu'on leur préfère ; sans que le naturel étouffé revienne jamais ; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait ; qu'enfin pour le prix de tant de peine indiscrettement prise , tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force & des hommes sans mérite , uniquement remarquables par leur foiblesse & par leur inutilité.

J'entends ces maximes , ai-je dit à Julie ; mais j'ai peine à les accorder avec vos propres sentimens , sur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie & les talens naturels de chaque individu , soit pour son propre bonheur , soit pour le vrai bien de la société. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modèle de l'homme raisonnable & de l'honnête-homme ; puis rapprocher chaque enfant de ce modèle par la force de l'éducation , en excitant l'un , en retenant l'autre , en réprimant les passions , en perfectionnant la raison , en cor-

rigeant la nature..... Corriger la nature ! a dit Wol nar en m'interrompant ; ce mot est beau ; mais avant que de l'employer , il falloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

Une réponse très-péremptoire , à ce qu'il me sembloit , étoit de nier le principe ; c'est ce que j'ai fait. Vous supposez toujours que cette diversité d'esprits & de génies qui distinguent les individus est l'ouvrage de la nature ; & cela n'est rien moins qu'évident. Car enfin , si les esprits sont différens , ils sont inégaux , & si la nature les a rendus inégaux , c'est en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens , d'étendue de mémoire , ou de capacité d'attention. Or , quant aux sens & à la mémoire , il est prouvé par l'expérience que leurs divers degrés d'étendue & de perfection ne sont point la mesure de l'esprit des hommes ; & quant à la capacité d'attention , elle dépend uniquement de la force des passions qui nous animent ; & il est encore prouvé que tous les hommes sont par leur nature susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit.

Que si la diversité des esprits , au lieu de venir de la nature , étoit un effet de l'éducation , c'est-à-dire , des diverses idées des divers sentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent

les circonstances où nous nous trouvons , & toutes les impressions que nous recevons ; bien loin d'attendre pour élever les enfans qu'on connût le caractère de leur esprit , il faudroit au contraire se hâter de déterminer convenablement ce caractère , par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela , il m'a répondu que ce n'étoit pas sa méthode de nier ce qu'il voyoit , lorsqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez , m'a-t-il dit , ces deux chiens qui sont dans la cour ; ils sont de la même portée ; ils ont été nourris & traités de même ; ils ne se sont jamais quittés : cependant , l'un des deux est vif , gai , caressant , plein d'intelligence : l'autre lourd , pesant , hargneux , & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La seule différence des tempéramens a produit en eux celle des caractères , comme la seule différence de l'organisation intérieure produit en nous celle des esprits ; tout le reste a été semblable..... semblable ! ai-je interrompu ; quelle différence ? Combien de petits objets ont agi sur l'un & non pas sur l'autre ! Combien de petites circonstances les ont frappés diversement , sans que vous vous en soyiez aperçu ! Bon , a-t-il repris ; vous voilà raisonnant comme les Astrologues. Quand on leur opposoit que deux hommes nés sous le même aspect avoient des fortunes si diverses , ils rejettoient bien loin cette iden-

tiré. Ils soutenoient que, vu la rapidité des cieux, il y avoit une distance immense du thème de l'un de ces hommes à celui de l'autre, & que, si l'on eut pu marquer les deux instans précis de leurs naissances, l'objection se fut tournée en preuve.

Laissons, je vous prie, toutes ces subtilités, & nous en tenons à l'observation. Elle nous apprend qu'il y a des caractères qui s'annoncent presque en naissant, & des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice. Ceux-là font une classe à part, & s'élèvent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vite, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la nature a fait, & à faire plus mal à sa place. Platon votre maître ne soutenoit-il pas, que tout le savoir humain, toute la Philosophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déjà? Cela n'est vrai ni de nos sentimens ni de nos idées; mais cela est vrai de nos dispositions à les acquérir. Pour changer un esprit, il faudroit changer l'organisation intérieure; pour changer un caractère, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais oui-dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, & qu'un esprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination

nation ? Pour moi , je trouve qu'il feroit tout auffi aisé de faire un blond d'un brun , & d'un sot un homme d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendrait refondre les divers esprits sur un modèle commun. On peut les contraindre & non les changer : on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils font , mais non les faire devenir autres ; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie , vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur caractère originel , & s'y livrer avec d'autant moins de règle , qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois , il ne s'agit point de changer le caractère & de plier le naturel , mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller , de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénère ; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être , & que l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation. Or , avant de cultiver le caractère , il faut l'étudier , attendre paisiblement qu'il se montre , lui fournir les occasions de se montrer , & toujours s'abstenir de rien faire , plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des aîles , à d'autres des entraves ; l'un veut être pressé , l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte , & l'autre qu'on l'intimide ; il faudroit tantôt éclairer , tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme ; à tel

autre il est même funeste de savoir lire. Attendons la première étincelle de la raison ; c'est elle qui fait sortir le caractère & lui donne sa véritable forme ; c'est par elle aussi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie que vous mettez en opposition, je ne fais ce que vous y voyez de contradictoire : pour moi, je les trouve parfaitement d'accord. Chaque homme apporte en naissant un caractère, un génie, & des talens qui lui sont propres. Ceux qui sont destinés à vivre dans la simplicité champêtre n'ont pas besoin pour être heureux du développement de leurs facultés, & leurs talens enfouis sont comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil, où l'on a moins besoin de bras que de tête, & où chacun doit compte à soi-même & aux autres de tout son prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin, & sur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas, on n'a d'égard qu'à l'espèce, chacun fait ce que font tous les autres ; l'exemple est la seule règle, l'habitude est le seul talent, & nul n'exerce de son ame que la partie commune à tous. Dans le second, on s'applique à l'individu ; à l'homme en général, on ajoute

en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre ; on le suit aussi loin que la nature même , & l'on en fera le plus grand des hommes s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes se contredisent si peu , que la pratique en est la même pour le premier âge. N'instruisez point l'enfant du villageois , car il ne lui convient pas d'être instruit ; n'instruisez pas l'enfant du Citadin , car vous ne savez encore quelle instruction lui convient. En tout état de cause , laissez former le corps , jusqu'à ce que la raison commence à poindre : alors c'est le moment de la cultiver.

Tout cela me paroîtroit fort bien , ai-je dit , si je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode : c'est de laisser prendre aux enfans mille mauvaises habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes ; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frappe leurs yeux , parce que cet exemple est commode à suivre , & n'imitent jamais le bien , qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir , à faire en toute occasion leur indiscrete volonté , ils deviennent mutins , têtus , indomptables..... mais , a repris M. de Wolmar , il me semble que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres , & que c'est ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue , ai-je dit , & c'est précisément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait

pour les rendre dociles ? Comment s'y est-elle prise ? Qu'a-t-elle substitué au joug de la discipline ? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'instant ; celui de la nécessité : mais en vous détaillant sa conduite, elle vous fera mieux entendre ses vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer sa méthode, & après une courte pause, voici à-peu-près comme elle m'a parlé.

Heureux les bien nés, mon aimable ami ! Je ne présume pas autant de nos soins que M. de Wolmar. Malgré ses maximes, je doute qu'on puisse jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractère, & que tout naturel puisse être tourné à bien : mais au surplus, convaincue de la bonté de sa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de la famille. Ma première espérance est, que des méchans ne seront pas sortis de mon sein ; la seconde, est d'élever assez bien les enfans que Dieu m'a donnés, sous la direction de leur père, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui ressembler. J'ai tâché, pour cela, de m'approprier les règles qu'il m'a prescrites, en leur donnant un principe moins philosophique & plus convenable à l'amour maternel, c'est de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mère, & tous les soins de mes jours sont destinés à l'accomplir. La première fois que je tins mon fils aîné dans mes bras, je songeai que l'enfance est presque un quart

des plus longues vies , qu'on parvient rarement aux trois autres quarts , & que c'est une bien cruelle prudence de rendre cette première portion malheureuse pour assurer le bonheur du reste , qui peut-être ne viendra jamais. Je songeai que durant la foiblesse du premier âge , la nature assujettit les enfans de tant de manières , qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement l'empire de nos caprices ; en leur ôtant une liberté si bornée , & dont ils peuvent si peu abuser. Je résolus d'épargner au mien toute contrainte , autant qu'il seroit possible , de lui laisser tout l'usage de ses petites forces , & de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déjà gagné à cela deux grands avantages ; l'un , d'écarter de son ame naissante le mensonge , la vanité , la colère , l'envie , en un mot , tous les vices qui naissent de l'esclavage , & qu'on est contraint de fomentier dans les enfans ; pour obtenir d'eux ce qu'on en exige ; l'autre , de laisser fortifier librement son corps par l'exercice continuél que l'instinct lui demande. Accoutumé , tout comme les payfans , à courir tête nue au soleil , au froid , à s'essouffler , à se mettre en sueur , il s'endurcit comme eux aux injures de l'air , & se rend plus robuste en vivant plus content. C'est le cas de songer à l'âge d'homme & aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déjà dit , je crains cette pusillanimité meurtrière qui , à force de délicatesse & de soins , affoiblit , effémine un

enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin l'expose pour toute sa vie aux périls inévitables dont elle veut le préserver un moment; & pour lui sauver quelques rhumes dans son enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine; des pleurésies, des coups de soleil, & la mort étant grand.

Ce qui donne aux enfans, livrés à eux-mêmes, la plûpart des défauts dont vous parliez, c'est lorsque non contents de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'insensée indulgence des mères à qui l'on ne complait qu'en servant toutes les fantaisies de leur enfant. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vu dans les miens qui sentît l'empire & l'autorité, même avec le dernier domestique, & que vous ne m'avez pas vu, non plus, applaudir en secret aux fausses complaisances qu'on a pour eux. C'est ici que je crois suivre une route nouvelle & sûre pour rendre à la fois un enfant libre, paisible, caressant, docile, & cela par un moyen fort simple, c'est de le convaincre qu'il n'est qu'un enfant.

A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant? Ne semble-t-il pas que c'est pour cela que les

premières voix qui lui sont suggérées par la nature sont les cris & les plaintes, qu'elle lui a donné une figure si douce & un air si touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse & s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impudemment un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, & d'aveugles parens approuvant cette audace, l'exercer à devenir tyran de sa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur.

Quant à moi, je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuse image de l'empire & de la servitude ; & pour ne jamais lui donner lieu de penser qu'il fut plutôt servi par devoir que par pitié. Ce point est peut-être le plus difficile & le plus important de toute l'éducation, & c'est un détail qui ne finiroit point, que celui de toutes les précautions qu'il m'a fallu prendre pour prévenir en lui cet instinct si prompt à distinguer les vices mercenaires des domestiques, de la tendresse des soins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aie employés a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impossibilité où le tient son âge de vivre sans notre assistance. Après quoi, je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les secours qu'on est forcé de recevoir d'autrui, sont des actes de dépendance, que

les domestiques ont une véritable supériorité sur lui, en ce qu'il ne sauroit se passer d'eux, tandis qu'il ne leur est bon à rien ; de sorte que, bien loin de tirer vanité de leurs services, il les reçoit avec une sorte d'humiliation, comme un témoignage de sa faiblesse, & il aspire ardemment au temps où il sera assez grand & assez fort pour avoir l'honneur de se servir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, seroient difficiles à établir dans des maisons où le père & la mère se font servir comme des enfans : mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ses fonctions à remplir, & où le rapport des valets aux maîtres n'est qu'un échange perpétuel de services & de soins, je ne crois pas cet établissement impossible. Cependant, il me reste à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs besoins n'entendent pas ce droit à leurs fantaisies, ou comment ils ne souffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domestique qui traitera de fantaisie un véritable besoin ?

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mère peu éclairée se fait des monstres de tout. Les vrais besoins sont très-bornés dans les enfans comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être, qu'au bien-être d'un seul moment. Pensez-vous qu'un enfant qui n'est point gêné puisse assez souffrir de l'humeur de sa gouvernante, sous les yeux d'une mère, pour

en être incommode ? Vous supposez des inconvéniens qui naissent de vices déjà contractés , sans songer que tous mes soins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfans. La mésintelligence ne s'élève entre-eux que quand l'un veut assujettir l'autre à ses caprices. Or , cela ne peut arriver ici , ni sur l'enfant , dont on n'exige rien , ni sur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai suivi en cela tout le contrepied des autres mères , qui font semblant de vouloir que l'enfant obéisse au domestique , & veulent en effet que le domestique obéisse à l'enfant. Personne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais , de ceux qui l'approchent , qu'autant de complaisance qu'il en a pour eux. Par-là , sentant qu'il n'a sur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance , il se rend docile & complaisant ; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres , le sien s'attache à eux à son tour ; car on aime en se faisant aimer ; c'est l'infailible effet de l'amour-propre ; & de cette affection réciproque , née de l'égalité , résultent sans effort les bonnes qualités qu'on prêche sans cesse à tous les enfans , sans jamais en obtenir aucune.

J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant , celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées , c'est de lui bien faire sentir sa misère , sa foiblesse , sa dépendance , &c.

comme vous a dit mon mari, le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme; & cela, non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais sur-tout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'élève point au-dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Induits dès leur naissance par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils desirerent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts & de déplaisirs; or, je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde & mortifiante éducation, en lui donnant par la première une plus juste opinion des choses. J'avois d'abord résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, persuadée que les premiers mouvemens de la nature sont toujours bons & salutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoître qu'en se faisant un droit d'être obéis, les enfans forment de l'état de nature presque en naissant, & contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiscretion. J'ai vu que si je voulois contenter toutes ses fantaisies, elles croîtreient avec ma complaisance, qu'il y auroit toujours un

point où il faudroit s'arrêter , & où le refus lui deviendroit d'autant plus sensible qu'il y seroit moins accoutumé. Ne pouvant donc , en attendant la raison , lui sauver tout chagrin , j'ai préféré le moindre & le plutôt passé. Pour qu'un refus lui fut moins cruel je l'ai plié d'abord au refus ; & pour lui épargner de longs déplaisirs , des lamentations , des mutineries , j'ai rendu tout refus irrévocable. Il est vrai que j'en fais le moins que je puis , & que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde est accordé sans condition dès la première demande , & l'on est très-indulgent là-dessus ; mais il n'obtient jamais rien par importunité ; les pleurs & les flatteries sont également inutiles. Il en est si convaincu qu'il a cessé de les employer ; du premier mot il prend son parti , & ne se tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger , qu'envoler un oiseau qu'il voudroit tenir ; car il sent la même impossibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte sinon qu'il ne l'a pu garder , ni dans ce qu'on lui refuse , sinon qu'il n'a pu l'obtenir ; & loin de battre la table contre laquelle il se blesse , il ne battroit pas la personne qui lui résiste. Dans tout ce qui le chagrine il sent l'empire de la nécessité , l'effet de sa propre foiblesse , jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui..... un moment ! dit-elle un peu vivement , voyant

que j'allois répondre ; je pressens votre objection ; je vais venir à l'instant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans , c'est l'attention qu'on y fait , soit pour leur céder , soit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour que s'apercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace , les moyens qu'on prend pour les faire taire sont tous pernicioeux & presque toujours sans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs , c'est une raison pour eux de les continuer ; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voient qu'on n'y prend pas garde ; car grands & petits , nul n'aime à prendre une peine inutile. Voilà précisément ce qui est arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdissoit tout le monde , & vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à présent dans la maison que s'il n'y avoit point d'enfant ; il pleure quand il souffre ; c'est la voix de la nature qu'il ne faut jamais contraindre ; mais il se tait à l'instant qu'il ne souffre plus. Aussi fais-je une très-grande attention à ses pleurs , bien sûre qu'il n'en verse jamais en vain. Je gagne à cela de savoir à point nommé quand il sent de la douleur & quand il n'en sent pas , quand il se porte bien & quand il est malade ; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaisie , & seulement pour se faire appaiser. Au reste , j'avoue que ce point n'est pas facile à obtenir des nour-

rices & des gouvernantes : car , comme rien n'est plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant , & que ces bonnes femmes ne voient jamais que l'instant présent , elles ne songent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui , il en pleurera demain davantage. Le pis est que l'obstination qu'il contracte tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui le rend criard à trois ans , le rend mutin à douze , querelleur à vingt , impérieux à trente , & insupportable toute sa vie.

Je viens maintenant à vous , me dit-elle en souriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans , ils voient aisément le desir de leur complaire ; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuse , ils doivent supposer des raisons sans les demander. C'est un autre avantage qu'on gagne à user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion dans les occasions nécessaires : car comme il n'est pas possible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi , il est naturel qu'ils la supposent encore quand ils sont hors d'état de la voir. Au contraire , dès qu'on a soumis quelque chose à leur jugement , ils prétendent juger de tout , ils deviennent sophistes , subtils , de mauvaise foi , féconds en chicanes , cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la foiblesse de s'exposer à leurs petites lumières. Quand on est contraint de leur rendre compte des choses qu'ils ne

sont point en état d'entendre , ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente , si-tôt qu'elle est au-dessus de leur portée. En un mot , le seul moyen de les rendre dociles à la raison , n'est pas de raisonner avec eux , mais de les bien convaincre que la raison est au-dessus de leur âge : car alors ils la supposent du côté où elle doit être , à moins qu'on ne leur donne un juste sujet de penser autrement. Ils savent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils sont sûrs qu'on les aime , & les enfans se trompent rarement là-dessus. Quand donc je refuse quelque chose aux miens , je n'argumente point avec eux , je ne leur dis pas pourquoi je ne veux pas , mais je fais en sorte qu'ils le voient , autant qu'il est possible , & quelquefois après coup. De cette manière ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuse sans en avoir une bonne raison , quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée sur le même principe , je ne souffrirai pas non plus , que mes enfans se mêlent dans la conversation des gens raisonnables , & s'imaginent sottement y tenir leur rang comme les autres , quand on y souffre leur babil indiscret. Je veux qu'ils répondent modestement & en peu de mots quand on les interroge , sans jamais parler de leur chef , & sur-tout sans qu'ils s'ingèrent à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux , auxquels ils doivent du respect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mère aussi tendre ! Pitagore n'étoit pas plus sévère à ses disciples que vous l'êtes aux vôtres. Non-seulement vous ne les traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir cesser trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable & plus sûr peuvent-ils avoir de s'instruire, que d'interroger sur les choses qu'ils ignorent les gens plus éclairés qu'eux ? Que penseroient de vos maximes les Dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jassent jamais assez-tôt ni assez long-temps, & qui jugent de l'esprit qu'ils auront étant grands par les sottises qu'ils débitent étant jeunes ? Wolmar me dira que cela peut-être bon dans un pays où le premier mérite est de bien babiller, & où l'on est dispensé de penser pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfans un sort si doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, & que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laisser ?

Quoi donc ? a-t-elle repris à l'instant : est-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, & ne sauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en silence n'admire leurs puérilités ? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en les progrès ; c'est-là vraiment travailler à leur félicité ;

Car la vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines, & il n'y a personne de si parfait & de si fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaisirs. (1)

Que peut penser un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, & se récrier avec des retentissemens de joie à chaque impertinence qu'il dit ? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudissemens ; jugez de ce que deviendra la sienne ! Il en est du babil des enfans comme des prédictions des Almanachs. Ce seroit un prodige si, sur tant de vaines paroles, le hasard ne fournissoit jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie sur une pauvre mère, déjà trop abusée par son propre cœur, & sur un enfant qui ne fait ce qu'il dit, & se voit célébrer ! Ne pensez pas que pour démêler l'erreur, je m'en garantisse. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais si j'admire les réparties de mon fils, au moins je les admire en secret ; il n'apprend point en me les voyant applaudir à devenir babillard & vain, & les flatteurs en me les faisant

[1] Si jamais la vanité fit quelqu'heureux sur la terre, à-tout sur cet heureux-là n'étoit qu'un sot.

l'épéter n'ont pas le plaisir de rire de ma foiblesse.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allé donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'appêtant à me raconter d'un air d'emphase je ne fais combien de gentilleffes qu'ils venoient d'entendre, & dont ils sembloient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assez froidement, je ne doute pas que vous ne sachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choses : mais j'espère qu'un jour mes enfans seront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette manière de faire sa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Pouchinelle; il ne leur vient plus de compère, & ils en valent sensiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des questions, on ne les leur défend pas indistinctement. Je suis la première à leur dire, de demander doucement en particulier à leur père ou à moi tout ce qu'ils ont besoin de savoir. Mais je ne souffre pas qu'ils coupent un entretien sérieux, pour occuper tout le monde de la première impertinence qui leur passe par la tête. L'art d'interroger n'est pas si facile qu'on pense. C'est bien plus l'art des maî-

tres que des disciples ; il faut avoir déjà beaucoup appris de choses pour savoir demander ce qu'on ne fait pas. Le savant fait & s'enquiert, dit un proverbe Indien ; mais l'ignorant ne fait pas même de quoi s'enquérir. Faute de cette science préliminaire, les enfans en liberté ne font presque jamais que des questions ineptes qui ne servent à rien , ou profondes & scabreuses dont la solution passe leur portée , & puisqu'il ne faut pas qu'ils sache tout , il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi , généralement parlant , ils s'instruisent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur seroit aussi utile qu'on croit , la première & la plus importante science qui leur convient , n'est-elle pas d'être discrets & modestes , & y en a-t-il quelqu'autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là ? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole , avant l'âge de parler , & ce droit de soumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire ? De petits questionneurs babilards , qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner , pour occuper d'eux tout le monde , & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embaras où ils s'aperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscretes ; en sorte que chacun est inquiet aussi-tôt qu'ils ouvrent

la bouche. Ce n'est pas tant un moyen de les instruire que de les rendre étourdis & vains ; inconvenient plus grand à mon avis que l'avantage qu'ils acquierent par-là n'est utile ; car par degrés l'ignorance diminue , mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui pût arriver de cette réserve trop prolongée seroit que mon fils en âge de raison eut la conversation moins légère , le propos moins vif & moins abondant ; & en considérant combien cette habitude de passer sa vie à dire des riens retrécit l'esprit , je regarderois plutôt cette heureuse stérilité comme un bien , que comme un mal. Les gens oisifs toujours ennuyés d'eux-mêmes s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuser , & l'on diroit que le savoir vivre consiste à ne dire que de vaines paroles , comme à ne faire que des dons inutiles : mais la société humaine a un objet plus noble , & ses vrais plaisirs ont plus de solidité. L'organe de la vérité , le plus digne organe de l'homme , le seul dont l'usage le distingue des animaux , ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il se dégrade au-dessous d'eux quand il parle pour ne rien dire , & l'homme doit être homme jusques dans ses délassemens. S'il y a de la politesse à étourdir tout le monde d'un vain caquet , j'en trouve une bien plus véritable à laisser parler les autres par préférence , à

faire plus grand cas de ce qu'ils disent que de ce qu'on diroit soi-même, & à montrer qu'on les estime trop pour croire les amuser par des niaiseries. Le bon usage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir, n'est pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre, à force de modestie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'esprit qui ne s'abstient de parler que par retenue & discrétion, puisse jamais passer pour un sot. Dans quelque pays que ce puisse être il n'est pas possible qu'on juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le méprise pour s'être tû. Au contraire, on remarque en général que les gens silencieux en imposent, qu'on s'écoute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laissant le choix des occasions & faisant qu'on ne perd rien de ce qu'ils disent, met tout l'avantage de leur côté. Il est si difficile à l'homme le plus sage de garder toute sa présence d'esprit dans un long flux de paroles, il est si rare qu'il ne lui échappe des choses dont il se repent à loisir, qu'il aime mieux reténir le bon que risquer le mauvais. Enfin, quand ce n'est pas faute d'esprit qu'il se tait, s'il ne parle pas, quelque discret qu'il puisse être, le tort en est à ceux qui sont avec lui.

Mais il y a bien loin de six ans à vingt; mon fils ne sera pas toujours enfant, & à mesure que sa raison commencera de naître,

tre , l'intention de son père est bien de la laisser exercer. Quant à moi , ma mission ne va pas jusques-là. Je nourris des enfans , & n'ai pas la présomption de vouloir former des hommes. J'espère , dit-elle en regardant son mari , que de plus dignes mains se chargeront de ce noble emploi. Je suis femme & mère ; je fais me tenir à mon rang. Encore une fois , la fonction dont je suis chargée n'est pas d'élever mes fils ; mais de les préparer pour être élevés.

Je ne fais même en cela que suivre de point en point le système de M. de Wolmar , & plus j'avance , plus j'éprouve combien il est excellent & juste , & combien il s'accorde avec le mien. Considérez mes enfans & sur-tout l'ainé ; en connoissez-vous de plus heureux sur la terre , de plus gais , de moins importuns ? Vous les voyez sauter , rire , courir toute la journée sans jamais incommoder personne. De quels plaisirs , de quelle indépendance leur âge est-il susceptible ; dont ils ne jouissent pas ou dont ils abusent ? Ils se contraignent aussi peu devant moi qu'en mon absence. Au contraire , sous les yeux de leur mère ils ont toujours un peu plus de confiance , & quoique je sois l'auteur de toute la sévérité qu'ils éprouvent , ils me trouvent toujours la moins sévère : car je ne pourrois supporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les seules loix qu'on leur impose auprès de nous , sont celles de la liberté même ;

savoir de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle ; & comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas, non plus, qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de si justes loix, toute leur peine est d'être à l'instant renvoyés, & tout mon art pour que c'en soit une, de faire qu'ils ne se trouvent nulle part aussi bien qu'ici. A cela près, on ne les assujettit à rien ; on ne les force jamais de rien apprendre ; on ne les ennuie point de vaines corrections ; jamais on ne les reprend ; les seules leçons qu'ils reçoivent sont des leçons de pratique prises dans la simplicité de la nature. Chacun bien instruit là-dessus se conforme à mes intentions avec une intelligence & un soin qui ne me laissent rien à désirer, & si quelque faute est à craindre, mon assiduité la prévient ou la répare aisément.

Hier, par exemple, l'aîné ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien, mais une heure après, au moment que le ravisseur du tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit ; il la suivait en le redemandant & pleurant à son tour. Elle lui dit, vous l'avez pris par force à votre frère, je vous le reprends de même ? qu'avez-vous à dire ? Ne suis-je pas la plus forte ? Puis elle se mit à battre la caisse à son imitation ; comme si elle y eut pris beaucoup de plaisir. Jusques-là tout étoit à

merveilles. Mais quelque-temps après elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai; car ce n'étoit plus la leçon de la nature, & delà pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux frères. En perdant le tambour, le cadet supporta la dure loi de la nécessité, l'ainé sentit son injustice, tous deux connurent leur foiblesse & furent consolés le moment d'après.

Un plan si nouveau, & si contraire aux idées reçues, m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer, ils m'en rendirent enfin l'admirateur, & je sentis que pour guider l'homme, la marche de la nature est toujours la meilleure. Le seul inconvénient que je trouvois à cette méthode, & cet inconvénient me parut fort grand, c'étoit de négliger dans les enfans la seule faculté qu'ils aient dans toute sa vigueur, & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me sembloit que selon leur propre système, plus les opérations de l'entendement étoient foibles, insuffisantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, si propre alors à soutenir le travail. C'est-elle, disois-je, qui doit suppléer à la raison jusqu'à sa naissance, & l'enrichir quand elle est née. Un esprit qu'on n'exerce à rien, devient lourd & pesant dans l'inaction. La semence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'est une étrange préparation, pour apprendre à devenir raisonnable, que de commencer par être stupide. Comment, stupide! s'est

écriée aussi-tôt Madame de Wolmar , confondriez-vous deux qualités aussi différentes & presque aussi contraires que la mémoire & le jugement ? (m) Comme si la quantité des choses mal digérées & sans liaison dont on remplit une tête encore foible , n'y faisoit pas plus de tort que de profit à la raison ! J'avoue que de toutes les facultés de l'homme , la mémoire est la première qui se développe , & la plus commode à cultiver dans les enfans : mais , à votre avis , lequel est à préférer de ce qu'il leur est le plus aisé d'apprendre , ou de ce qui leur importe le plus de savoir ?

Regardez à l'usage qu'on fait en eux de cette facilité ; à la violence qu'il faut leur faire , à l'éternelle contrainte où il les faut assujettir pour mettre en étalage leur mémoire , & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait souffrir pour cela ! Quoi ! Forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais , même avant qu'il ait bien appris la sienne ; lui faire incessamment répéter & construire des vers qu'il n'entend point , & dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts ; embrouiller son esprit de cercles & de sphères dont il n'a pas la moindre idée : l'accabler de mille noms de villes & de rivières qu'il confond sans cesse , & qu'il rapprend tous les jours ; est-ce

ce

(m) Cela ne me paroît pas bien vu. Rien n'est si nécessaire au jugement que la mémoire : il est vrai que ce n'est pas la mémoire des mots.

se cultiver sa mémoire au profit de son jugement , & tout ce frivole acquis vaut-il une seule des larmes qu'il lui coûte ?

Si tout cela n'étoit qu'inutile , je m'en plaindrois moins ; mais n'est-ce rien que d'instruire un enfant à se payer de mots , & à croire savoir ce qu'il ne peut comprendre ? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisit point aux premières idées dont on doit meubler une tête humaine , & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire , que de la remplir de tout ce fatras , au préjudice des connoissances nécessaires dont il tient la place ?

Non , si la nature a donné au cerveau des enfans cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions , ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de Rois , des dates , des termes de blason , de sphère , de géographie , & tous ces mots sans aucun sens pour leur âge , & sans aucune utilité pour quelque âge que ce soit , dont on accable leur triste & stérile enfance ; mais c'est pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme , toutes celles qui se rapportent à son bonheur & l'éclairent sur ses devoirs , s'y tracent de bonne-heure en caractères ineffaçables , & lui servent à se conduire pendant sa vie d'une manière convenable à son être & à ses facultés.

Sans étudier dans les livres , la mémoire d'un enfant ne reste pas pour cela oisive : tout ce qu'il voit , tout ce qu'il entend le

frappe, & il s'en souvient ; il tient registre en lui-même des actions , des discours des hommes , & tout ce qui l'environne est le livre dans lequel, sans y songer, il enrichit continuellement sa mémoire, en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets, c'est dans le soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il doit connoître, & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver la première de ses facultés, & c'est par-là qu'il faut tâcher de lui former un magasin de connoissances qui serve à son éducation durant la jeunesse, & à sa conduite dans tous les temps. Cette méthode, il est vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs ; mais elle forme des hommes judicieux, robustes, sains de corps & d'entendement, qui, sans s'être fait admirer étant jeunes, se font honorer étant grands.

Ne pensez pas, pourtant, continua Julie ; qu'on néglige ici tout-à-fait ces soins dont vous faites un si grand cas. Une mère un peu vigilante tient dans ses mains les passions de ses enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le desir d'apprendre ou de faire telle ou telle chose ; & autant que ces moyens peuvent se concilier avec la plus entière liberté de l'enfant & n'engendrent en lui nulle semence de vice, je les emploie assez volontiers, sans m'opiniâtrer, quand le succès n'y répond pas ; car il aura tou-

jours le temps d'apprendre , mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel , & M. de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raison , qu'il soutient que quand son fils ne sauroit rien à douze ans , il n'en seroit pas moins instruit à quinze ; sans compter que rien n'est moins nécessaire que d'être savant , & rien plus que d'être sage & bon.

Vous savez que notre aîné lit déjà passablement. Voici comment lui est venu le goût d'apprendre à lire. J'avois dessein de lui dire de temps en temps quelque fable de la Fontaine pour l'amuser , & j'avois déjà commencé quand il me demanda si les corbeaux parloient ? A l'instant , je vis la difficulté de lui faire sentir bien nettement la différence de l'apologue au mensonge , je me tirai d'affaire comme je pus , & convaincue que les fables sont faites pour les hommes , mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans , je supprimai la Fontaine. Je lui substituai un recueil de petites histoires intéressantes & instructives , la plupart tirées de la bible ; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes , j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles , en essayant d'en composer moi-même d'aussi amusans qu'il me fut possible , & les appropriant toujours au besoin du moment. Je les écrivois , à mesure , dans un beau livre orné d'images , que je tenois bien enfermé , & dont je lui disois de temps en temps quelques contes , rarement

peu long-temps , & répétant souvent les mêmes avec des commentaires , avant de passer à de nouveaux. Un enfant oisif est sujet à l'ennui ; les petits contes servoient de ressource ; mais quand je le voyois le plus avidement attentif , je me souvenois quelquefois d'un ordre à donner , & je le quittois à l'endroit le plus intéressant , en laissant négligemment le livre. Aussi-tôt il alloit prier sa Bonne , ou Fanchon , ou quelqu'un d'achever la lecture : mais comme il n'a rien à commander à personne & qu'on étoit prévenu , l'on n'obéissoit pas toujours. L'un refusoit , l'autre avoit affaire , l'autre balbutioit lentement & mal , l'autre laissoit , à mon exemple , un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance , quelqu'un lui suggéra secrètement d'apprendre à lire pour s'en délivrer & feuilleter le livre à son aise. Il goûta ce projet. Il fallut trouver des gens assez complaisans pour vouloir lui donner leçon ; nouvelle difficulté qu'on n'a poussée qu'aussi loin qu'il falloit. Malgré toutes les précautions , il s'est lassé trois ou quatre fois ; on l'a laissé faire. Seulement je me suis efforcée de rendre les contes encore plus amusans , & il est revenu à la charge avec tant d'ardeur , que , quoiqu'il n'y ait pas six mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre , il fera bientôt en état de lire seul le recueil.

C'est à peu près ainsi que je tâcherai d'exciter son zèle & sa bonne volonté , pour ac-

quérir les connoissances qui demandent de la suite & de l'application, & qui peuvent convenir à son âge ; mais quoiqu'il apprenne à lire , ce n'est point des livres qu'il tirera ces connoissances ; car elles ne s'y trouvent point , & la lecture ne convient en aucune manière aux enfans. Je veux aussi l'habituer de bonne-heure à nourrir sa tête d'idées & non de mots ; c'est pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

Jamais ? interrompis-je : c'est beaucoup dire ; car encore faut-il bien qu'il sache son catéchisme & ses prières. C'est ce qui vous trompe , reprit-elle. A l'égard de la prière , tous les matins & tous les soirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans , & c'est assez pour qu'ils l'apprennent sans qu'on les y oblige : quant au catéchisme , ils ne savent ce que c'est. Quoi , Julie ! vos enfans n'apprennent pas leur catéchisme ? Non , mon ami ; mes enfans n'apprennent pas leur catéchisme. Comment ! ai-je dit tout étonné , une mère si pieuse !.... je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchisme ? Afin qu'ils le croient un jour , dit-elle , j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah , j'y suis , m'écriai-je , vous ne voulez pas que leur foi ne soit qu'en paroles , ni qu'ils sachent seulement leur Religion , mais qu'ils la croient , & vous pensez avec raison qu'il est impossible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes

bien difficile , me dit en souriant M. de Wolmar ; seriez-vous Chrétien , par hasard ? Je m'efforce de l'être , lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout ce que j'en puis comprendre , & respecte le reste sans le rejeter. Julie me fit un signe d'approbation , & nous reprîmes le sujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zèle maternel est actif , infatigable & prévoyant , elle a conclu , en observant que sa méthode se rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit proposés : savoir , de laisser développer le naturel des enfans & de l'étudier. Les miens ne sont gênés en rien , dit-elle , & ne sauroient abuser de leur liberté ; leur caractère ne peut ni se dépraver ni se contraindre ; on laisse en paix renforcer leur corps & germer leur jugement ; l'esclavage n'avilit point leur ame , les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre ; ils ne se croient ni des hommes puissans , ni des animaux enchainés , mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne sont pas en eux , ils ont , ce semble , un préservatif plus fort que des discours qu'ils n'entendroient point , où dont ils feroient bientôt ennuyés. C'est l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne : ce sont les entretiens qu'ils entendent , qui sont ici naturels à tout le monde , & qu'on n'a pas besoin de composer exprès pour

eux ; c'est la paix & l'union dont ils sont témoins ; c'est l'accord qu'ils voient régner sans cesse , & dans la conduite respective de tous , & dans la conduite & les discours de chacun.

Nourris encore dans leur première simplicité , d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vu d'exemple , des passions qu'ils n'ont nulle occasion de sentir , des préjugés que rien ne leur inspire ? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne , qu'aucun mauvais penchant ne se montre en eux. Leur ignorance n'est point entêtée , leurs desirs ne sont point obstinés ; les inclinations au mal sont prévenues , la nature est justifiée , & tout me prouve que les défauts dont nous l'accusons ne sont point son ouvrage , mais le nôtre.

C'est ainsi que livrés au penchant de leur cœur , sans que rien le déguise ou l'altère , nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle , mais conservent exactement celle de leur caractère originel : c'est ainsi que ce caractère se développe journellement à nos yeux sans réserve , & que nous pouvons étudier les mouvemens de la nature jusques dans leurs principes les plus secrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés ni punis , ils ne savent ni mentir , ni se cacher , & dans tout ce qu'ils disent , soit entr'eux , soit à nous , ils laissent voir sans contrainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entr'eux toute la journée , ils ne

songent pas même à se gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choses du monde les plus blâmables que je ne ferois pas semblant d'en rien savoir : mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention sans qu'ils s'en doutent ; je tiens un registre exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils disent ; ce sont les productions naturelles du fond qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche est une herbe étrangère dont le vent emporta la graine ; si je la coupe par une réprimande, bientôt elle repouffera : au lieu de cela, j'en cherche en secret la racine, & j'ai soin de l'arracher. Je ne suis, m'a-t-elle dit en riant, que la servante du Jardinier ; je sarcle le jardin, j'en ôte la mauvaise herbe, c'est à lui de cultiver la bonne.

Convenons aussi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il falloit être aussi-bien secondée pour espérer de réussir, & que le succès de mes soins dépendoit d'un concours de circonstances qui ne s'est peut-être jamais trouvé qu'ici. Il falloit les lumières d'un père éclairé, pour démêler à travers les préjugés établis le véritable art de gouverner les enfans dès leur naissance ; il falloit toute sa patience pour se prêter à l'exécution, sans jamais démentir ses leçons par sa conduite ; il falloit des enfans bien nés en qui la nature eut assez fait pour qu'on pût aimer son seul ouvrage ; il falloit n'avoir

autour de soi que des domestiques intelligens & bien intentionnés, qui ne se lassassent point d'entrer dans les vues des maîtres ; un seul valet brutal ou flatteur eut suffi pour tout gâter. En vérité quand on songe combien de causes étrangères peuvent nuire aux meilleurs desseins & renverser les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la sagesse dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me suis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la sagesse ! Ne voyez-vous pas que ce concours dont vous vous félicitez est votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche est contraint de vous ressembler ? Mères de famille ! Quand vous vous plaignez de n'être pas secondées, que vous connoissez mal votre pouvoir ! soyez tout ce que vous devez être, vous surmonterez tous les obstacles ; vous forcerez chacun de remplir ses devoirs si vous remplissez bien tous les vôtres. Vos droits ne sont-ils pas ceux de la nature ? Malgré les maximes du vice, ils seront toujours chers au cœur humain. Ah ! veuillez être femmes & mères, & le plus doux empire qui soit sur la terre sera aussi le plus respecté !

En achevant cette conversation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il est certain, dit-elle, que j'aurois besoin de beaucoup moins de soins & d'adresse ; si je vou-

lois introduire l'émulation entre les deux frères ! mais ce moyen me paroît trop dangereux ; j'aime mieux avoir plus de peine & ne rien risquer. Henriette supplée à cela ; comme elle est d'un autre sexe , leur aînée , qu'ils l'aiment tous deux à la folie , & qu'elle a du sens au-dessus de son âge , j'en fais en quelque sorte leur première gouvernante , & avec d'autant plus de succès que ses leçons leur sont moins suspectes.

Quant à elle , son éducation me regarde ; mais les principes en sont si différens qu'ils méritent un entretien à part. Au moins puis-je bien dire d'avance qu'il sera difficile d'ajouter en elle aux dons de la nature , & qu'elle vaudra sa mère elle-même , si quel qu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour ; & ce devrait être ici ma dernière Lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre séjour à l'armée , & j'en frémis. Julie n'en est pas moins inquiète ; elle vous prie de nous donner plus souvent de vos nouvelles , & vous conjure de songer, en exposant votre personne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir ; un conseil timide ne peut non plus sortir de mon cœur qu'approcher du vôtre. Cher Bomston , je le fais trop ; la seule mort digne de ta vie seroit de verser ton sang pour la gloire de ton pays ; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conservé les siens que pour toi ?

L E T T R E I V

D E M I L O R D E D O U A R D :

JE vois par vos deux dernières lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là, apparemment la première que vous m'avez écrite à l'armée , & dans laquelle étoit l'explication des chagrins secrets de Madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette lettre , & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un Courier qui nous a été enlevé. Répétez-moi donc , mon ami , ce qu'elle contenoit ; ma raison s'y perd & mon cœur s'en inquiète : car encore une fois , si le bonheur & la paix ne sont pas dans l'ame de Julie , où sera leur asyle ici bas ?

Rassurez-la sur les risques auxquels elle me croit exposé ; nous avons à faire à un ennemi trop habile pour nous en laisser courir. Avec une poignée de monde , il rend toutes nos forces inutiles , & nous ôte par tout les moyens de l'attaquer. Cependant , comme nous sommes confians , nous pourrions bien lever des difficultés insurmontables pour de meilleurs Généraux & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous payerons cher nos premiers succès , & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandres. Nous avons

en tête un grand Capitaine ; ce n'est pas tout ; il a la confiance de ses troupes , & le soldat françois qui compte sur son Général est invincible. Au contraire , on en a si bon marché quand il est commandé par des Courtisans qu'il méprise , & cela arrive si souvent , qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de Cour & l'occasion , pour vaincre à coup sûr la plus brave nation du continent. Ils le savent fort bien eux-mêmes. Milord Malboroug voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un soldat pris à Blenheim , (m) lui dit , s'il y eut eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée françoise , elle ne se fut pas ainsi laissé battre. Eh morbleu ! répartit le grenadier , nous avons assez d'hommes comme moi ; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à présent l'armée de France & manque à la nôtre ; mais nous ne songeons guère à cela.

Quoiqu'il en soit , je veux voir les manœuvres du reste de cette campagne , & j'ai résolu de rester à l'armée jusqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La saison étant trop avancée pour traverser les monts , nous passerons l'hiver où vous êtes , & n'irons en Italie qu'au commencement du printemps. Dites à M. & Madame de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouir à mon aise du

[m] C'est le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Rockier.

touchant spectacle que vous décrivez si bien , & pour voir Madame d'Orbe établie avec eux. Continuez , mon cher , à m'écrire avec le même soin , & vous me ferez plus de plaisir que jamais : mon équipage a été pris , & je suis sans livres ; mais je lis vos lettres.

L E T T R E V

A MILORD EDOUARD.

Quelle joie vous me donnez en m'annonçant que nous passerons l'hiver à Clarens ! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre séjour à l'armée ! Ce qui me déplait sur-tout , c'est de voir clairement qu'avant notre séparation le parti de faire la campagne étoit déjà pris , & que vous ne m'en voulûtes rien dire. Milord , je sens la raison de ce mystère & ne puis vous en savoir bon gré. Me mépriseriez-vous assez , pour croire qu'il me fut bon de vous survivre , ou m'avez-vous connu des attachemens si bas que je les préfère à l'honneur de mourir avec mon ami ? Si je ne méritois pas de vous suivre , il falloit me laisser à Londres , vous m'auriez moins offensé que de m'envoyer ici.

Il est clair par la dernière de vos lettres qu'en effet une des miennes s'est perdue , & cette perte a dû vous rendre les deux

lettres suivantes fort obscures à bien des égards; mais les éclaircissemens nécessaires pour les bien entendre viendront à loisir. Ce qui presse le plus à présent, est de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes sur le chagrin secret de Madame de Wolmar.

Je ne vous redirai point la suite de la conversation que j'eus avec elle après le départ de son mari. Il s'est passé depuis bien des choses qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprîmes tant de fois durant son absence, que je m'en tiens au sommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même Epoux qui faisoit tout pour la rendre heureuse étoit l'unique auteur de toute sa peine, & que plus leur attachement mutuel étoit sincère, plus il lui donnoit à souffrir. Le diriez-vous, Milord? Cet homme si sage, si raisonnable, si loin de toute espèce de vice, si peu soumis aux passions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, & dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de son cœur l'affreuse paix des méchans. La réflexion qui naît de ce contraste augmente la douleur de Julie, & il semble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'Auteur de son être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable apaise sa conscience aux dépens de sa raison, que l'honneur de penser autrement que le vulgaire anime ce-

lui qui dogmatise , cette erreur au moins se conçoit , mais , poursuit-elle en soupirant , pour un si honnête-homme , & si peu vain de son savoir , c'étoit bien la peine d'être incrédule !

Il faut être instruit du caractère des deux époux , il faut les imaginer concentrés dans le sein de leur famille , & se tenant l'un à l'autre lieu du reste de l'univers ; il faut connoître l'union qui regne entr'eux dans tout le reste , pour concevoir combien leur différend , sur ce seul point , est capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar , élevé dans le rit grec , n'étoit pas fait pour supporter l'absurdité d'un culte aussi ridicule. Sa raison , trop supérieure à l'imbécille joug qu'on lui vouloit imposer , le secoua bientôt avec mépris , & rejetant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité si suspecte , forcé d'être impie il se fit athée.

Dans la suite ayant toujours vécu dans des pays Catholiques , il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la foi Chrétienne , par celle qu'on y professe. Il n'y vit d'autre Religion que l'intérêt de ses ministres. Il vit que tout y consistoit encore en vaines sinagrées , plâtrées un peu plus subtilement par des mots qui ne signifioient rien ; il s'aperçut que tous les *honnêtes-gens* , y étoient unanimement de son avis & ne s'en cachoit guère , que le clergé même , un peu plus discrètement , se moquoit en secret de ce qu'il enseignoit en

public , & il m'a protesté souvent qu'après bien du temps & des recherches , il n'avoit trouvé de sa vie que trois Prêtres qui crussent en Dieu. (o) En voulant s'éclaircir de bonne-foi sur ses matières , il s'étoit enfoncé dans les ténèbres de la métaphysique où l'homme n'a d'autres guides que les systêmes qu'il y porte , & ne voyant partout que doutes & contradictions ; quand enfin il est venu parmi des Chrétiens , il y est venu trop tard , sa foi s'étoit déjà fermée à la vérité , sa raison n'étoit plus accessible à la certitude ; tout ce qu'on lui prouvoit détruisant plus un sentiment qu'il n'en établissoit un autre , il a fini par combattre également les dogmes de toute espèce , & n'a cessé d'être athée que pour devenir sceptique.

Voilà le mari que le Ciel destinoit à cette Julie , en qui vous connoissez une foi si simple & une piété si douce : mais il faut avoir vécu aussi familièrement avec elle que sa cousine & moi , pour savoir combien cette ame tendre est naturellement

(o) A Dieu ne plaise que je veuille approuver ces assertions dures & téméraires ; j'affirme seulement qu'il y a des gens qui les font & dont la conduite du Clergé de tous les pays & de toutes les sectes n'autorise que trop souvent l'indiscrétion. Mais loin que mon dessein dans cette note soit de me mettre lâchement à couvert , voici bien nettement mon propre sentiment sur ce point. C'est que nul vrai croyant ne sauroit être intolérant ni persécuteur. Si j'étois Magistrat , & que la loi portât peine de mort contre les athées , je commencerois par faire brûler comme tel , celui qui en viendrait dénoncer un autre.

portée à la dévotion. On diroit que rien de terrestre ne pouvant suffire au besoin d'aimer dont elle est dévorée , cet excès de sensibilité soit forcé de remonter à sa source. Ce n'est point , comme Sainte Thérèse , un cœur amoureux qui se donne le change & veut se tromper d'objet ; c'est un cœur vraiment intarissable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiser , & qui porte ses affections surabondantes au seul Etre digne de les absorber (p). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures ; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cause , en s'animant l'un par l'autre en deviennent plus charmans & plus doux , & pour moi je crois qu'elle seroit moins dévote , si elle aimoit moins tendrement son père , son mari , ses enfans , sa Cousine , & moi-même.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que plus elle l'est , moins elle croit l'être , & qu'elle se plaint de sentir en elle-même une ame aride qui ne fait point aimer Dieu. On a beau faire , dit-elle souvent , le cœur ne s'attache que par l'entremise des sens ou de l'imagination qui les représente , & le moyen de voir ou d'imaginer l'immensité

(p) Comment ! Dieu n'aura donc que les restes des créatures ? Au contraire , ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain est si peu de chose , que quand on croit l'avoir rempli d'elles , il est encore vuide. Il faut un objet fini pour le remplir.

du grand Etre (q) ! Quand je veux m'élever à lui , je ne fais où je suis ; n'appervant aucun rapport entre lui & moi , je ne fais par où l'atteindre , je ne vois ni ne sens plus rien , je me trouve dans une espèce d'anéantissement , & si j'osois juger d'autrui par moi-même , je craindrois que les extases des mystiques ne vinssent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc , continue-t-elle , pour me dérober aux fantômes d'une raison qui s'égare ? Je substitue un culte grossier , mais à ma portée , à ces sublimes contemplations qui passent mes facultés. Je rabaisse à regret la Majesté divine ; j'interpose entr'elle & moi des objets sensibles ; ne la pouvant contempler dans son essence , je la contemple au moins dans ses œuvres , je l'aime dans ses bienfaits ; mais de quelque manière que je m'y prenne , au lieu de l'amour pure qu'elle exige , je n'ai qu'une reconnoissance intéressée à lui présenter.

C'est ainsi que tout devient sentiment dans un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'U-

(q) Il est certain qu'il faut se fatiguer l'ame pour l'élever aux sublimes idées de la Divinité ; un culte plus sensible repose l'esprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui le dispensent de penser à Dieu. Sur ces maximes , les Catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs Légendes , leurs Calendriers , leurs Eglises , de petits Anges , de beaux garçons , & de jolies saintes ? L'Enfant Jesus entre les bras d'une mère charmante & modeste , est en même-temps un des plus touchans & des plus agréables spectacles que la dévotion Chrétienne puisse offrir aux yeux des fidèles.

l'univers entier que sujets d'attendrissement & de gratitude. Par-tout elle apperçoit la bienfaisante main de la Providence ; ses enfans ont le cher dépôt qu'elle en a reçu ; elle recueille ses dons dans les productions de la terre ; elle voit sa table couverte par ses soins ; elle s'endort sous sa protection ; son paisible réveil lui vient d'elle ; elle sent ses leçons dans les disgraces , & ses faveurs dans les plaisirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui est cher sont autant de nouveaux sujets d'hommages ; si le Dieu de l'Univers échappe à ses foibles yeux , elle voit partout le père commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes , n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'Être infini ?

Concevez , Milord , quel tourment c'est de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre existence , & ne peut partager l'espérance qui nous la rend chère ! De ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu , ni parler de l'heureux avenir que nous promet sa bonté ! de le voir insensible en faisant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire , & par la plus bizarre inconséquence penser en impie & vivre en chrétien ! Imaginez Julie à la promenade avec son mari ; l'une admirant dans la riche & brillante parure que la terre étale , l'ouvrage & les dons de l'Auteur de l'Univers ; l'autre ne voyant dans tout cela qu'une combinaison fortuite où rien n'est lié que par une force aveugle : imaginez deux époux sincèrement unis , n'osant

font de peur de s'importuner mutuellement ; se livrer, l'un aux réflexions , l'autre aux sentimens que leur inspirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement même, le devoir de se contraindre incessamment. Nous ne nous promenons presque jamais Julie & moi, que quelque vue frappante & pittoresque ne lui rappelle ces idées douloureuses. Hélas ! dit-elle avec attendrissement ; le spectacle de la nature , si vivant, si animé pour nous , est mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres , où tout parle de Dieu d'une voix si douce , il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Vous qui connoissez Julie , vous savez combien cette ame communicative aime à se répandre , concevez ce qu'elle souffriroit de ces réserves , quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un si triste partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funestes s'élèvent malgré qu'elle en ait à la suite de celle-là. Elle a beau vouloir rejeter ces terreurs involontaires , elles reviennent la troubler à chaque instant. Quelle horreur pour une tendre épouse d'imaginer l'Etre suprême vengeur de sa divinité méconnue , de songer que le bonheur de celui qui fait le sien, doit finir avec sa vie, & ne voir qu'un réprouvé dans le père de ses enfans ! A cette affreuse image , toute sa douceur la garantit à peine du désespoir , & la Religion , qui lui rend amère l'incrédulité de son mari

qui donne seule la force de la supporter. Si
 le Ciel, dit-elle souvent, me refuse la con-
 version de cet honnête-homme, je n'ai
 plus qu'une grace à lui demander, c'est de
 mourir la première.

Telle est Milord, la trop juste cause de
 ses chagrins secrets, telle est la peine inté-
 rieure qui semble charger la conscience de
 l'endurcissement d'autrui, & ne lui devient
 que plus cruelle par le soin qu'elle prend de
 la dissimuler. L'athéisme qui marche à visa-
 ge découvert chez les papistes, est obligé
 de se cacher dans tout pays où la raison
 permettant de croire en Dieu, la seule ex-
 cuse des incrédules leur est ôtée. Ce systé-
 me est naturellement désolant; s'il trouve
 des partisans chez les grands & les riches
 qu'il favorisa, il est par-tout en horreur
 au peuple opprimé & misérable, qui voyant
 délivrer ses tyrans du seul frein propre à les
 contenir, se voit encore enlever dans l'es-
 poir d'une autre vie la seule consolation
 qu'on lui laisse en celle-ci. Madame de Wol-
 mar sentant donc le mauvais effet que feroit
 ici le pyrrhonisme de son mari, & voulant
 sur-tout garantir ses enfans d'un si dange-
 reux exemple, n'a pas eu de peine à enga-
 ger au secret un homme sincère & vrai,
 mais discret, simple, sans vanité, & fort
 éloigné de vouloir ôter aux autres un bien
 dont il est fâché d'être privé lui-même. Il
 ne dogmatise jamais, il vient au temple avec
 nous, il se conforme aux usages établis ;

sans professer de bouche une foi qu'il n'a pas ; il évite le scandale , & fait sur le culte réglé par les loix , tout ce que l'Etat peut exiger d'un Citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils sont unis , la seule Madame d'Orbe est du secret , parce qu'on le lui a confié. Au surplus , les apparences sont si bien sauvées , & avec si peu d'affectation , qu'au bout de six semaines passées ensemble dans la plus grande intimité , je n'avois pas même conçu le moindre soupçon , & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité sur ce point , si Julie elle-même ne me l'eut apprise.

Plusieurs motifs l'ont déterminée à cette confidence. Premièrement , quelle réserve est compatible avec l'amitié qui règne entre nous ? N'est-ce pas aggraver ses chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami ? De plus , elle n'a pas voulu que ma présence fut plus long-temps un obstacle aux entretiens qu'ils ont souvent ensemble sur un sujet qui lui tient si fort au cœur. Enfin , sachant que vous deviez bientôt venir nous joindre , elle a désiré , du consentement de son mari , que vous fussiez d'avance instruit de ses sentimens ; car elle attend de votre sagesse un supplément à nos vains efforts , & des effets dignes de vous.

Le temps qu'elle choisit pour me confier sa peine , m'a fait soupçonner une autre raison dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit ; nous restions seuls ;

nos cœurs s'étoient aimés ; ils s'en souvenoient encore ; s'ils s'étoient un instant oubliés tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir, & la scène de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui se défioit le moins de lui-même devoit seul s'en défier.

Dans l'injuste crainte que lui inspiroit sa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus sûre que de se donner incessamment un témoin qu'il fallut respecter d'appeller en tiers le Juge intégrè & redoutable qui voit les actions secrètes & fait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la majesté suprême ; je voyois Dieu sans cesse entr'elle & moi. Quel coupable desir eut pu franchir une telle sauve-garde ? mon cœur s'épuroit au feu de son zèle, & je partageois sa vertu.

Ces graves entretiens remplirent presque tous nos têtes-à-têtes durant l'absence de son mari, & depuis son retour nous les reprenons fréquemment en sa présence. Il s'y prête comme s'il étoit question d'un autre, & sans mépriser nos soins, il nous donne souvent de bons conseils sur la manière dont nous devons raisonner avec lui. C'est cela même qui me fait désespérer du succès ; car s'il avoit moins de bonne-foi, l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit son incrédulité ; mais s'il n'est question que de convaincre, où chercherons-nous

des lumières qu'il n'ait point eues & des raisons qui lui aient échappé? Quand j'ai voulu disputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déjà vainement épuisé par Julie, & que ma sécheresse étoit bien loin de cette éloquence du cœur & de cette douce persuasion qui coule de sa bouche. Milord, nous ne ramenerons jamais cet homme; il est trop froid & n'est point méchant; il ne s'agit pas de le toucher; la preuve intérieure ou de sentiment lui manque, & celle-là seule peut rendre invincibles toutes les autres.

Quelque soin que prenne sa femme de lui déguiser sa tristesse, il la sent & la partage: ce n'est pas un œil aussi clair-voyant qu'on abuse. Ce chagrin dévoré ne lui en est que plus sensible. Il m'a dit avoir été tenté plusieurs fois de céder en apparence, & de feindre pour la tranquilliser des sentimens qu'il n'avoit pas; mais une telle bassesse d'ame est trop loin de lui. Sans en imposer à Julie, cette dissimulation n'eut été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne foi, la franchise, l'union des cœurs qui console de tant de maux se fut éclipcée entr'eux. Etoit-ce en se faisant moins estimer de sa femme qu'il pouvoit la rassurer sur ses craintes? Au lieu d'user de déguisement avec elle, il lui dit sincèrement ce qu'il pense; mais il le dit d'un ton si simple, avec si peu de mépris des opinions vulgaires,

vulgaires , si peu de cette ironique fierté des esprits forts , que ces tristes aveux donnent bien plus d'affliction que de colère à Julie , & que , ne pouvant transmettre à son mari ses sentimens & ses espérances , elle en cherche avec plus de soin à rassembler autour de lui ces douceurs passagères auxquelles il borne sa félicité. Ah ! dit-elle avec douleur , si l'infortuné fait son paradis en ce monde , rendons-le lui du moins aussi doux qu'il est possible ! (r)

Le voile de tristesse dans cette opposition de sentimens couvre leur union , prouve mieux que toute autre chose l'invincible ascendant de Julie par les consolations dont cette tristesse est mêlée , & qu'elle seule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés , toutes leurs disputes sur ce point important , loin de se tourner en aigreur , en mépris , en querelles , finissent toujours en quelque scène attendrissante , qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

Hier l'entretien s'étant fixé sur ce texte , qui revient souvent quand nous ne sommes que nous trois , nous tombâmes sur l'origine du mal , & je m'efforçois de montrer

(r) Combien ce sentiment plein d'humanité n'est-il pas plus naturel que le zèle affreux des persécuteurs , toujours occupés à tourmenter les incrédules , comme pour les damner dès cette vie , & se faire les précurseurs des démons ? Je ne cesserai jamais de le redire ; c'est que ces précurseurs-là ne sont point des croyans ; ce sont des fourbes.

LA NOUVELLE

que non-seulement il n'y avoit point de mal absolu & général dans le système des êtres ; mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'ils ne le semblent au premier coup d'œil , & qu'à tout prendre ils étoient surpassés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar son propre exemple , & pénétré du bonheur de sa situation , je la peignois avec des traits si vrais qu'il en parut ému lui-même. Voilà , dit-il en m'interrompant , les séductions de Julie. Elle met toujours le sentiment à la place des raisons , & le rend si touchant qu'il faut toujours l'embrasser pour toute réponse : ne seroit-ce point de son maître de philosophie , ajouta-t-il en riant , qu'elle auroit appris cette manière d'argumenter ?

Deux mois plutôt la plaisanterie m'eût déconcerté cruellement , mais le temps de l'embarras est passé ; je n'en fis que rire à mon tour , & quoique Julie eût un peu rougi , elle ne parut pas plus embarrassée que moi. Nous continuâmes. Sans disputer sur la quantité du mal , Wolmar se contentoit de l'avoué qu'il fallut bien faire , que , peu ou beaucoup ; enfin , le mal existe , & de cette seule existence il déduisoit défaut de puissance , d'intelligence ou de bonté dans la première cause. Moi , de mon côté , je tâchois de montrer l'origine du mal physique dans la nature de la matière , & du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui soutenois que

Dieu pouvoit tout faire , hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienne & qui ne laissassent aucune prise au mal. Nous étions dans la chaleur de la dispute , quand je m'apperçus que Julie avoit disparu. Devinez où elle est , me dit son mari , voyant que je la cherchois des yeux ? Mais , dis-je , elle est allée donner quelque ordre dans le ménage. Non , dit-il , elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le temps de celle-ci. Tout se fait sans qu'elle me quitte , & je ne la vois jamais rien faire. Elle est donc dans la chambre des enfans ? Tout aussi peu , ses enfans ne lui sont pas plus chers que mon salut. Hé bien , repris-je , ce qu'elle fait , je n'en fais rien ; mais je suis très-sûr qu'elle ne s'occupe qu'à des soins utiles. Encore moins , dit-il froidement ; venez , venez , vous verrez si j'ai bien deviné.

Il se mit à marcher doucement ; je le suivis sur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet ; elle étoit fermée. Il l'ouvrit brusquement. Milord , quel spectacle ! Je vis Julie à genoux , les mains jointes , & toutes en larmes. Elle se leve avec précipitation , s'essuyant les yeux , se cachant le visage , & cherchant à s'échapper ; on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laissa pas le temps de fuir. Il courut à elle dans une espèce de transport. Chère épouse ! lui dit-il en l'embrassant ; l'ardeur même de tes vœux trahit ta cause. Que leur manque-t-il pour être efficaces ? Va , s'ils

étoient entendus ; ils seroient bientôt exaucés. Ils le feront , lui dit-elle d'un ton ferme & persuasif ; j'en ignore l'heure & l'occasion. Puissai-je l'acheter aux dépens de ma vie ! mon dernier jour seroit le mieux employé.

Venez , Milord , quittez vos malheureux combats , venez remplir un devoir plus noble. Le sage prétend-il l'honneur de tuer des hommes aux soins qui peuvent en sauver un ? (1).

L E T T R E V I

A MILORD EDOUARD.

QUoi ! même après la séparation de l'armée , encore un voyage à Paris ! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens & celle qui l'habite ? Nous êtes vous moins cher qu'à Milord Hyde ? Etes-vous plus nécessaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici ? Vous nous forcez à faire des vœux opposés aux vôtres , & vous me faites souhaiter d'avoir du crédit à la Cour de France pour vous empêcher d'obtenir les passeports que vous en attendez. Contentez-vous toutefois : allez voir votre digne compatriote. Malgré lui , malgré vous , nous serons ven-

(1) Il y avoit ici une grande Lettre de Milord Edouard à Julie. Dans la suite il sera parlé de cette Lettre ; mais pour de bonnes raisons j'ai été forcé de la supprimer.

gés de cette préférence , & quelque plaisir que vous goûtiez à vivre avec lui , je sais que quand vous serez avec nous , vous regretterez le temps que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre Lettre j'avois d'abord soupçonné qu'une commission secrete..... quel plus digne médiateur de paix ? mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux ? Osent-ils écouter la vérité ? Savent-ils même honorer le vrai mérite ? Non , non cher Edouard , vous n'êtes pas fait pour le Ministère , & je pense trop bien de vous pour croire que si vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre , vous le fussiez jamais devenu.

Viens , ami , tu seras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous allons passer tous ensemble , si l'espoir de notre réunion ne m'abuse pas ! Chaque jour la prépare en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui sont si chères l'une à l'autre , qui sont si dignes de s'aimer , & qui semblent n'attendre que vous pour se passer du reste de l'univers. En apprenant quel heureux hasard a fait passer ici la partie adverse du Baron d'E-tange , vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette rencontre (1) & ce qui est arrivé réellement. Ce vieux plaideur , quoi-

(1) On voit qu'il manque ici plusieurs Lettres intermédiaires , ainsi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur dira qu'on se tire fort aisément d'affaire avec de pareilles omissions , & je suis tout-à-fait de son avis.

qu'inflexible & entier presque autant que son adversaire, n'a pu résister à l'ascendant qui nous a tous subjugués. Après avoir vu Julie, après l'avoir entendue, après avoir conversé avec elle, il a eu honte de plaider contre son père. Il est parti pour Berne si bien disposé, & l'accommodement est actuellement en si bon train, que sur la dernière Lettre du Baron nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voilà ce que vous aurez déjà su par M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne savez point encore, c'est que Madame d'Orbe ayant enfin terminé ses affaires, est ici depuis Jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de son amie. Comme j'étois prévenu du jour de son arrivée, j'allai au devant d'elle à l'insu de Madame de Wolmar qu'elle vouloit surprendre, & l'ayant rencontrée au-deçà de Lutri, je revins sur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive & plus charmante que jamais, mais inégale, distraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant sans suite & par saillies, enfin, livrée à cette inquiétude dont on ne peut se défendre sur le point d'obtenir ce qu'on a fortement désiré. On eut dit à chaque instant qu'elle trembloit de retourner en arrière. Ce départ, quoique long-temps différé, s'étoit fait si à la hâte que la tête en tournoit à la maîtresse & aux domestiques. Il régnoit un désordre risible dans le menu bagage qu'on

aménoit. A mesure que la femme de chambre craignoit d'avoir oublié quelque chose, Claire assuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du Carosse, & le plaissant, quand on y regarda, fût qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme elle ne vouloit pas que Julie entendit sa voiture, elle descendit dans l'avenue, traversa la cour en courant comme une folle; & monta si précipitamment qu'il fallut respirer après la première rampe avant d'achever de monter. M. de Wolmar vint au-devant d'elle; elle ne put lui dire un seul mot.

En ouvrant la porte de la chambre; je vis Julie assise vers la fenêtre & tenant sur ses genoux la petite Henriette, comme elle faisoit souvent. Claire avoit médité un beau discours à sa manière, mêlé de sentiment & de gaieté; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaieté, tout fut oublié; elle vole à son amie en s'écriant avec un emportement impossible à peindre; Cousine, toujours, pour toujours, jusqu'à la mort! Henriette appercevant sa mère saute & court au-devant d'elle en criant aussi; *Maman! maman!* de toute sa force, & la rencontre si rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette subite apparition, cette chute, la joie, le trouble saisirent Julie à tel point; que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle se laissa retomber & se trouva mal. Claire vou-

lant relever sa fille, voit pâlir son amie, elle hésite, elle ne sait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élance pour secourir Julie défaillante, & tombe sur elle dans le même état.

Henriette les appercevant toutes deux sans mouvement se mit à pleurer & pousser des cris qui firent accourir la Fanchon; l'une court à sa mère, l'autre à sa maîtresse. Pour moi; saisi, transporté, hors de sens, j'errois à grands pas par la chambre sans savoir ce que je faisois, avec des exclamations interrompues, & dans un mouvement convulsif dont je n'étois pas le maître. Wolmar lui-même, le froid Wolmar, se sentit ému. O sentiment, sentiment! douce vie de l'ame! quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché? quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux se jeta sur un fauteuil pour contempler avidement ce ravissant spectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empressement. Ces scènes de plaisir & de joie n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne sont jamais dangereuses. Laissez-moi jouir du bonheur que j'ai goûté & que vous partagez. Que doit-il être pour vous? Je n'en connus jamais de semblable, & je suis le moins heureux des fix.

Milord, sur ce premier moment vous pouvez juger du reste. Cette réunion excita dans toute la maison un retentissement d'alé-

grosse , & une fermentation qui n'est pas encore calmée. Julie hors d'elle-même étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue ; il fut impossible de songer à rien de toute la journée , qu'à se voir & s'embrasser sans cesse avec de nouveaux transports. On ne s'avisa pas même du fallon d'Apollon , le plaisir étoit par-tout , on n'avoit pas besoin d'y songer. A peine le lendemain eut-on assez de sang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar tout seroit allé de travers : chacun se para de son mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en falloit pour les amusemens. La fête fut célébrée , non pas avec pompe , mais avec délire ; il y regnoit une confusion qui la rendoit touchante ; & le désordre en faisoit le plus bel ornement.

La matinée se passa à mettre Madame d'Orbe en possession de son emploi d'Intendante ou de maîtresse d'hôtel ; & elle se hâtoit d'en faire les fonctions avec un empressement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour dîner dans le beau fallon , les deux Cousines virent de tous côtés leurs chiffres unis & formés avec des fleurs. Julie devina dès l'instant d'où venoit ce soin : Elle m'embrassa dans un saisissement de joie. Claire , contre son ancienne coutume , hésita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre , elle prit , en rougissant , le parti d'imiter sa cousine. Cette rougeur , que je remarquai trop , me fit un effet que je ne sau-

rois dire ; mais je ne me sentis pas dans ses bras sans émotion.

L'après-midi il y eut une belle collation dans le gynécée , où , pour le coup , le maître & moi fûmes admis. Les hommes tirèrent au blanc une mise donnée par Madame d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta , quoique moins exercé que les autres ; Claire ne fut pas la dupe de son adresse. Hanz lui-même ne s'y trompa pas , & refusa d'en accepter le prix ; mais tous ses camarades l'y forcèrent , & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le soir , toute la maison , augmentée de trois personnes , se rassembla pour danser. Claire sembloit parée par la main des grâces ; elle n'avoit jamais été si brillante que ce jour-là. Elle dansoit , elle causoit , elle rioit , elle donnoit ses ordres , elle suffisoit à tout. Elle avoit juré de m'excéder de fatigue , & après cinq ou six contredanses très-vives tout d'une haleine , elle n'oublia pas le reproche ordinaire , que je dansois comme un philosophe. Je lui dis , moi , qu'elle dansoit comme un lutin , qu'elle ne faisoit pas moins de ravage , & que j'avois peur qu'elle ne me laissât reposer ni jour ni nuit ; au contraire , dit-elle , voici de quoi vous faire dormir tout d'une piece ; & à l'instant , elle me reprit pour danser.

Elle étoit infatigable ; mais il n'en étoit pas ainsi de Julie ; elle avoit peine à se tenir ; les genoux lui trembloient en dansant ;

elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaie. Souvent on voyoit des larmes de joie couler de ses yeux, elle contemploit sa Cousine avec une sorte de ravissement ; elle aimoit à se croire l'étrangère à qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maîtresse de la maison qui l'ordonnoit. Après le souper, je tirai des fusées que j'avois apportées de la Chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit ; il fallut enfin se quitter ; Madame d'Orbe étoit lasse ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on se couchât de bonne heure.

Insensiblement le calme renaît, & l'ordre avec lui. Claire, toute solâtre qu'elle est, fait prendre, quand il lui plaît, un ton d'autorité qui en impose. Elle a d'ailleurs du sens, un discernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoiqu'extrêmement libérale, elle ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de prudence. Enforte que restée veuve si jeune, & chargée de la garde noble de sa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que prospérer dans ses mains ; ainsi l'on n'a pas lieu de craindre que sous ses ordres la maison soit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaisir de se livrer toute entière à l'occupation qui est le plus de son goût, savoir l'éducation des enfans, & je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les soins dont une de ses mères aura soulagé l'autre. Je dis, ses

mères ; car à voir la manière dont elles vivent avec elle , il est difficile de distinguer la véritable , & des étrangères qui nous sont venus aujourd'hui sont ou paroissent là-dessus encore en doute. En effet , toutes deux l'appellent , Henriette , ou , ma fille , indifféremment. Elle appelle , *maman* l'une , & l'autre *petite maman* ; la même tendresse règne de part & d'autre ; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient , chacune répond , à moi. S'ils interrogent Henriette , il se trouve qu'elle a deux mères ; on seroit embarrassé à moins. Les plus clairvoyans se décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette , dont le père étoit blond , est blonde comme elle & lui ressemble beaucoup. Une certaine tendresse de mère se peint encore mieux dans ses yeux si doux que dans les regards plus enjoués de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus respectueux , plus attentif sur elle-même. Machinalement elle se met plus souvent à ses côtés , parce que Julie a plus souvent quelque chose à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences sont en faveur de la petite *maman* , & je me suis aperçu que cette erreur est si agréable aux deux Cousines , qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire , & devenir un moyen de leur faire sa cour.

Milord , dans quinze jours il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y ferez , il faudra mal penser de tout homme

dont le cœur cherchera sur le reste de la terre des vertus , des plaisirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maison.

L E T T R E V I I

A M I L O R D E D O U A R D.

IL y a trois jours que j'essaie chaque soir de vous écrire. Mais après une journée laborieuse, le sommeil me gagne en rentrant : le matin dès le point du jour il faut retourner à l'ouvrage. Une ivresse plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux , & je ne puis dérober un moment à des plaisirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel séjour pourroit me déplaire avec la société que je trouve dans celui-ci : mais savez-vous en quoi Clarendon me plaît pour lui-même ? C'est que je m'y sens vraiment à la campagne , & que c'est presque la première fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne savent point aimer la campagne ; ils ne savent pas même y être : à peine quand ils y sont savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux , les plaisirs , ils les ignorent : ils sont chez eux comme en pays étranger , je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village , ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans

de Paris qui croient aller à la campagne, n'y vont point; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-esprits, les Auteurs, les parasites sont le cortège qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie y sont leur seule occupation. Leur table est couverte comme à Paris: ils y mangent aux mêmes heures, on leur y sert les mêmes mets, avec le même appareil, ils n'y font que les mêmes choses; autant valoit y rester; car quelque riche qu'on puisse être & quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, & l'on ne sauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette variété qui leur est si chère ils la fuient; ils ne connoissent jamais qu'une manière de vivre, & s'en ennuiant toujours.

Le travail de la campagne est agréable à considérer, & n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéressant; & puis, c'est la première vocation de l'homme, il rappelle à l'esprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage & des moissons. La simplicité de la vie pastorale & champêtre a toujours quelque chose qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement: insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi. Ainsi quelquefois encore la voix de la nature amol-

lit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle est si douce qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

J'avoue que la misère qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain ôtent beaucoup d'attrait à ces tableaux. Des chevaux étiques prêts d'expirer sous les coups ; de malheureux payfans exténués de jeûne, excédés de fatigue & couverts de haillons, des hameaux de masurés, offrent un triste spectacle à la vue ; on a presque regret d'être homme quand on songe aux malheureux dont il faut manger le sang. Mais quel charme de voir de bons & sages régisseurs faire de la culture de leurs terres l'instrument de leurs bienfaits, leurs amusemens, leurs plaisirs, verser à pleines mains les dons de la providence ; engraisser tout ce qui les entoure, hommes & bestiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers ; accumuler l'abondance & la joie autour d'eux, & faire du travail qui les enrichit une fête continuelle ! Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naître ? On oublie son siècle & ses contemporains ; on se transporte au temps des Patriarches ; on veut mettre soi-même la main à l'œuvre, partager les travaux rustiques, & le bonheur qu'on y voit attaché. O temps de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient

tendres & modestes , où les hommes étoient simples & vivoient contens ! O Rachel ! fille charmante & si constamment aimée , heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'esclavage ! O douce élève de Noëmi , heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur ! Non , jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est-là que les graces sont sur leur trône , que la simplicité les pare , que la gaieté les anime , & qu'il faut les adorer malgré soi. Pardon , Milord , je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'automne , apprêtoient d'heureuses vendanges ; les premières gelées en ont amené l'ouverture ; (u) le pampre grillé , laissant la grappe à découvert , étale aux yeux les dons du père Lyée , & semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant , que le Ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère ; le bruit des tonneaux , des cuves , des légrefafs (x) qu'on relie de toutes parts ; le chant des vendangeuses dont ces côteaui retentissent ; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir ; le rauque son des instrumens rustiques qui les anime au travail ; l'aimable & touchant tableau d'une alégresse générale qui semble

(u) On vendange fort tard dans le Pays de Vaud ; parce que la principale récolte est en vins blancs , & que la gelée leur est salutaire.

(x) Sorte de foudre ou grand tonneau du pays.

en ce moment étendu sur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle ; tout conspire à lui donner un air de fête , & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion , quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar, dont ici le meilleur terrain consiste en vignobles , a fait d'avance tous les préparatifs nécessaires. Les cuves , le pressoir , le cellier , les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils sont destinés. Madame de Wolmar , s'est chargée de la récolte , le choix des ouvriers , l'ordre & la distribution du travail la regardent. Madame d'Orbe préside aux festins de vendange , & au salaire des journaliers selon la police établie , dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inspection , à moi , est de faire observer au pressoir les directions de Julie dont la tête ne supporte pas la vapeur des cuves , & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi , comme étant tout-à-fait du ressort d'un buveur.

Les tâches ainsi partagées , le métier commun pour remplir les vuides est celui de vendangeur. Tout le monde est sur pied de grand matin ; on se rassemble pour aller à la vigne. Madame d'Orbe , qui n'est jamais assez occupée au gré de son activité , se

chargé pour surcroît, de faire avertir & tancer les paresseux ; & je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce soin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il se promene avec un fusil ; & vient de temps en temps m'ôter aux vendangeuses pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai secrètement engagé, si bien que j'en perd peu-à-peu le nom de philosophe pour gagner celui de faîneant, qui dans le fond n'en diffère pas de beaucoup.

Vous voyez par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation est sincère, & que Wolmar a lieu d'être content de sa seconde épreuve. Moi de la haine pour le père de mon amie ! Non, quand j'aurois été son fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus respectable à tous égards que ce bon gentilhomme. Mais la bizarrerie de ces préjugés est étrange. Depuis qu'il est sûr que je ne saurois lui appartenir, il n'y a sorte d'honneur qu'il ne me fasse ; & pourvu que je ne sois pas son gendre, il se mettroit volontiers au-dessous de moi. La seule chose que je ne puis lui pardonner, c'est quand nous sommes seuls de railler quelquefois le prétendu philosophe sur ses anciennes leçons. Ces plaisanteries me sont amères, &

je les reçois toujours fort mal ; mais il rit de ma colère, & dit ; allons tirer des grives , c'est assez pousser d'argumens Puis il crie en passant ; Claire , Claire ! un bon souper à ton maître , car je lui vais faire gagner de l'appétit. En effet , à son âge il court les vignes avec son fusil tout aussi vigoureusement que moi , & tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ses railleries , c'est que devant sa fille il n'ose plus souffler , & la petite écolière n'en impose guère moins à son père même qu'à son Précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente & pour les provisions ordinaires , lesquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin , la bienfaisante Fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs , & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé , pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un elle fait tordre la grappe quand elle est mûre , & la laisse flétrir au soleil sur la souche ; pour l'autre , elle fait égrapper le raisin & tirer les grains avant de le jeter dans la cuve ; pour un autre elle fait cueillir avant le lever du soleil du raisin rouge , & le porter doucement sur le pressoir couvert encore de sa fleur & de sa rosée , pour en exprimer du vin blanc ; elle prépare un

vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du mout réduit en syrop sur le feu, un vin sec en l'empêchant de cuver, un vin d'absynthe pour l'estomac (y), un vin muscat avec des simples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier ; toutes ces préparations sont saines & naturelles : c'est ainsi qu'une économe industrie supplée à la diversité des terrains, & rassemble vingt climats en un seul.

Vous ne sauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité ; tout le monde est égal, & personne ne s'oublie. Les Dames sont sans airs, les paysannes sont décentes, les hommes badins & non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, & l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns des autres. On ne revient point ensuite faire chez soi les Messieurs ; on passe aux vignes toute la journée ; Julie y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, & dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dîne avec les

(y) En Suisse on boit beaucoup de vin d'absynthe ; & en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'usage des infusions.

payfans & à leur heure ; auffi-bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur foupe un peu groffiére, mais bonne, faine, & chargée d'excellens légumes. On ne ricane point orgueilleufement de leur air gauche & de leurs complimens ruftauds ; pour les mettre à leur aife on s'y prête fans affectation. Ces complaifances ne leur échappent pas ; ils y font fenfibles, & voyant qu'on veut bien fortir pour eux de fa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amene les enfans, & ils paffent le refte de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver ! O bienheureux enfans, difent-ils en les preffant dans leurs bras robustes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres ! refemblez à vos pères & mères, & foyez comme eux la bénédiction du pays ! Souvent en fongeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes & favent manier l'épée & le mousquet auffi-bien que la ferpette & la houe ; en voyant Julie au milieu d'eux fi charmante & fi refpectée, recevoir, elle & fes enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illuftre & vertueufe Agrippine montrant fon fils aux troupes de Germanicus. Julie ! femme incomparable ! vous exercez dans la fimplicité de la vie privée le defpotique empire de la fageffe & des bienfaits ; vous êtes pour tout le pays un dépôt cher & facré que chacun voudroit défen-

dre & conserver aux prix de son sang, & vous vivez plus sûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs soldats,

Le soir on revient gaiement tous ensemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le temps de la vendange, & même le Dimanche après le prêche du soir on se rassemble avec eux & l'on danse jusqu'au souper. Les autres jours on ne se sépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne soupe jamais & se couche de fort bonne heure, & Julie qui monte avec ses enfans chez lui jusqu'à ce qu'il s'aïlle coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur jusqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables & plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectoient étoit trop vain pour instruire le maître ni l'esclave : mais la douce égalité qui regne ici rétablit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous. (7)

(7) Si delà naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui descendent qu'à ceux qui montent, ne s'ensuit-il pas que tous les états sont presque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puisse & qu'on veuille en sortir quelquefois ? Les gueux sont malheureux parce qu'ils sont toujours gueux ; les Rois sont malheureux parce qu'ils sont toujours Rois. Les états moyens dont on sort plus aisément, offrent des plaisirs au-dessus & au-dessous.

Le lieu d'assemblée est une Salle à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La pièce est éclairée de trois lampes , auxquelles M. de Wolnar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc pour intercepter la fumée & réfléchir la lumière. Pour prévenir l'envie & les regrets on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux , de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes & un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des festins n'y sont pas , mais l'abondance & la joie y sont. Tout le monde se met à table , maîtres , journaliers , domestiques ; chacun se leve indifféremment pour servir , sans exclusion , sans préférence , & le service se fait toujours avec grace & avec plaisir. On boit à discrétion , la liberté n'a point d'autre borne que l'honnêteté. La présence de maîtres si respectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne soit à son aise & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier , on ne trouble point la fête par des réprimandes , mais il est congédié sans rémission dès le lendemain.

sous de soi ; ils étendent aussi les lumières de ceux qui les remplissent , en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de degrés à comparer. Voilà , ce me semble , la principale raison pourquoi ; c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur sens.

Je me prévaux aussi des plaisirs du pays & de la saison. Je reprends la liberté de vivre à la Valaisane, & de boire assez souvent du vin pur : mais je n'en bois point qui n'ait été versé de la main d'une des deux Cousines. Elles se chargent de mesurer ma soif à mes forces & de ménager ma raison. Qui sait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre ? Si le travail de la journée, la durée & la gaieté du repas donnent plus de force au vin versé de ces mains chéries, je laisse exhaler mes transports sans contrainte ; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien qui gêne la présence du sage Wolmar. Je ne crains point que son œil éclairé lise au fond de mon cœur ; & quand un tendre souvenir y veut renaître, un regard de Claire lui donne le change, un regard de Julie m'en fait rougir.

Après le souper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre ; chacun dit sa chanson tour-à-tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement à voix seule & en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquans ; mais ils ont je ne sais quoi d'antique & de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes ; elles plaisent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de sourire, Julie de rougir, moi de soupirer, quand

quand nous retrouvons dans ces chansons des tours & des expressions dont nous nous sommes servis autrefois. Alors en jettant les yeux sur elles & me rappelant les temps éloignés, un tressaillement me prend, un poids insupportable me tombe tout-à-coup sur le cœur, & me laisse une impression funeste qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant, je trouve à ces veillées une sorte de charme que je ne puis vous expliquer, & que m'est pourtant trop sensible. Cette réunion des différens états, la simplicité de cette occupation, l'idée de délassement, d'accord de tranquillité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'âme, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert des voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'aussi agréable que le chant à l'unisson, & que s'il nous faut des accords, c'est parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque ? & qu'y pouvons-nous ajouter sans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des sons harmonieux ? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtions-nous pas à l'instant ces proportions ? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit possible ; mais nous voulons mieux faire encore & nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir aussi-bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois hier employer m'attira un petit affront. Comme je ne suis pas des plus adroits à teiller & que j'ai souvent des distractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chenevottes de mes voisins pour grossir mon tas; mais cette impitoyable Madame d'Orbe s'en étant aperçue fit signe à Julie, qui m'ayant pris sur le fait, me tança sévèrement. Monsieur le frippon, me dit-elle tout haut, point d'injustice, même en plaisantant; c'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui pis est, à plaisanter encore.

Voilà comment se passe la soirée. Quand l'heure de la retraite approche, Madame de Wolmar dit, allons tirer le feu d'artifice. A l'instant, chacun prend son paquet de chenevottes, signe honorable de son travail; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les rassemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu; mais n'a pas cet honneur qui veut; Julie l'adjuge, en présentant le flambeau à celui où celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage; fut-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations & de battemens de mains. Les chenevottes font un feu clair & brillant qui s'élève jusqu'aux nues, un vrai

feu de joie autour duquel on saute , on rit ;
Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée ;
chacun boit à la santé du vainqueur & va
se coucher content d'une journée passée dans
le travail , la gaieté , l'innocence , & qu'on
ne feroit pas fâché de recommencer le len-
demain , le surlendemain & toute sa vie.

LETTRE VIII

A M. DE WOLMAR.

JOuïſſez, cher Wolmar, du fruit de vos
ſoins. Recevez les hommages d'un cœur
épuré, qu'avec tant de peine vous avez
rendu digne de vous être offert. Jamais
homme n'entreprit ce que vous avez entre-
pris, jamais homme ne tenta ce que vous
avez exécuté, jamais ame reconnoiſſante &
ſenſible ne ſentit ce que vous m'avez inſ-
piré. La mienne avoit perdu ſon reſſort,
ſa vigueur, ſon être ; vous m'avez tout ren-
du. J'étois mort aux vertus ainſi qu'au bon-
heur : je vous dois cette vie morale à la-
quelle je me ſens renaître. O mon Bienſai-
teur ! ô mon Père ! En me donnant à vous
tout entier, je ne puis vous offrir, comme
à Dieu même, que les dons que je tiens de
vous.

Faut-il vous avouer ma foibleſſe & mes
craintes ? Juſqu'à préſent je me ſuis toujours
défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai

rougi de mon cœur & cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel & décourageant pour la vertu ; grace au Ciel , grace à vous , il est passé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri , seulement parce que vous me le dites , mais parce que je le sens. Je n'ai plus besoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a fallu séparer de vous & d'elle , pour savoir ce que je pouvois être sans votre appui. C'est loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Madame d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoissiez toutes mes foiblesses , mais je n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar , c'est ma dernière faute ; je m'en sens déjà si loin , que je n'y songe point sans fierté ; mais l'instant en est si près encore , que je ne puis l'avouer sans peine. Vous qui fûtes pardonner mes égaremens , comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir ?

Rien ne manque plus à mon bonheur ; Milord m'a tout dit. Cher ami , je ferai donc à vous ? J'élèverai donc vos enfans ? L'aîné des trois élèvera les deux autres ? Avec quelle ardeur je l'ai désiré ! Combien l'espoir d'être trouvé digne d'un si cher emploi redoubloit mes soins pour répondre aux vôtres ! Combien de fois j'osai montrer là-

dessus mon empressement à Julie ! Qu'avec plaisir j'interprêtois souvent en ma faveur vos discours & les siens ! Mais quoiqu'elle fut sensible à mon zèle & qu'elle en parut approuver l'objet , je ne la vis point entrer assez précisément dans mes vues pour oser en parler plus ouvertement. Je sentis qu'il falloit mériter cet honneur & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre estime. Je n'ai point été trompé dans mon espoir : mes amis , croyez-moi , vous ne lerez point trompés dans le vôtre.

Vous savez qu'à la suite de nos conversations sur l'éducation de vos enfans , j'avois jetté sur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournie & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'est venu de nouvelles réflexions sur le même sujet , & j'ai réduit le tout en une espèce de système que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré , afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'est qu'après notre arrivée à Rome , que j'espère pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce système commence où finit celui de Julie , ou plutôt il n'en est que la suite & le développement ; car tout consiste à ne pas gâter l'homme de la nature en l'appropriant à la société.

J'ai recouvré ma raison par vos soins ; redevénu libre & sain de cœur , je me sens aimé de tout ce qui m'est cher ; l'avenir le plus charmant se présente à moi ; ma situa-

tion devroit être délicieuse, mais il est dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du sort de mon illustre ami; c'est moi qui dois, pour ainsi dire, en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait si souvent pour moi? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons; mais pour savoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre sagesse! Ah! si je puis voir un jour Edouard heureux; si selon son projet & le vôtre nous nous rassemblons tous pour ne nous plus séparer, quel vœu me restera-t-il à faire? un seul, dont l'accomplissement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de personne au monde; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouse, & compte en secret vos bienfaits.

LETTRE IX

A MADAME D'ORBE.

OU êtes-vous, charmante Cousine? OU êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez consolé tant de fois? Venez, qu'il verse aujourd'hui dans le vôtre l'aveu de sa dernière erreur. N'est-ce pas

à vous qu'il appartient toujours de le purifier , & fait-il se reprocher encore les torts qu'il vous a confessés ? Non , je ne suis plus le même , & ce changement vous est dû : c'est un nouveau cœur que vous m'avez fait , & qui vous offre ses prémices ; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte , qu'après l'avoir déposé dans vos mains. O vous qui l'avez vu naître , recevez ces derniers soupirs !

L'eussiez-vous jamais pensé ? le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même , fut celui où je me séparai de vous. Revenu de mes longs égaremens , je fixois à cet instant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenses dettes de l'amitié , en m'arrachant d'un séjour si chéri pour suivre un bienfaiteur , un sage , qui , feignant d'avoir besoin de mes soins , mettoit le succès des siens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux , plus je m'honorais d'un pareil sacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une passion malheureuse , je consacrais l'autre à la justifier , à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçut si long-temps tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faisois rougir de moi ni vous , ni elle , ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Milord Edouard avoit craint l'attendrissement des adieux , & nous voulions partir

sans être apperçus: mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte ent'ouverte & votre femme de chambre au guet, en vous voyant venir au-devant de nous, en entrant & trouvant une table à thé préparée, le rapport des circonstances me fit songer à d'autres temps, & comparant ce départ à celui dont il me rappelloit l'idée, je me sentis si différent de ce que j'étois alors, que me félicitant d'avoir Edouard pour témoin de ces différences, j'espérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne scène de Besançon. Jamais je ne m'étois senti tant de courage; je me faisois une gloire de vous le montrer; je me paroissais auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, & je me glorifiois en vous quittant, de paroître un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoutoit à mon courage, je me fortifiois de votre estime, & peut-être vous eussai-je dit adieu d'un œil sec, si vos larmes, coulant sur ma joue, n'eussent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré sur-tout de ceux que votre amitié m'impose, & bien résolu d'employer le reste de ma vie à la mériter. Edouard passant en revue toutes mes fautes, me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté, & je connus par sa juste rigueur à blâmer tant de faiblesses, qu'il craignoit

peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte ; il me parloit avec inquiétude de son voyage de Rome & des indignes attachemens qui l'y rappelloient malgré lui ; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ses propres dangers pour m'en occuper davantage , & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois exposé.

Comme nous approchions de Villeneuve , un laquais qui montoit un mauvais cheval , se laissa tomber & se fit une légère contusion à la tête. Son maître le fit saigner & voulut coucher-là cette nuit. Ayant dîné de bonne-heure , nous prîmes des chevaux pour aller à Bex voir la Saline ; Milord ayant des raisons particulières qui lui rendoient cet examen intéressant , je pris les mesures & le dessein du bâtiment de graduation ; nous ne rentrâmes à Villeneuve qu'à la nuit. Après le souper nous causâmes en buvant du punch , & veillâmes assez tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels soins m'étoient confiés , & ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement praticable. Vous pouvez juger de l'effet que fit sur moi cette nouvelle ; une telle conversation n'ameñoit pas le sommeil. Il fallut pourtant enfin se coucher.

En entrant dans la chambre qui m'étoit destinée , je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aspect , je sentis une impression que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus si vi-

vement frappé que je crus redevenir à l'instant tout ce que j'étois alors : dix années s'effacèrent de ma vie, & tous mes malheurs furent oubliés. Hélas ! cette erreur fut courte, & le second instant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles tristes réflexions succédèrent à ce premier enchantement ! Quelles comparaisons douloureuses s'offrirent à mon esprit ! Charmes de la première jeunesse, délices des premières amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis & surchargé de lui-même ? O temps, temps heureux tu n'es plus ! J'aimois, j'étois aimé. Je me livrois, dans la paix de l'innocence, aux transports d'un amour partagé : je savourois à longs traits le délicieux sentiment qui me faisoit vivre : la douce vapeur de l'espérance enivroit mon cœur. Une extase, un ravissement, un délire absorboit toutes mes facultés : Ah ! sur les rochers de Meillerie, au milieu de l'hiver & des glaces, d'affreux abymes devant les yeux, quel être au monde jouissoit d'un sort comparable au mien ?..... & je pleurois ! & je me trouvois à plaindre ! & la tristesse osoit approcher de moi !..... Que serai-je donc aujourd'hui que j'ai tout possédé, tout perdu ?..... J'ai bien mérité ma misère, puisque j'ai peu senti mon bonheur !..... je pleurois alors !..... tu pleurois ?..... Infortuné, tu ne pleures plus..... mais n'as-tu même le droit de pleurer... Que

n'est-elle morte ! osai-je m'écrier dans un transport de rage ; oui , je serois moins malheureux ; j'oserois me livrer à mes douleurs ; j'embrasserois sans remords sa froide tombe , mes regrets seroient dignes d'elle ; je dirois : elle entend mes cris , elle voit mes pleurs , mes gémissemens la touchent , elle approuve & reçoit mon pur hommage..... j'aurois au moins l'espoir de la rejoindre..... Mais elle vit , elle est heureuse !.... elle vit , & sa vie est ma mort , & son bonheur est mon supplice ; & le Ciel , après me l'avoir arrachée , m'ôte jusqu'à la douceur de la regretter !..... Elle vit , mais non pas pour moi ; elle vit pour mon désespoir. Je suis cent fois plus loin d'elle que si elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces tristes idées. Elles me suivirent durant mon sommeil , & le remplirent d'images funébres. Les amères douleurs , les regrets , la mort se peignirent dans mes songes , & tous les maux que j'avois soufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles , pour me tourmenter une seconde fois. Un rêve sur-tout , le plus cruel de tous , s'obstinoit à me poursuivre , & de fantôme en fantôme , toutes leurs apparitions confuses finissoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mère de votre ami , dans son lit expirante , & sa fille à genoux devant elle , fondant en larmes , baisant ses mains & recueillant ses derniers soupirs.

Je revis cette scène que vous m'avez autrefois dépeinte , & qui ne sortira jamais de mon souvenir. O ma mère , disoit Julie d'un ton à me navrer l'ame , celle qui vous doit le jour vous l'ôte ! Ah ! reprenez votre bienfait , sans vous il n'est pour moi qu'un don funeste. Mon enfant , répondit sa tendre mère , il faut remplir son sort.... Dieu est juste..... tu seras mère à ton tour... elle ne put achever.... Je voulus lever les yeux sur elle ; je ne la vis plus. Je vis Julie à sa place ; je la vis , je la reconnus , quoique son visage fut couvert d'un voile. Je fis un cri ; je m'élançai pour écarter le voile ; je ne pus l'atteindre ; j'étendois les bras , je me tourmentoais & ne touchois rien. Atti , calme-toi ; me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre , nulle main ne peut l'écarter. A ce mot , je m'agitai & fais un nouvel effort ; cet effort me réveille : je me trouve dans mon lit , accablé de fatigue , & trempé de sueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur se dissipe , l'épuisement me rendort ; le même songe me rend les mêmes agitations ; je m'éveille , & me rendors une troisième fois. Toujours ce spectacle lugubre , toujours ce même appareil de mort ; toujours ce voile impénétrable échappe à mes mains , & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut si forte que je ne la pus vaincre étant éveillé.





Ou veux-tu fuir ? le fantôme est dans ton cœur .

Je me jette à bas de mon lit, sans savoir ce que je faisois. Je me mets à errer par la chambre ; effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de fantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le son sans émotion. Le crépuscule en commençant d'éclairer les objets ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement : après avoir trouvé ma porte avec peine ; je m'enfuis de ma chambre ; j'entre brusquement dans celle d'Edonard : J'ouvre son rideau, & me laisse tomber sur son lit en m'écriant hors d'haleine : c'en est fait je ne la verrai plus ! Il s'éveille en sursaut, il saute à ses armes, se croyant surpris par un voleur. A l'instant il me reconnoît ; je me reconnois moi-même, & pour la seconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confusion que vous pouvez concevoir.

Il me fit asseoir, me remettre & parler. Si-tôt qu'il fut de quoi il s'agissoit, il voulut tourner la chose en plaisanterie ; mais voyant que j'étois vivement frappé, & que cette impression ne seroit pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon attention ni mon estime, me dit-il assez durement ; si j'avois pris pour mon laquais le quart des soins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme ; mais vous n'êtes rien. Ah ! lui dis-je, il est trop vrai.

Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle ; je ne la reverrai jamais ; je ne suis plus rien. Il sourit & m'embrassa. Tranquillisez-vous aujourd'hui, me dit-il, demain vous serez raisonnable. Je me charge de l'événement. Après cela, changeant de conversation, il me proposa de partir. J'y consentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillâmes : En entrant dans la chaise, Milord dit un mot à l'oreille au postillon & nous partîmes.

Nous marchions sans rien dire. J'étois si occupé de mon funeste rêve que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie, & me fit appercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cens pas de la grille Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart : vous voyez, me dit-il, mon projet ; il n'a pas besoin d'explication. Allez, visionnaire, ajouta-t-il en me serrant la main ; allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment ! Hâtez vous, je vous attends ; mais sur-tout ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tissu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit ? Je partis sans répondre. Je marchois d'un pas précipité que la réflexion ralentit en approchant de la maison.

Quel personnage allois-je faire ? Comment oser me montrer ? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu ? Avec quel front irois-je alléguer mes ridicules terreurs , & supporter le regard méprisant du généreux Wolmar. Plus j'approchois , plus ma frayeur me paroissoit puérile , & mon extravagance me faisoit pitié. Cependant un noir pressentiment m'agitoit encore , & je ne me sentoits point rassuré. J'avançois toujours quoique lentement , & j'étois déjà près de la cour , quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Elisée. N'en voyant sortir personne , je fis le tour en-dehors , & j'allai par le rivage cottoyer la volière autant qu'il me fut possible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille , je vous entendis parler toutes deux , & , sans qu'il me fut possible de distinguer un seul mot , je trouvai dans le son de votre voix je ne fais quoi de languissant & de tendre qui me donna de l'émotion , & dans la sienne un accent affectueux & doux à son ordinaire , mais paisible & serene , qui me remit à l'instant , & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ je me sentis tellement changé , que je me moquai de moi-même & de mes allarmes. En songeant que je n'avois qu'une haie & quelques buissons à franchir pour voir pleine de vie & de santé celle que j'avois cru ne revoir jamais , j'abjurai pour toujours mes craintes , mon effroi

mes chimères , & je me déterminai sans peine à repartir même sans la voir. Claire , je vous le jure , non-seulement je ne la vis point ; mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue , & de n'avoir pas été foible & crédule jusqu'au bout , & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Edouard , de le mettre au-dessus d'un songe.

Voilà , chère Cousine , ce que j'avois à vous dire , & le dernier aveu qui me restoit à vous faire. Le détail du reste de notre voyage n'a plus rien d'intéressant ; il me suffit de vous protester que depuis lors , non-seulement Milord est content de moi , mais que je le suis encore plus de moi-même , qui sens mon entière guérison , bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laisser une défiance inutile , je lui ai caché que je ne vous avois point vues. Quand il me demanda si le voile étoit levé ; je l'affirmai sans balancer , & nous n'en avons plus parlé. Oui , Cousine , il est levé pour jamais , ce voile dont ma raison fut long-temps offusquée. Tous mes transports inquiets sont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus chères que jamais ; mais mon cœur ne distingue plus l'une de l'autre , & ne sépare point les inséparables.

Nous arrivâmes avant-hier à Milan. Nous en repartons après demain. Dans huit jours nous comptons être à Rome , & j'espère y

trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes personnes qui troublent depuis si long-temps le repos du plus grand des hommes. O Julie ! ô Claire ! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LETTRE X.

RÉPONSE DE MADAME D'ORBE.

NOUS attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaisir à la petite communauté : mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'est que de toute la maison je suis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureusement passé les Alpes ; moi, j'ai songé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai passé à tout le monde quelques soliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que se moquer de vous. Mais Julie n'a pu se rappeler les derniers momens de sa mère sans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimoit ses douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher

Maître, que je ne suis plus surprise de vous voir en continuelle admiration de vous-même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être sage : car il y a long-temps que vous passez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue aussi que ce grand effort de courage, qui, si près de nous vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroît pas aussi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que sensé, & je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raison. Sur cette manière de vous en aller, pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire ? Vous avez eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'oser vous montrer qu'il falloit avoir honte ; comme si la douceur de voir ses amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie ! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire ? Hé bien donc, je ne me suis pas moqué de vous alors ; mais je m'en moque tant plus aujourd'hui ; quoique n'ayant pas le plaisir de vous mettre en colère, je ne puisse pas rire de si bon cœur.

Malheureusement, il y a pis encore ; c'est que j'ai gagné toutes vos terreurs sans me rassurer comme vous. Ce rêve a quelque chose d'effrayant qui m'inquiète & m'attriste malgré que j'en aie. En lisant vo-

re lettre, je blâmois vos agitations ; en la finissant, j'ai blâmé votre sécurité. L'on ne sauroit voir à la fois pourquoi vous étiez si ému, & pourquoi vous êtes devenu si tranquille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus tristes pressentimens jusqu'au moment où vous avez pu les détruire & ne l'avez pas voulu ? Un pas, un geste, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez allarmé sans raison, vous vous êtes rassuré de même ; mais vous m'avez transmis la frayeur que vous n'avez plus, & il se trouve qu'ayant eu de la force une seule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre un serrement de cœur ne m'a pas quittée ; je n'approche point de Julie sans trembler de la perdre. A chaque instant je crois voir sur son visage la pâleur de la mort, & ce matin la pressant dans mes bras, je me suis sentie en pleurs sans savoir pourquoi. Ce voile ! Ce voile !..... Il a je ne fais quoi de sinistre qui me trouble chaque fois que j'y pense. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter sans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus désormais, un moment de contentement que je ne vous revoie auprès d'elle. Convenez aussi qu'après avoir si long-temps parlé de philosophie, vous vous êtes montré philosophe à la fin bien mal à propos. Ah ! rêvez, & voyez vos amis ; cela vaut mieux que de les fuir & d'être un sage.

Il paroît par la Lettre de Milord à M. de Wolmar , qu'il songe sérieusement à venir s'établir avec nous. Si-tôt qu'il aura pris son parti là-bas , & que son cœur sera décidé , revenez tous deux heureux & fixés ; c'est le vœu de la petite communauté , & sur-tout celui de votre amie ,

Claire d'Orbe.

P. S. Au reste , s'il est vrai que vous n'avez rien entendu de notre conversation dans l'élisée , c'est peut-être tant mieux pour vous ; car vous me savez assez alerte pour voir les gens sans qu'ils m'aperçoivent , & assez maligne pour persifler les écouleurs.

LETTRE XI.

RÉPONSE DE M. DE WOLMAR.

J'Écris à Milord Edouard , & je lui parle de vous si au long , qu'il ne me reste en vous écrivant à vous-même qu'à vous renvoyer à sa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêteté ; mais vous appeller dans ma famille ; vous traiter en frère , en ami , faire votre sœur de celle qui fut votre amante ; vous remettre l'autorité paternelle sur mes enfans , vous confier mes droits après avoir usurpé les vôtres , voilà les complimens

font je vous ai cru digne. De votre part si vous justifiez ma conduite & mes soins, vous m'aurez assez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon estime, honorez-moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être surpris de vous voir frappé d'un songe, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me semble que pour un homme à systèmes ce n'est pas une si grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'est moins l'effet de votre songe que son espèce, & cela par une raison fort différente de celle que vous pourriez penser. Un Tyran fit autrefois mourir un homme qui dans un songe avoit cru le poignarder. Rappelez-vous la raison qu'il donna de ce meurtre; & faites-vous-en l'application. Quoi! vous allez décider du sort de votre ami, & vous songez à vos anciennes amours! sans les conversations du soir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve-là. Pensez le jour à ce que vous allez faire à Rome, vous songerez moins la nuit à ce qui se fait à Vevai.

La Fanchon est malade, cela tient ma femme occupée, & lui ôte le temps de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui supplée volontiers à ce soin. Heureux jeune homme! Tout conspire à votre bonheur: tous les prix de la vertu vous recherchent pour

vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits n'en chargez personne que vous-même ; c'est de vous seul que je l'attends.

L E T T R E X I I

A M. D E W O L M A R.

Q U E cette Lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond secret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé ? O mon sage & bienfaisant ami ! que n'ai-je tous vos conseils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur ! Jamais je n'eus si grand besoin de prudence, & jamais la peur d'en manquer ne nuisit tant au peu que j'en ai. Ah ! où sont vos soins paternels, où sont vos leçons, vos lumières ? Que deviendrai-je sans vous ? Dans ce moment de crise, je donneroie tout l'espoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me suis trompé dans toutes mes conjectures ; je n'ai fait que des fautes jusqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquise. Après l'avoir vue, effrayé de sa beauté, de son adresse, je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de son ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre, je

J'ai parlois de Laure avec l'estime & l'admiration qu'elle m'avoit inspirée ; en relâchant son plus fort attachement par l'autre , j'espérois les rompre enfin tous les deux.

Il se prêta d'abord à mon projet ; il ouïtra même la complaisance , & voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'alarmes , il affecta pour Laure encore plus d'empressement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui ? son empressement est toujours le même ; mais il n'affecte plus rien : Son cœur épuisé par tant de combats s'est trouvé dans un état de foiblesse dont elle a profité. Il seroit difficile à tout autre de feindre longtemps de l'amour auprès d'elle , jugez pour l'objet même de la passion qui la consume. En vérité , l'on ne peut voir cette infortunée sans être touché de son air & de sa figure ; une impression de langueur & d'abattement qui ne quitte point son charmant visage , en éteignant la vivacité de sa physionomie , la rend plus intéressante , & comme les rayons du soleil échappés à travers les nuages , ses yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modestie : en la voyant on la plaint , en l'écoutant on l'honore ; enfin , je dois dire à la justification de mon ami , que je ne connois que deux hommes au monde qui puissent rester sans risque auprès d'elle.

Il s'égare, ô Wolmar ! je le vois , je le sens ; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en songeant jusqu'où son égarement peut lui faire oublier ce qu'il est & ce qu'il se doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu , qui lui fait mépriser l'opinion publique , ne le porte à l'autre extrémité , & ne lui fasse braver encore les loix sacrées de la décence & de l'honnêteté. Edouard Bomston faire un tel mariage !..... vous concevez !..... sous les yeux de son ami !.... qui le permet !..... qui le souffre ! & qui lui doit tout !..... Il faudra qu'il m'arrache le cœur de sa main avant de la profaner ainsi.

Cependant , que faire ? Comment me comporter ? Vous connoissez sa violence. On ne gagne rien avec lui par les discours , & les siens depuis quelque temps ne sont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raison en maximes générales : à son tour il ne m'entend point. Si j'essaie de le toucher un peu plus au vif , il répond des sentences , & croit m'avoir réfuté. Si j'insiste , il s'emporte , il prend un ton qu'un ami devoit ignorer , & auquel l'amitié ne fait point répondre. Croyez que je ne suis en cette occasion ni craintif , ni timide ; quand on est dans son devoir , on n'est que trop tenté d'être fier ; mais il ne s'agit pas ici de fierté , il s'agit de réussir , & de fausses tentatives peuvent nuire aux meil-

leurs

leurs moyens. Je n'ose presque entrer avec lui dans aucune discussion ; car je sens tous les jours la vérité de l'avertissement que vous m'avez donné , qu'il est plus fort que moi de raisonnement , & qu'il ne faut point l'enflammer par la dispute.

Il paroît d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiète. Combien avec tant de supériorité à tous égards un homme est rabaisé pour un moment de foiblesse ! Le grand , le sublime Edouard a peur de son ami , de sa créature , de son élève ! Il semble même , par quelques mots jettés sur le choix de son séjour , s'il ne se marie pas , vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il fait bien que je ne dois ni ne veux le quitter. O Wolmar ! je ferai mon devoir & suivrai par-tout mon bienfaiteur. Si j'étois lâche & vil , que gagnerois-je à ma perfidie ? Julie & son digne époux confieroient-ils leurs enfans à un traître ?

Vous m'avez dit souvent que les petites passions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin , mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pourvoir ici faire usage de cette maxime. En effet , la compassion , le mépris des préjugés , l'habitude , tout ce qui détermine Edouard en cette occasion , échappe à force de petitesse & devient presque inattaquable. Au lieu que le véritable amour est inséparable de la générosité , & que par elle on a toujours sur lui quelque prise, J'ai tenté cette

voie indirecte, & je ne désespère pas du succès. Ce moyen paroît cruel; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant, tout bien pesé, je crois rendre service à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer son ancienne ignominie? Mais qu'elle peut être grande en demeurant ce qu'elle est! Si je connois bien cette étrange fille, elle est faite pour jouir de son sacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuser.

Si cette ressource me manque, il m'en reste une de la part du gouvernement à cause de la Religion; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la dernière extrémité & au défaut de tout autre; quoiqu'il en soit, je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne & deshonnête. O respectable Wolmar! je suis jaloux de votre estime durant tous les momens de ma vie: quoi que puisse vous écrire Edouard, quoi que vous puissiez entendre dire, souvenez-vous qu'à quelque prix que ce puisse être, tant que mon cœur battrà dans ma poitrine, jamais *Lauretta Pisanna* ne sera Lady Bomston.

Si vous approuvez mes mesures, cette lettre n'a pas besoin de réponse. Si je me trompe; instruisez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adresse par une main étrangère. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brû-

lez ma Lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le seul secret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux Cousines : si j'osois me fier davantage à mes lumières , vous-même n'en sauriez jamais rien. (a)

L E T T R E X I I I

DE MADAME DE WOLMAR

A Madame d'Orbe.

LE Courier d'Italie sembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ , comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ait fait cette jolie découverte ; c'est mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures , tu tardas de partir jusqu'à onze , non pour l'amour de nous , mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix , parce que c'est ordinairement l'heure où la poste passe.

Tu es prise , pauvre Cousine , tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chailot , cette Claire si folle , ou plutôt si sage ,

(a) Pour bien entendre cette Lettre & la 3e. de la Vie. partie, il faudroit savoir les aventures de Milord Edouard ; & j'avois d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y repensant , je n'ai pu me résoudre à gêner la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur.

n'a pu l'être jusqu'au bout ; te voilà dans les mêmes lacs dont tu pris tant de peine à me dégager , & tu n'as pu conserver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire est-il donc venu ? Chère amie , il faudroit avoir ton charme & tes graces pour savoir plaisanter comme toi , & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des caresses. Et puis , quelle différence entre nous ! De quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je suis la cause & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un sentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque sujet de reconnoissance , & tout jusqu'à ta foiblesse est en toi l'ouvrage de ta vertu. C'est cela même qui me console & m'égaie. Il falloit me plaindre & pleurer de mes fautes ; mais on peut se moquer de la mauvaise honte qui te fait rougir d'un attachement aussi pur que toi.

Revenons au Courier d'Italie , & laissons un moment les moralités. Ce seroit trop abuser de mes anciens titres ; car il est permis d'endormir son auditoire , mais non pas de l'impatisenter. Hé bien donc , le Courier que je fais si lentement arriver , qu'a t-il apporté ? Rien que de bien sur la santé de nos amis , & de plus une grande Lettre pour toi. Ah bon ! je te vois déjà sourire & reprendre haleine ; la Lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien son prix encore ;

même après s'être fait desirer ; car elle respire une si..... mais je ne veux te parler que de nouvelles ; & sûrement ce que j'allois dire n'en est pas une.

Avec cette Lettre, il en est venu une autre de Milord Edouard pour mon mari, & beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles , & d'autant moins attendues que la première n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples ; où Milord a quelques affaires , & d'où ils iront voir le Vésuve..... Conçois-tu , ma chère , ce que cette vie a de si attrayant ? Revenus à Rome , Claire , pense , imagine..... Edouard est sur le point d'épouser..... non , grace au Ciel cette indigne Marquise ; il marque , au contraire , qu'elle est fort mal. Qui donc ?..... Laure , l'aimable Laure ; qui..... mais pourtant..... quel mariage !..... Notre ami n'en dit pas un mot. Aussi-tôt après ils partiront tous trois , & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels ; mais il compte toujours que St. Preux nous restera.

Je t'avoue que son silence m'inquiète un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des situations bizarres , & des jeux du cœur humain qu'on n'entend guère. Comment un homme aussi vertueux a-t-il pu se prendre d'une passion si durable pour une aussi méchante femme que cette Marquise ? Comment elle-même avec un

caractère violent & cruel a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour aussi vif pour un homme qui lui ressembloit si peu ; si tant est cependant qu'on puisse honorer du nom d'amour une fureur capable d'inspirer des crimes ? Comment un jeune cœur aussi généreux, aussi tendre, aussi désintéressé que celui de Laure a-t-il pu supporter ses premiers désordres ? Comment s'en est-il retiré par ce penchant trompeur fait pour égarer son sexe, & comment l'amour qui perd tant d'honnêtes-femmes a-t-il pu venir à bout d'en faire une ? Dis-moi, ma Claire, désunir deux cœurs qui s'aimoient sans se convenir ; joindre ceux qui se convenoient sans s'entendre, & faire triompher l'amour de l'amour même ; du sein du vice & de l'opprobre tirer le bonheur & la vertu ; délivrer son ami d'un monstre en lui créant, pour ainsi dire, une compagne..... infortunée, il est vrai, mais aimable, honnête même, au moins si, comme je l'ose croire, on peut le redevenir : dis ; celui qui auroit fait tout cela seroit-il coupable ? celui qui l'auroit souffert seroit-il à blâmer ?

Ladi Bomston viendra donc ici ? Ici, mon ange ? Qu'en penses-tu ? Après tout quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que son éducation perdit, que son cœur a sauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu ? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant seul égara, quand tout concouroit à

me bien conduire ? Je m'avilis moins , il est vrai ; mais me suis-je élevée comme elle ? Ai-je évité tant de pièges , & fait tant de sacrifices ? Du dernier degré de la honte , elle a su remonter au premier degré de l'honneur ; elle est plus respectable cent fois que si jamais elle n'eût été coupable. Elle est sensible & vertueuse : que lui faut-il de plus pour nous ressembler ? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse , quel droit ai-je à plus d'indulgence , devant qui dois-je espérer de trouver grace , & à quel honneur pourrois-je prétendre en refusant de l'honorer ?

Hé bien , Cousine , quand ma raison me dit cela , mon cœur en murmure , & , sans que je puisse expliquer pourquoi , j'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage , & que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion , l'opinion ! Qu'on a de peine à secouer son joug ! Toujours elle nous porte à l'injustice : le bien passé s'efface par le mal présent ; le mal passé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien ?

J'ai laissé voir à mon mari mon inquiétude sur la conduite de St. Preux dans cette affaire. Il semble , ai-je dit , avoir honte d'en parler à ma Cousine. Il est incapable de lâcheté , mais il est foible..... Trop d'indulgence pour les fautes d'un ami..... Non , m'a-t-il dit ; il a fait son devoir ; il le fera , je le fais ; je ne puis rien vous dire de plus : mais St. Preux est un honnête garçon. Je ré-

ponds de lui, vous en ferez contente.....? Claire, il est impossible que Wolmar me trompe, & qu'il se trompe. Un discours si positif m'a fait rentrer en moi-même : j'ai compris que tous mes scrupules ne venoient que de fausse délicatesse ; & que si j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Ladi Bomston plus digne de son rang.

Mais laissons un peu Ladi Bomston, & revenons à nous. Ne sens-tu point trop en lisant cette lettre, que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien ? Ne bat-il point à présent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop semblable au mien ? Ne songe-t-il point au danger de vivre familièrement avec un objet chéri ? de le voir tous les jours ? de loger sous le même toit ? & si mes erreurs ne m'ôtèrent point ton estime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi ? Combien dans nos jeunes ans, la raison, l'amitié, l'honneur t'inspirèrent pour moi de craintes, que l'aveugle amour me fit mépriser ! C'est mon tour, maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus, pour me faire écouter, la triste autorité de l'expérience. Ecoute-moi donc tandis qu'il est temps, de peur qu'après avoir passé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne passe l'autre à déplorer les tiennes. Sur-tout, ne te fie plus à cette gaieté folâtre, qui garde celle qui n'ont rien à craindre, & perd celles qui sont en danger. Claire, Claire ! tu te

moquois de l'amour une fois, mais c'est parce que tu ne le connoissois pas, & pour n'en avoir pas senti les traits, tu te croyois au-dessus de ses atteintes. Il se venge, & rit à son tour. Apprends à te défier de sa traîtresse joie, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chère amie, il est temps de te montrer à toi-même; car jusqu'ici tu ne t'es pas bien vue; tu t'es trompée sur ton caractère, & n'as pas su t'estimer ce que tu valois. Tu t'es fiée au discours de la Chaillot: sur ta vivacité badine elle te jugea peu sensible; mais un cœur comme le tien étoit au-dessus de sa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoître; personne au monde ne t'a bien connue, excepté moi seule. Notre ami même a plutôt senti que vu tout ton prix. Je t'ai laissé ton erreur tant qu'elle a pu t'être utile; à présent qu'elle te perdrait, il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu sensible. Pauvre enfant, que tu t'abuses! ta vivacité même prouve le contraire. N'est-ce pas toujours sur des choses de sentiment qu'elles s'exerce? N'est-ce pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjouement? Tes railleries sont des signes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre; tu caresses quand tu folâtres; tu ris, mais ton rire pénètre l'ame; tu ris, mais tu fais pleurer de tendresse, & je te vois presque toujours sérieuse avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous uniroit si fort l'une à l'autre ? Où seroit entre nous le lien d'une amitié sans exemple ? Par quel prodige un tel attachement seroit-il venu chercher par préférence un cœur si peu capable d'attachement ? Quoi ! celle qui n'a vécu que pour son amie ne fait pas aimer ? celle qui voulut quitter père, époux, parens, & son pays pour la suivre, ne fait préférer l'amitié à rien ? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur sensible ? Cousine, je me suis laissée aimer & j'ai beaucoup fait, avec toute ma sensibilité, de te rendre une amitié qui valut la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractère, l'idée la plus bizarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir ; c'est de te croire à la fois ardente amie, & froide amante. Ne pouvant disconvenir d'un tendre attachement dont tu te sentois pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie, tu ne pensois pas que rien put t'émouvoir au monde ; comme si les cœurs naturellement sensibles, pouvoient ne l'être que pour un objet, & que ne sachant aimer que moi, tu m'eusses pu bien aimer moi-même. Tu demandois plaisamment si l'ame avoit un sexe ? Non, mon enfant, l'ame n'a point de sexe, mais ses affections les distinguent, & tu commences trop à le sentir. Parce que le premier amant qui s'offrit ne t'avoit pas émue, tu crus aussi-tôt ne

pouvoir l'être, parce que tu manquois d'amour pour ton soupirant, tu crus n'en pouvoir sentir pour personne. Quand il fut ton mari tu l'aimas pourtant, & si fort que notre intimité même en souffrit; cette ame si peu sensible fut trouver à l'amour un supplément encore assez tendre pour satisfaire un honnête-homme.

Pauvre Cousine! c'est à toi désormais de résoudre tes propres doutes, & s'il est vrai.

Ch'un freddo amante è mal sicuro amico. (b)

j'ai grand peur d'avoir maintenant une raison de trop pour compter sur toi: mais il faut que j'acheve de te dire là-dessus tout ce que je pense.

Je soupçonne que tu as aimé sans le savoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le même penchant qui me perdit t'eut séduite si je ne t'avois prévenue. Conçois-tu qu'un sentiment si naturel & si doux, puisse tarder si long-temps à naître? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions on puisse impunément se familiariser avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts, celui-ci seul ne nous eut pas été commun? Non; mon ange, tu l'aurois aimé j'en suis sûre, si je

(b) Ce vers est renversé de l'original, & n'en déplaît aux belles Dames, le sens de l'Auteur est plus véritable & plus beau.

ne l'eusse aimé la première. Moins foible & non moins sensible, tu aurois été plus sage que moi sans être plus heureuse. Mais quel penchant eut pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahison & de l'infidélité ? L'amitié te sauva des pièges de l'amour ; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachetas ainsi ton cœur aux dépens du mien.

Ces conjectures ne sont pas mêmes si conjectures que tu penses, & si je voulois rappeler des temps qu'il faut oublier, il me seroit aisé de trouver dans l'intérêt que tu croyois ne prendre qu'à moi seule, un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'osant l'aimer, tu voulois que je l'aimasse ; tu jugeas chacun de nous nécessaire au bonheur de l'autre, & ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois sûre que sans ta propre foiblesse tu m'aurois été moins indulgente ; mais tu te serois reprochée sous le nom de jalousie une juste sévérité. Tu ne te sentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eut fallu vaincre, & craignant d'être perfide plutôt que sage, en immolant ton bonheur au nôtre, tu crus avoir assez fait pour la vertu.

Ma Claire, voilà ton histoire ; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te savoir gré de ma honte, & à te remercier de mes torts. Ne crois pas, pourtant, que je veuille t'imiter en cela. Je ne suis

pas plus disposée à suivre ton exemple que toi le mien, & comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, grace au Ciel, tes raisons d'indulgence. Quel plus digne usage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conserver.

Il faut donc te dire encore mon avis sur ton état présent. La longue absence de notre maître n'a pas changé tes dispositions pour lui. Ta liberté recouvrée, & son retour, ont produit une nouvelle époque dont l'amour a su profiter. Un nouveau sentiment n'est pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha si long-temps n'a fait que se mettre plus à l'aise. Fier d'oser te l'avouer à toi-même, tu t'es pressée de me le dire. Cet aveu te sembloit presque nécessaire pour le rendre tout-à-fait innocent; en devenant un crime pour ton amie, il cessoit d'en être un pour toi, & peut-être ne t'es-tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai senti tout cela, ma chère; je me suis peu alarmée d'un penchant qui me servoit de sauvegarde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons passé tous ensemble au sein de la paix & de l'amitié, m'a donné plus de confiance encore, en voyant que loin de rien perdre de ta gaieté, tu semblois l'avoir augmentée. Je t'ai vue tendre, empressée, attentive; mais franche dans tes caresses; naïve dans

tes yeux, sans mystère, sans ruse en toutes choses, & dans tes plus vives agaceries la joie de l'innocence réparoit tout.

Depuis notre entretien de l'élisée, je ne suis plus si contente de toi. Je te trouve triste & rêveuse. Tu te plais seule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage, mais d'accent; tes plaisanteries sont plus timides; tu n'oses plus parler de lui si souvent; on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, & l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ses nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

Je tremble, bonne Cousine, que tu ne sentes pas tout ton mal, & que le trait ne soit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, sonde bien ton cœur malade; dis-toi bien, je le répète, si, quelque sage qu'on puisse être, on peut sans risque demeurer long-temps avec ce qu'on aime, & si la confiance qui me perdit est tout-à-fait sans danger pour toi; vous êtes libres tous deux; c'est précisément ce qui rend les occasions plus suspectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foiblesse qui cede au remords, & je conviens avec toi, qu'on est toujours assez forte contre le crime; mais hélas! qui peut se garantir d'être faible? Cependant, regarde les suites, songe aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée; comment peut-on mériter le respect d'autrui sans en avoir pour soi-même, & où s'arrêtera dans la route

du vice celle qui fait le premier pas sans effroi? Voilà ce que je dirois à ces femmes du monde, pour qui la morale & la religion ne sont rien, & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuse & chrétienne; toi qui vois ton devoir & qui l'aimes; toi qui connois & suis d'autres regles que les jugemens publics, ton premier honneur est celui que te rend ta conscience, & c'est celui-là qu'il s'agit de conserver.

Veux-tu favoir quel est ton tort en toute cette affaire? C'est, je te le redis, de rougir d'un sentiment honnête, que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent: (c) mais avec toute ton humeur folâtre, rien n'est si timide que toi. Tu plaisantes pour faire la brave, & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais avec l'amour, dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chere amie! Souviens-toi de l'avoir dit mille fois; c'est la fausse honte qui mène à la véritable, & la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal. L'amour en lui-même est-il un crime? N'est-il pas le plus pur, ainsi que le plus doux penchant de la nature? N'a-t-il pas une fin bonne & louable? Ne dé-

(c) Pourquoi l'Editeur laisse-t-il les continuelles répétitions dont cette Lettre est pleine, ainsi que beaucoup d'autres? Par une raison fort simple, c'est qu'il ne se soucie point du tout que ces Lettres plaisent à ceux qui feront cette question.

daigne-t-il pas les ames basses & rampantes? N'anime-t-il pas les ames grandes & fortes? N'annoblit-t-il pas tous les sentimens? Ne double-t-il pas leur être? Ne les élève-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes? Ah! si pour être honnête & sage, il faut être inaccessible à ses traits, dis, que reste-t-il pour la vertu sur la terre? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

Qu'as-tu donc fait que tu puisses te reprocher! N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme? N'est-il pas libre? Ne l'es-tu pas? Ne mérite-t-il pas toute ton estime? N'as-tu pas toute la sienne? Ne feras-tu pas trop heureuse de faire le bonheur d'un ami si digne de ce nom, de payer de ton cœur & de ta personne les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer, en l'élevant à toi, le mérite outragé par la fortune.

Je vois les petits scrupules qui t'arrêtent. Démentir une résolution prise & déclarée, donner un successeur au défunt, montrer sa foiblesse au public, épouser un aventurier; car les ames basses, toujours prodigues de titres flétrissans, sauront bien trouver celui-ci. Voilà donc les raisons sur lesquelles tu aime mieux te reprocher ton penchant que le justifier, & couvrir tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes? Mais, je te prie, la honte est-elle d'épouser celui qu'on aime, ou de l'aimer sans l'épouser? Voilà le choix qui te reste à faire. L'honneur que tu dois au défunt est

de respecter assez sa veuve , pour lui donner un mari plutôt qu'un amant , & si ta jeunesse te force à remplir sa place , n'est-ce pas rendre encore hommage à sa mémoire , de choisir un homme qui lui fut cher.

Quant à l'inégalité , je croirois t'offenser de combattre une objection si frivole , lorsqu'il s'agit de sagesse & de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité déshonorante que celle qui vient du caractère ou de l'éducation. A quelqu'état que parvienne un homme imbu de maximes basses , il est toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des sentimens d'honneur est l'égal de tout le monde , il n'y a point de rang où il ne soit à sa place. Tu sais quel fut l'avis de ton père même , quand il étoit question de moi pour notre ami. Sa famille est honnête quoiqu'obscur. Il jouit de l'estime publique , il la mérite. Avec cela fut-il le dernier des hommes , encore ne faudroit-il pas balancer ; car il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu , & la femme d'un Charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un Prince.

J'entrevois bien encore une autre espèce d'embarras dans la nécessité de te déclarer la première ; car comme tu dois le sentir , pour qu'il ose aspirer à toi , il faut que tu le lui permettes ; & c'est un des justes retours de l'inégalité , qu'elle coûte souvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à

cette difficulté, je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroîtroit fort grave, si je ne prenois soin de la lever : j'espère que tu comptes assez sur ton amie, pour croire que ce sera sans te compromettre; de mon côté je compte assez sur le succès, pour m'en charger avec confiance; car quoique vous m'ayez dit autrefois tous deux sur la difficulté de transformer une amie en maîtresse, si je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occasion l'entreprise exige une grande habileté de ma part. Je te propose donc de me laisser charger de cette négociation, afin que tu puisses te livrer au plaisir que te fera son retour, sans mystère, sans regrets, sans danger, sans honte. Ah, Cousine! quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, & qui se confondent depuis si longtemps dans le mien. Qu'ils s'y confondent mieux encore s'il est possible; ne soyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu serviras encore ton amie en couronnant ton amour, & j'en serai plus sûre de mes propres sentimens quand je ne pourrai plus les distinguer entre vous.

Que si, malgré mes raisons, ce projet ne te convient pas, mon avis est, qu'à quelque prix que ce soit, nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre; car, quoiqu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe.

encore moins que la vertu de leurs mères. Je te laisse le temps de réfléchir sur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette Lettre en droiture à Genève, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lausanne, & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite République. Sur-tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'estimerois heureuse de l'aller voir, si je pouvois faire cas des plaisirs qu'on achete aux dépens de ses amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne fais combien d'années. Mon enfant, nous n'altérons ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de nôce à Genève; mais quelque mérite que puisse avoir ton frère, je doute que ta belle-sœur soit plus heureuse avec sa dentelle de Flandres & ses étoffes des Indes, que nous dans notre simplicité. Je te charge, pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la nôce à Clarens. Mon père écrit au tien, & mon mari à la mère de l'épouse pour les en prier: voilà les lettres, donne-les, & soutiens l'invitation de ton crédit renaissant; c'est tout ce que je puis faire pour que la fête ne se fasse pas sans moi: car je te déclare qu'à quelque prix que ce soit, je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, Cousine; un mot de tes nouvelles, & que je sache au moins quand je

dois t'attendre. Voici le deuxième jour depuis ton départ, & je ne fais plus vivre si long-temps sans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompue, Mademoiselle Henriette se donnoit les airs d'écrire aussi de son côté. Comme je veux que les enfans disent toujours ce qu'ils pensent, & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laissé la petite curieuse écrire tout ce qu'elle a voulu, sans y changer un seul mot. Troisième Lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'est pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce paquet. Pour celle-là, dispense-toi de l'y chercher plus long-temps, car tu ne la trouveras pas. Elle est adressée à Clarens; c'est à Clarens qu'elle doit être lue; arrange toi là-dessus.

LETTRE XIV

D' HENRIETTE A SA MERE.

OU êtes-vous donc, Maman? On dit que vous êtes à Geneve, & que c'est si loin, si loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre: voulez-vous donc faire le tour du monde? Mon petit Papa est parti ce matin pour Etange; mon petit grand-Papa est à la chasse; ma

petite Maman vient de s'enfermer pour écrire ; il ne me reste que ma mie Pernette & ma mie Fanchon. Mon Dieu ! je ne fais plus comment tout va , mais depuis le départ de notre bon ami , tout le monde s'éparpille. Maman , vous avez commencé la première. On s'ennuyoit déjà bien quand vous n'aviez plus personne à faire endéver ; Oh ! c'est encore pis depuis que vous êtes partie , car la petite Maman n'est pas non plus de si bonne humeur que quand vous y êtes. Maman , mon petit Mali se porte bien , mais il ne vous aime plus , parce que vous ne l'avez pas fait sauter hier comme à l'ordinaire. Moi , je crois que je vous aimerois encore un peu si vous reveniez bien vite , afin qu'il ne nous ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiser tout-à-fait , apportez à mon petit Mali quelque chose qui lui fasse plaisir. Pour l'appaiser , vous aurez bien l'esprit de trouver aussi ce qu'il faut faire. Ah , mon Dieu ! si notre bon ami étoit ici , comme il l'auroit déjà deviné ! mon bel éventail est tout brisé ; mon ajustement bleu n'est plus qu'un chiffon ; ma pièce de blonde est en loques ; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour , Maman ; il faut finir ma Lettre , car la petite Maman vient de finir la sienne & sort de son cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges , mais je n'ose le lui dire ; mais en lisant ceci , elle verra bien que je l'ai vu. Ma bonne Maman , que

vous êtes méchante , si vous faites pleurer ma petite Maman !

P. S. J'embrasse mon grand - Papa , j'embrasse mes oncles , j'embrasse ma nouvelle tante & sa maman ; j'embrasse tout le monde , excepté vous. Maman , vous m'entendez bien , je n'ai pas pour vous de si longs bras.

Fin de la cinquième Partie.

rowland T. Moore

LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE,

AU PIED DES ALPES,

RECUEILLIES ET PUBLIÉES,

PAR J. J. ROUSSEAU.

*Seconde Édition originale, revue & corrigée
par l'Éditeur.*

SIXIÈME PARTIE,



A AMSTERDAM;

Chez MARC-MICHEL REY.

M. DCC. LXX.

LETTER

TO THE

MEMBERS OF THE

LEGISLATIVE

COMMISSION

OF THE

STATE OF

NEW YORK

IN



LETTRES

DE

DEUX AMANS,


HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES.

SIXIÈME PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE

DE MADAME D'ORBE

A Madame de Wolmar.

 VANT de partir de Lausanne il faut t'écrire un petit mot , pour t'apprendre que j'y suis arrivée ; non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérois. Je me faisois une fête de ce petit voyage , qui t'a toi-même si souvent tentée ; mais en refusant d'en être , tu me l'as rendu presque importun ; car quelle res-

A ij

4 LA NOUVELLE

source y trouverai-je ? S'il est ennuyeux ; j'aurai l'ennui pour mon compte ; & s'il est agréable , j'aurai le regret de m'amuser sans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raisons , crois-tu pour cela que je m'en contente ? Ma foi , Cousine , tu te trompes bien fort , & c'est encore ce qui me fâche , de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis , mauvaise , n'as-tu pas honte d'avoir toujours raison avec ton amie , & de résister à ce qui lui fait plaisir , sans lui laisser même celui de gronder ? Quand tu aurois planté là pour huit jours ton mari , ton ménage & tes marmots , ne diroit-on pas que tout eût été perdu ? Tu aurois fait une étourderie , il est vrai , mais tu en vaudrois cent fois mieux ; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite , tu ne seras plus bonne à rien , & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les anges.

Malgré les mécontentemens passés , je n'ai pu sans attendrissement me retrouver au milieu de ma famille ; j'y ai été reçue avec plaisir , ou du moins avec beaucoup de caresses. J'attends pour te parler de mon frère , que j'aie fait connoissance avec lui. Avec une assez belle figure , il a l'air empesté du pays d'où il vient. Il est sérieux & froid ; je lui trouve même un peu de morgue : j'ai grand peur pour la petite personne , qu'au lieu d'être un aussi bon mari que les nôtres , il ne tranche un peu du Seigneur & maître.

Mon père a été si charmé de me voir

qu'il a quitté pour m'embrasser la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandres , comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été-là ! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois , & fuyant lui-même ?..... jamais , jamais !..... il se fut fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis , il y a longtemps qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier , je crois , jour de Courier ? Si tu reçois de leurs Lettres , j'espère que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu , Cousine , il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Geneve , où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reste , je t'avertis que de manière ou d'autre la nôce ne se fera pas sans toi , & que si tu ne veux pas venir à Lausanne , moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage , & boire les vins de tout l'univers.

L E T T R E I I

D E M A D A M E D' O R B E

A Madame de Wolmar.

A Merveilles , sœur prêcheuse , mais tu comptes un peu trop , ce me semble , sur l'effet salutaire de tes sermons : sans ju-

ger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie ; & celui que j'ai reçu hier au soir, loin de m'exciter au sommeil, me l'a ôté durant la nuit entière. Gare la paraphrase de mon argus, s'il voit cette Lettre ! mais j'y mettrai bon ordre, & je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéteroie sur tes droits ; il vaut mieux suivre ma tête ; & puis, pour avoir l'air plus modeste & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du courier d'Italie. Le pis aller, si cela m'arrive, sera de récrire ma Lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Ladi Bömston.

Je m'indigne à ce seul titre. Je ne pardonnerois pas plus à St. Preux de le laisser prendre à cette fille, qu'à Edouard de le lui donner, & à toi de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir *Laurette Pisana* dans sa maison ! la souffrir auprès d'elle ! Eh mon enfant y penses-tu ? Quelle douceur cruelle est cela ? Ne fais-tu pas que l'air qui t'entoure est mortel à l'infamie ? La pauvre malheureuse oseroit-elle mêler son haleine à la tienne, oseroit-elle respirer près de toi ? Elle y feroit plus mal à son aise qu'un possédé touché par des reliques ; ton seul regard la feroit rentrer en terre ; ton ombre seule la tueroit.

Je ne méprise point Laure ; à Dieu ne plaise : au contraire, je l'admire & la respecte d'autant plus qu'un pareil retour est héroïque & rare. En est-ce assez pour autoriser les comparaisons basses avec lesquelles tu t'oses profaner toi-même ; comme si dans ses plus grandes foiblesses le véritable amour ne gardoit pas la personne , & ne rendoit pas l'honneur plus jaloux ? Mais je t'entends , & je t'excuse. Les objets éloignés & bas se confondent maintenant à ta vue ; dans ta sublime élévation tu regardes la terre , & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité fait mettre à profit jusqu'à ta vertu.

Hé bien , que sert tout cela ? Les sentimens naturels en reviennent-ils moins ? L'amour-propre en fait-il moins son jeu ? Malgré-toi tu sens ta répugnance , tu la taxes d'orgueil , tu la voudrois combattre , tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille , & depuis quand l'opprobre du vice n'est-il que dans l'opinion ? Quelle société conçois-tu possible avec une femme devant qui l'on ne sauroit nommer la chasteté , honnêteté ; la vertu , sans lui faire verser des larmes de honte , sans ranimer ses douleurs , sans insulter presque à son repentir ? Crois-moi , mon ange , il faut respecter Laure & ne la point voir. La fuir est un égard que lui doivent d'honnêtes-femmes , elle auroit trop à souffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne se doit point faire ? N'est-ce pas te dire

qu'il ne le fera point ?..... Notre ami, dis-tu, n'en parles pas dans sa Lettre ?..... dans la Lettre que tu dis qu'il m'écrit ?..... & tu dis que cette Lettre est fort longue ?..... & puis vient le discours de ton mari..... il est mystérieux ton mari !..... Vous êtes un couple de frippons qui me jouez d'intelligence ; mais..... son sentiment au reste, n'étoit pas ici fort nécessaire..... sur-tout pour toi qui as vu la Lettre..... ni pour moi qui ne l'ai pas eue..... car je suis plus sûre de ton ami, du mien, que de toute la Philosophie.

Ah ça ! Ne voilà-t-il pas déjà cet important qui revient, on ne fait comment ? Mais foi, de peur qu'il ne revienne encore, puisque je suis sur son chapitre, il faut que je l'épuise, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chimères. Si tu n'avois pas été Julie ; si ton ami n'eut pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eut été pour moi ; je ne fais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je fais bien, c'est que si la mauvaise étoile me l'eut adressée d'abord, c'étoit fait de sa pauvre tête, & , que je sois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvois être ! Parlons de ce que je suis. La première chose que j'ai faite a été de t'aimer. Dès nos premiers ans mon cœur s'absorba dans le tien. Toute tendre & sensible que j'eusse été, je ne fais plus aimer, ni sentir par moi-même. Tous mes sentimens me vin-

rent de toi ; toi seule me tins lieu de tout , & je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot ; voilà sur quoi elle me jugea ; répond , Cousine , se trompa-t-elle ?

Je fis mon frère de ton ami , tu le fais : l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mère. Ce ne fut point ma raison , mais mon cœur qui fit ce choix. J'eusse été plus sensible encore , que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embrassois en embrassant la plus chère moitié de toi-même ; j'avois pour garant de la pureté de mes caresses leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainsi ce qu'elle aime ? Le traitois-tu toi-même ainsi ? Non , Julie , l'amour chez nous est craintif & timide ; la réserve & la honte sont ses avances , il s'annonce par ses refus , & si-tôt qu'il transforme en faveurs les caresses , il en fait bien distinguer le prix. L'amitié est prodigue , mais l'amour est avare ;

J'avoue que de trop étroites liaisons sont toujours périlleuses à l'âge où nous étions lui & moi ; mais tous deux le cœur plein du même objet , nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous , qu'à moins de t'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude , cette familiarité dans tout autre cas si dangereuse , fut alors ma sauvegarde. Nos sentimens dépendent de nos idées , & quand

elles ont pris un certain cours , elles en changent difficilement. Nous en avons trop dit sur un ton pour recommencer sur un autre : nous étions déjà trop loin pour revenir sur nos pas. L'amour veut faire tout son progrès lui-même , il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin , je l'ai dit autrefois , & j'ai lieu de le croire encore ; on ne prend guère de baisers coupables sur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

À l'appui de tout cela , vint celui que le Ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le fais , Cousine , il étoit jeune , bienfait , honnête , attentif , complaisant ; il ne savoit pas aimer comme ton ami , mais c'étoit moi qu'il aimoit , & quand on a le cœur libre , la passion qui s'adresse à nous a toujours quelque chose de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en restoit à prendre , & sa part fut encore assez bonne pour ne lui pas laisser de regret à son choix. Avec cela , qu'avois-je à redouter ? J'avois même que les droits du sexe joints à ceux du devoir , porteraient un moment préjudice aux tiens , & que livrée à mon nouvel état , je fus d'abord plus épouse qu'amie ; mais en revenant à toi je te rapportai deux cœurs au lieu d'un , & je n'ai pas oublié depuis , que je suis restée seule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore ma douce amie ? Au retour de notre ancien maître , c'é-

oit, pour ainsi dire, une nouvelle con-
 noissance à faire : je crus le voir avec d'au-
 res yeux ; je crus sentir en l'embrassant un
 remissement, qui jusques-là m'avoit été in-
 connu ; plus cette émotion me fut déli-
 cieuse, plus elle me fit de peur : je m'al-
 armai comme d'un crime, d'un sentiment
 qui n'existoit peut-être que parce qu'il n'é-
 toit plus criminel. Je pensai trop que ton
 mant ne l'étoit plus & qu'il ne pouvoit
 plus l'être ; je sentis trop qu'il étoit libre &
 que je l'étois aussi. Tu fais le reste, aime-
 le Cousine, mes frayeurs, mes scrupules
 furent connus aussi-tôt qu'à moi. Mon
 cœur, sans expérience, s'intimidoit telle-
 ment d'un état si nouveau pour lui, que
 je me reprochois mon empressement de te
 rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le
 retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il
 fut précisément où je desirois si fort d'être,
 & je crois que j'aurois moins souffert de
 sentir ce desir plus tiède, que d'imaginer
 qu'il ne fut pas tout pour toi.

Enfin, je te rejoignis, & je fus pres-
 que rassurée. Je m'étois moins reproché ma
 foiblesse après t'en avoir fait l'aveu. Près
 de toi je me la reprochois moins encore ;
 je crus m'être mise à mon tour sous ta
 garde, & je cessai de craindre pour moi.
 Je résolus par ton conseil même, de ne
 point changer de conduite avec lui. Il est
 constant qu'une plus grande réserve eût été
 une espèce de déclaration, & ce n'étois

que trop de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, & familière par modestie : mais peut-être tout cela se faisant moins naturellement, ne se faisoit-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étois, je devins tout-à-fait sotte, & ce qui m'en accrut la confiance fut de sentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter ; soit que ma Julie épure tout ce qui l'approche ; je me trouvai tout-à-fait tranquille, & il ne me resta de mes premières émotions qu'un sentiment très-doux, il est vrai, mais calme & paisible, & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étois.

Oui, chère amie, je suis tendre & sensible aussi-bien que toi ; mais je le suis d'une autre manière. Mes affections sont plus vives ; les tiennes sont plus pénétrantes. Peut-être avec des sens plus animés ai-je plus de ressource pour leur donner le change, & cette même gaieté qui coûte l'innocence à tant d'autres me l'a toujours conservée. Ce n'a pas toujours été sans peine ; il faut l'avouer. Le moyen de rester veuve à mon âge, & de ne pas sentir quelquefois que les jours ne sont que la moitié de la vie ; mais comme tu l'as dit, & comme tu l'éprouves, la sagesse est un grand moyen d'écartage, car avec toute la bonne con-

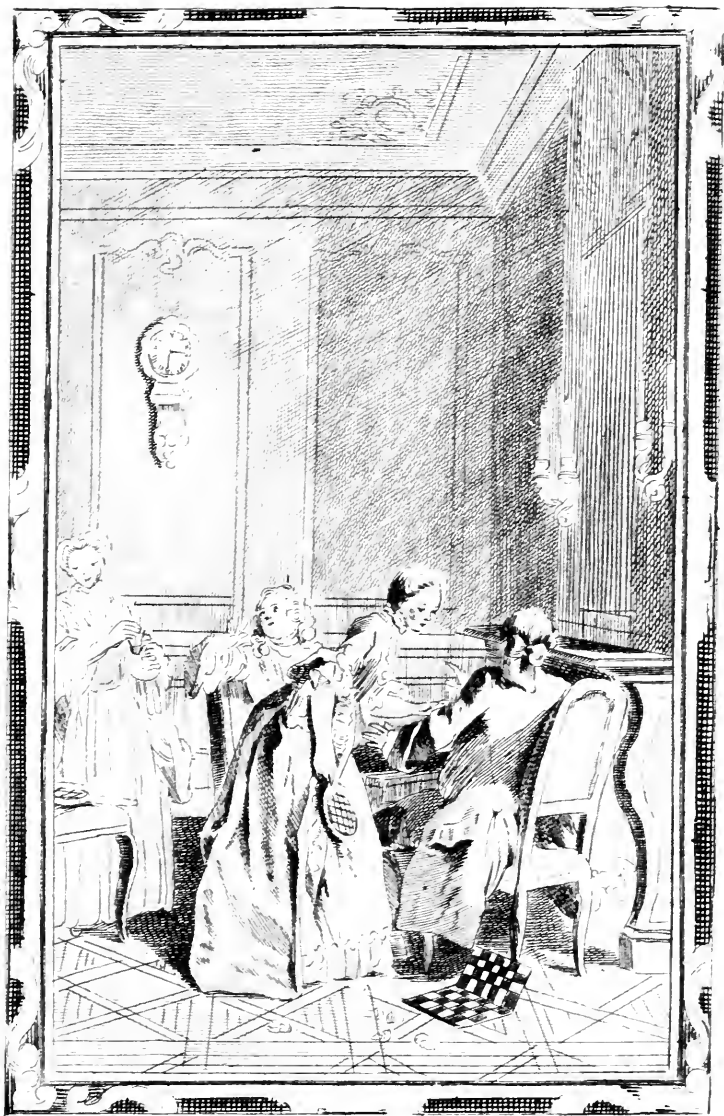
tenance , je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'est alors que l'enjouement vient à mon secours & fait plus , peut-être , pour la vertu que n'eussent fait les graves leçons de la raison. Combien de fois dans le silence de la nuit où l'on ne peut s'échapper à soi-même , j'ai chassé des idées importunes en méditant des tours pour le lendemain ! combien de fois j'ai sauvé les dangers d'un tête-à-tête par une saillie extravagante ! Tiens , ma chère , il y a toujours , quand on est foible , un moment où la gaieté devient sérieuse , & ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois sentir , & de quoi je t'ose répondre.

Après cela , je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Elisée sur l'attachement que j'ai senti naître , & sur-tout le bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrais de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime , en sentant que je ne desirois rien de plus. Si ce temps eût duré toujours , je n'en aurois jamais souhaité un autre. Ma gaieté venoit de contentement & non d'artifice. Je tournois en espièglerie le plaisir de m'occuper de lui sans cesse. Je sentois qu'en me bornant à rire je ne m'apprêtois point de pleurs.

Ma foi , Cousine , j'ai cru m'appercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaisoit pas trop à lui-même. Le rusé n'étoit pas fâché d'être fâché , & il ne s'apaisoit avec tant

de peine que pour se faire appaiser plus long-temps. J'en tirois occasion de lui tenir des propos assez tendres en paroissant me moquer de lui ; c'étoit à qui des deux feroit le plus enfant. Un jour qu'en ton absence il jouoit aux échecs avec ton mari , & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même salle , elle avoit le mot & j'observois notre Philosophe. A son air humblement fier & à la promptitude de ses coups , je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite , & l'échiquier débordoit. J'attendis le moment , & sans paroître y tâcher , d'un revers de raquette je renversai l'échec & mat. Tu ne vis de tes jours pareille colère ; il étoit si furieux que lui ayant laissé le choix d'un soufflet ou d'un baiser pour ma pénitence , il se détourna quand je lui présentai la joue. Je lui demandai pardon ; il fut inflexible : il m'auroit laissée à genoux si je m'y étois mise. Je finis par lui faire une autre pièce qui lui fit oublier la première , & nous fumes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode , infailliblement je m'en serois moins bien tirée , & je m'aperçus une fois que si le jeu fut devenu sérieux il eut pu trop l'être. C'étoit un soir qu'il nous accompagnoit ce duo si simple & si touchant de *Leo, vado a morir ; ben mio.* Tu chantois avec assez de négligence , je n'en faisois pas de même ; & , comme j'avois un main appuyée sur le Clavessin , au



Claire! Claire! les enfans chantent la nuit quand ils ont peur



moment le plus pathétique & où j'étois moi-même émue , il appliqua sur cette main un baiser que je sentis sur mon cœur. Je ne connois pas bien les baisers de l'amour , mais ce que je peux te dire , c'est que jamais l'amitié , pas même la nôtre , n'en a donné ni reçu de semblable à celui-là. Hé bien , mon enfant , après de pareils momens que devient-on quand on s'en va rêver seule , & qu'on emporte avec soi leur souvenir ? Moi , je troublai la musique , il fallut danser , je fis danser le Philosophe , on soupa presque en l'air , on veilla fort avant dans la nuit , je fus me coucher bien lasse , & je ne fis qu'un sommeil.

J'ai donc de fort bonnes raisons pour ne point gêner mon humeur ni changer de manières. Le moment qui rendra ce changement nécessaire est si près , que ce n'est pas la peine d'anticiper. Le temps ne viendra que trop tôt d'être prude & réservée ; tandis que je compte encore pas vingt , je me dépêche d'user de mes droits ; car passé la trentaine on n'est plus folle , mais ridicule , & ton épilogueur d'homme ose bien me dire qu'il ne me reste que six mois encore à retourner la salade avec les doigts. Patience ! pour payer ce sarcasme je prétends la lui retourner dans six ans , & je te jure qu'il faudra qu'il la mange ; mais revenons.

Si l'on n'est pas maître de ses sentimens , au moins on l'est de sa conduite. Sans doute , je demanderois au Ciel un cœur plus

tranquille ; mais puissai-je à mon dernier jour offrir au Souverain Juge une vie aussi peu criminelle que celle que j'ai passée cet hiver ! En vérité , je ne me reprochois rien auprès du seul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chère, il n'en est pas de même depuis qu'il est parti ; en m'accoutumant à penser à lui dans son absence , j'y pense à tous les instans du jour , & je trouve son image plus dangereuse que sa personne. S'il est loin , je suis amoureuse ; s'il est près , je ne suis que folle ; qu'il revienne , & je ne le crains plus.

Au chagrin de son éloignement s'est jointe l'inquiétude de son rêve. Si tu as tout mis sur le compte de l'amour , tu t'es trompée ; l'amitié avoit part à ma tristesse. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée ; à chaque instant j'en pensois te voir tomber malade. Je ne suis pas crédule , mais craintive. Je fais bien qu'un songe n'amène pas un événement , mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à la suite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laissé une nuit tranquille ; jusqu'à ce que je t'aie vue bien remise & reprendre tes couleurs. Dussai-je avoir mis sans le savoir un intérêt suspect à cet empressement ; il est sûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il se fut montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin , ma vaine terreur s'en est allée avec ton mauvais visage. Ta santé , ton appétit ont plus fait que tes plaisanteries , & je t'ai vu si bien arguer

menter à table contre mes frayeurs qu'elles se sont tout-à-fait dissipées. Pour surcroît de bonheur, il revient & j'en suis charmée à tous égards. Son retour ne m'allarme point, il me rassure ; & si-tôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Cousine, conserve-moi mon amie, & ne sois pas en peine de la tienne ; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura..... Mais, mon Dieu, qu'ai-je donc qui m'inquiète encore, & me serre le cœur sans savoir pourquoi ? Ah, mon enfant, faudrait-il un jour qu'une des deux survive à l'autre ? Malheur à celle sur qui doit tomber un sort si cruel ! Elle restera peu digne de vivre, ou sera morte avant sa mort.

Pourrois-tu me dire à-propos de quoi je m'épuise en sottes lamentations ? Eoin de ces terreurs paniques qui n'ont pas le sens commun ! Au lieu de parler de mort, parlons de mariage, cela sera plus amusant. Il y a long-temps que cette idée est venue à ton mari, & s'il m'en eut jamais parlé, peut-être ne me fut-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai pensé quelquefois, & toujours avec dédain. Fi ! cela vieilît une jeune veuve ; si j'avois des enfans d'un second, je me croirois la grand-mère de ceux du premier. Je te trouve aussi fort bonne de faire avec légèreté les honneurs de ton amie, & de regarder cet arrangement comme un soin de ta bénigne charité. Oh bien je t'apprends, moi, que toutes les raisons

fondées sur tes soucis obligeans ne valent pas la moindre des miennes contre un second mariage.

Parlons sérieusement ; je n'ai pas l'ame assez basse pour faire entrer dans ces raisons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi seule, ni la crainte du blâme en faisant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur est pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la sienne : mais sans répéter ce que je t'ai dit tant de fois sur mon humeur indépendante & sur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une seule objection, & je la tire de cette voix si sacrée, que personne au monde ne respecte autant que toi ; leve cette objection, Cousine, & je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi, ma conscience est tranquille. Le souvenir de mon mari ne me fait point rougir ; j'aime à l'appeler à témoin de mon innocence, & pourquoi craindrois-je de faire devant son image tout ce que je faisois autrefois devant lui ? En seroit-il de même, ô Julie ! si je violois les saints engagemens qui nous unirent, que j'osasse jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois, que mon cœur indignement partagé dérobat à sa mémoire ce qu'il donneroit à son successeur, & ne put, sans offenser l'un des deux remplir ce qu'il doit à l'autre ? Cette même image qui m'est si chère ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi, sans

cesse elle viendrait empoisonner mon bonheur , & son souvenir , qui fait la douceur de ma vie , en feroit le tourment. Comment oses-tu me parler de donner un successeur à mon mari , après avoir juré de n'en jamais donner au tien ? comme si les raisons que tu m'allégués t'étoient moins applicables en pareil cas ! Ils s'aimèrent ? C'est pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fut cher usurper ses droits , & rendre sa femme infidelle ! Enfin , quand il seroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même , ne dois-je rien au cher gage de son amour , & puis-je croire qu'il eut jamais voulu de moi , s'il eut prévu que j'eusse un jour exposé sa fille unique à se voir confondue avec les enfans d'un autre ?

Encore un mot , & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obstacles viendroient de moi seule ? En répondant de celui que cet engagement regarde , n'as-tu point plutôt consulté ton desir que ton pouvoir ? Quand tu serois sûre de son aveu , n'aurois-tu donc aucun scrupule de m'offrir un cœur usé par une autre passion ? Crois-tu que le mien dût s'en contenter , & que je pusse être heureuse avec un homme que je ne rendrais pas heureux ? Cousine, pensez-y mieux ; sans exiger plus d'amour que je n'en puis ressentir moi-même , tous les sentimens que j'accorde , je veux qu'ils me soient rendus , & je suis trop honnête-femme pour pouvoir me passer de plaire à mon mari. Quel garant as-

tu donc de tes espérances ? Un certain plaisir à se voir, qui peut être l'effet de la seule amitié ; un transport passager qui peut naître à notre âge de la seule différence du sexe ; tout cela suffit-il pour les tondre ? Si ce transport eût produit quelque sentiment durable, est-il croyable qu'il s'en fut tu, non-seulement à moi, mais à toi, mais à ton mari, de qui ce propos n'eût pu qu'être favorablement reçu ? En a-t-il jamais dit un mot à personne ? Dans nos tête-à-tête, a-t-il jamais été question que de toi ? a-t-il jamais été question de moi dans les vôtres ? Puis-je penser que s'il avoit eu là-dessus quelque secret pénible à garder, je n'aurois jamais aperçu sa contrainte, ou qu'il ne lui seroit jamais échappé d'indiscrétion ? Enfin, même depuis son départ, de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ses Lettres ; de laquelle est-il occupé dans ses songes ? Je t'admire de me croire sensible & tendre, & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela ! Mais j'apperois vos ruses, ma mignone. C'est pour vous donner droit de représailles que vous m'accusez d'avoir jadis sauvé mon cœur aux dépens du vôtre. Je ne suis pas la dupe de ce tour-là.

Voilà toute ma confession, Cousine. Je l'ai faite pour t'éclairer, & non pour te contredire. Il me reste à te déclarer ma résolution sur cette affaire. Tu connois à présent mon intérieur aussi-bien & peut-être mieux que moi-même ; mon honneur, mon bon-

leur te sont chers autant qu'à moi, & dans le calme des passions, la raison te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite, je t'en remets l'entière direction. Rentrons dans notre état naturel, & changeons entre-nous de métier, nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je ferai docile; c'est à toi de vouloir ce que je dois faire, à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert de la tienne; que sert aux inséparables d'en avoir deux?

Ah ça! revenons à présent à nos voyageurs; mais j'ai déjà tant parlé de l'un, que je n'ose plus parler de l'autre, de peur que la différence du style ne se fit un peu trop sentir, & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois ne dit trop en faveur du Suisse. Et puis, que dire sur des lettres qu'on n'a pas vues? Tu devois bien au moins m'envoyer celle de Milord Edouard; mais tu n'as osé l'envoyer sans l'autre, & tu as fort bien fait.... tu pouvois pourtant faire mieux encore..... Ah, vivent les Duegnes de vingt ans! elles sont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réserve: c'est de me faire imaginer la Lettre en question.... cette lettre si.... cent fois plus si, qu'elle ne l'est réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choses qui n'y sauroient être. Va, si je n'y suis

pas adorée, c'est à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité, je ne fais après tout cela comment tu m'oses parler du Courier d'Italie. Tu prouve que mon tort ne fut pas de l'attendre, mais de ne pas l'attendre assez longtemps. Un pauvre petit quart-d'heure de plus, j'allois au-devant du paquet, je m'en emparois la première, je lisois le tout à mon aise, & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raisins sont trop verts; on me retient deux Lettres; mais j'en ai deux autres que, quoique tu puisses croire, je ne changerois sûrement pas contre celles-là, quand tous les si du monde y feroient. Je te jure que si celle d'Henriette ne tient pas sa place à côté de la tienne, c'est qu'elle la passe, & que ni toi ni moi n'écriront de la vie rien d'aussi joli. Et puis on se donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente! Ah! c'est assurément pure jalousie. En effet, te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiser humblement les deux mains l'une après l'autre? Grace à toi, la voilà modeste comme une vierge, & grave comme un Caton; respectant tout le monde, jusqu'à sa mère; il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit; à ce qu'elle écrit, passe encore. Aussi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ses lettres, comme ses propos, je compte établir de sa chambre à la mienne un Courier d'Italie, dont on n'escamotera point les paquets.

Adieu, petite Cousine, voilà des réponses qui t'apprendront à respecter mon crédit renaissant. Je voulois te parler de ce pays & de ses habitans, mais il faut mettre fin à ce volume, & puis tu m'a toute brouillée avec tes fantaisies, & le mari m'a presque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici & que j'aurai le temps de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien pour attendre, & tu peux compter sur un second tome avant mon départ.

LETTRE III

DE MILORD EDOUARD

A M. de Wolmar.

NOn, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé, le jeune homme est sûr; mais moi je ne le suis guère, & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui, je succombois moi-même à l'épreuve que je lui avois destinée. Vous savez que pour contenter sa reconnoissance & remplir son cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchans à flatter, une vieille habitude à suivre encore une fois, voilà avec ce qui se rapportoit à St. Preux, tout ce qui

m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeunesse, ramener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le songe de Villeneuve m'avoit laissé des inquiétudes. Ce songe me rendit suspects les transports de joie auxquels il s'étoit livré quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans & de passer sa vie avec vous. Pour mieux l'observer dans les effusions de son cœur, j'avois d'abord prévenu ses difficultés, en lui déclarant que je m'établirais moi-même avec vous, je ne laissois plus à son amitié d'objections à me faire; mais de nouvelles résolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la Marquise, que nous fumes d'accord sur son compte. Malheureusement pour elle, elle voulut le gagner & ne fit que lui montrer ses artifices. L'infortunée! Que de grandes qualités sans vertu! Que d'amour sans honneur! Cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourrissoit le mien; mais il prit la teinte de son ame noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus question d'elle.

Quand il eut vu Laure, qu'il connut son cœur, sa beauté, son esprit, & cet attachement sans exemple, trop fait pour me rendre heureux, je résolus de me servir d'elle pour bien éclaircir l'état de St. Preux.

Si j'épouse Laure , lui dis-je , mon dessein n'est point de la mener à Londres où quelqu'un pourroit la reconnoître ; mais dans des lieux où l'on fait honorer la vertu partout où elle est ; vous remplirez votre emploi , & nous ne cesserons point de vivre ensemble. Si je ne l'épouse pas , il est temps de me recueillir. Vous connoissez ma maison d'Oxford-Shire , & vous choisirez d'élever les enfans d'un de vos amis , ou d'accompagner l'autre dans sa solitude. Il me fit la réponse à laquelle je pouvois m'attendre ; mais je voulois l'observer par sa conduite : car , si pour vivre à Clarens il favorisoit un mariage qu'il eut dû blâmer , ou si dans cette occasion délicate il préféroit à son bonheur la gloire de son ami , dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite , & son cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le desirois ; ferme contre le projet que je feignois d'avoir , & armé de toutes les raisons qui devoient m'empêcher d'épouser Laure. Je sentoie ces raisons mieux que lui , mais je la voyois sans cesse , je la voyois affligée & tendre. Mon cœur tout-à-fait détaché de la Marquise , se fixa par ce commerce assidu. Je trouvai dans les sentimens de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inspiré. J'eus honte de sacrifier à l'opinion que je méprisois , l'estime que je devois à son mérite ; ne devois-je rien aussi à l'espérance que je lui avois donnée , sinon par

mes discours , au moins par mes soins ? Sans avoir rien promis , ne rien tenir c'étoit la tromper : cette tromperie étoit barbare. Enfin , joignant à mon penchant une espèce de devoir , & songeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire , j'achevai de l'aimer par raison ; je résolus de pousser la feinte aussi loin qu'elle pouvoit aller , & jusqu'à la réalité même , si je ne pouvois m'en tirer autrement sans injustice.

Cependant , je sentis augmenter mon inquiétude sur le compte du jeune homme , voyant qu'il ne remplissoit pas dans toute sa force le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'oposoit à mes vues , il improuvoit le nœud que je voulois former ; mais il combattoit mal mon inclination naissante , & me parloit de Laure avec tant d'éloges , qu'en paroissant me détourner de l'épouser , il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'allarmèrent. Je ne le trouvois point aussi ferme qu'il auroit dû l'être. Il sembloit n'oser heurter de front mon sentiment , il mollissoit contre ma résistance , il craignoit de me fâcher , il n'avoit point à mon gré , pour son devoir , l'intrépidité qu'il inspire à ceux qui l'aiment.

D'autres observations augmentèrent ma défiance ; je sus qu'il voyoit Laure en secret , je remarquois entr'eux des signes d'intelligence. L'espoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé ne la rendoit point gaie. Je lisois bien la même tendresse dans ses re-

gards, mais cette tendresse n'étoit plus mêlée de joie à mon abord, la tristesse y dominoit toujours. Souvent dans les plus doux épanchemens de son cœur, je la voyois jeter sur le jeune homme un coup d'œil à la dérobée, & ce coup d'œil étoit suivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin, le mystère fut poussé au point que j'en fus allarmé. Jugez de ma surprise! Que pouvois-je penser! N'avois-je réchauffé qu'un serpent dans mon sein? Jusqu'où n'osois-je point porter mes soupçons & lui rendre son ancienne injustice? Foibles & malheureux que nous sommes, c'est nous qui faisons nos propres maux! Pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, si les bons se tourmentent encore entr'eux?

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignorasse le fonds de cette intrigue, je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même, & cette épreuve ne me la rendoit que plus chère. Je me proposois d'avoir une explication avec elle avant la conclusion; mais je voulois attendre jusqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclaircissmens possibles. Pour lui j'étois résolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller jusqu'au bout avant que de lui rien dire, ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne voulant pas mettre un bon

naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des soupçons.

La Marquise n'ignoroit rien de ce qui se passoit entre nous. Elle avoit des épies dans le Couvent de Laure, & parvint à savoir qu'il étoit question de mariage. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller ses fureurs, elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire; mais comme ce n'étoit pas la première fois que nous étions sur nos gardes, ses tentatives furent vaines. J'eus seulement le plaisir de voir dans l'occasion, que St. Preux savoit payer de sa personne, & ne marchandait pas sa vie pour sauver celle d'un ami.

Vaincue par les transports de sa rage, la Marquise tomba malade, & ne se releva plus. Ce fut-là le terme de ses tourmens & de ses crimes. Je ne pus apprendre son état sans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Elwin; St. Preux y fut de ma part; elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre; elle ne voulut pas même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémis sur elle, & sentis mes blessures prêtes à se rouvrir; la raison vainquit encore, mais j'eusse été le dernier des hommes de songer au mariage, tandis qu'une femme qui me fut si chère étoit à l'extrémité. St. Preux, craignant qu'enfin je ne pusse résister au desir de la voir, me proposa le voyage de Naples, & j'y consentis.

Le surlendemain de notre arrivée , je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave , & tenant une Lettre à la main. Je m'écriai , la Marquise est morte ! Plut à Dieu , reprit-il froidement : il vaut mieux n'être plus , qu'à exister pour mal faire ; mais ce n'est pas d'elle que je viens vous parler ; écoutez-moi. J'attendis en silence.

Milord , me dit-il , en me donnant le saint nom d'ami , vous m'apprirent à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé , & vous voyant prêt à vous oublier , j'ai dû vous rappeler à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par un autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été question que d'un mariage inégal , je vous aurois dit : songez que vous êtes Pair d'Angleterre , & renoncez aux honneurs du monde , ou respectez l'opinion. Mais un mariage abject !... vous !... choisissez mieux votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse ; elle doit être sans tache.... la femme d'Edouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu* , me disoit-elle ; *vous avez voulu m'épouser ; je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir : je le remplis sans regret. En vous déshonorant j'aurois vécu malheureuse ; en vous laissant votre gloire*

je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu ; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Edouard ! ne portez-pas le désespoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nul autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous & c'étoit celui de Laure.

L'agitation m'empêchoit de parler. Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le Couvent où elle étoit pensionnaire ; que la Cour de Rome informée qu'elle devoit épouser un Luthérien , avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir , & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets , continua-t-il , aussi vivement que je l'aurois pu , craignant un retour à la marquise , & voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne falloit , je fis d'abord parler la raison ; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle , je sondai le cœur de Laure , & y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour , je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre mépris , lui releva le courage & la rendit :

plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir, il faut faire le vôtre.

Alors, s'approchant avec transport, il me dit, en me serrant contre sa poitrine : ami, je lis dans le sort commun, que le Ciel nous envoie la Loi commune qu'il nous prescrit. Le regne de l'amour est passé, que celui de l'amitié commence ; mon cœur n'entend plus que sa voix sacrée, il ne connoît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choisis le séjour que tu veux habiter : Clarens, Oxford, Londres, Paris ou Rome ; tout me convient, pourvu que nous y vivions ensemble. Va, viens où tu voudras ; cherche un asyle en quelque lieu que ce puisse être, je te suivrai par-tout. J'en fais le serment solennel à la face du Dieu vivant, je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zèle & le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ses yeux. J'oubliai la Marquise & Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conserve un ami ? Je vis aussi par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion, qu'il étoit guéri véritablement, & que vous n'aviez pas perdu vos peines : enfin, j'osai croire, par le vœu qu'il fit de si bon cœur de rester attaché à moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ses anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance ; oui, cher Wolmar, il est digne d'élever des hommes, & qui plus est, d'habiter votre maison.

32 LA NOUVELLE

Peu de jours après , j'appris la mort de la Marquise ; il y avoit long - temps pour moi qu'elle étoit morte : cette perte ne me toucha plus. Jusqu'ici , j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à sa naissance envers son espèce , envers son pays , & j'avois résolu de me marier , moins par inclination que par devoir : j'ai changé de sentiment. L'obligation de se marier , n'est pas commune à tous : elle dépend pour chaque homme de l'état où le sort l'a placé ; c'est pour le peuple , pour l'artisan , pour le villageois , pour les hommes vraiment utiles , que le célibat est illicite : pour les ordres qui dominent les autres , auxquels tout tend sans cesse , & qui ne sont toujours que trop remplis , il est permis & même convenable. Sans cela , l'Etat ne fait que se dépeupler , par la multiplication des sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assez de maîtres , & l'Angleterre manquera plutôt de Laboureurs que de Pairs.

Je me crois donc libre & maître de moi dans la condition où le Ciel m'a fait naître. A l'âge où je suis , on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reste , & ne puis mieux le rassembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres , sous les conditions que ma fortune y doit mettre , afin qu'elle ne me soit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris saint Preux , je n'ai plus d'autre moyen

de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même, & si jamais il y est de trop, il me suffira d'en partir. Le seul embarras qui me reste est pour mes voyages d'Angleterre; car, quoique je n'aie plus aucun crédit dans le Parlement, il me suffit d'en être membre pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collègue & un ami sûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre élève pourra m'accompagner, même avec les siens quand ils seront un peu plus grands, & que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne sauroient que leur être utiles, & ne seront pas assez longs pour affliger beaucoup leur mère.

Je n'ai point montré cette lettre à S. Preux: Ne la montrez pas entière à vos Dames; il convient que le projet de cette épreuve ne soit jamais connu que de vous & de moi. Au surplus ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu, cher Wolmar. Je vous envoie les desseins de mon Pavillon. Réformez, changez comme il vous plaira, mais faites-y travailler dès à présent, s'il se peut. J'en voulois ôter le fallon de musique, car tous mes goûts sont éteints, & je ne me soucie plus de rien. Je le laisse à la prière de S. Preux, qui se propose d'exercer dans ce fallon vos enfans. Vous recevrez aussi quelques livres pour l'augmentation de vos

tre bibliothèque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres? O Wolmar, il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature, pour être le plus sage des mortels.

L E T T R E IV.

R É P O N S E.

JE me suis attendu, cher Bomston, au dénouement de vos longues aventures. Il eut paru bien étrange qu'ayant résisté si long-temps à vos penchans, vous eussiez attendu pour vous laisser vaincre qu'un ami vint vous soutenir; quoi qu'à vrai dire on soit souvent plus foible en s'appuyant sur un autre, que quand on ne compte que sur soi. J'avoue pourtant que je fus alarmé de votre dernière lettre, où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire absolument décidée. Je doutai de l'événement malgré votre assurance, & si mon attente eut été trompée, de mes jours je n'aurois revu S. Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois espéré de l'un & de l'autre, & vous avez trop bien justifié le jugement que j'avois porté de vous, pour que je ne sois charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter & partager le bonheur de cette mai-

son. Quoiqu'il en soit de l'espérance des croyans dans l'autre vie , j'aime à passer avec eux celle-ci , & je sens que vous me convenez tous mieux tels que vous êtes , que si vous aviez le malheur de penser comme moi.

Au reste , vous savez ce que je vous dis sur son sujet à votre départ. Je n'avois pas besoin pour le juger de votre épreuve ; car la mienne étoit faite , & je crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raison de compter sur son cœur , & de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage il paroisse vouloir vous imiter , peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de système. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous , je trouve vos distinctions sur le célibat toutes nouvelles & fort subtiles. Je les crois même judicieuses pour le politique qui balance les forces respectives de l'état , afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne fais si dans vos principes ces raisons sont assez solides pour dispenser les particuliers de leur devoir envers la nature. Il sembleroit que la vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le transmettre , une sorte de substitution qui doit passer de race en race , & que quiconque eut un père est obligé de le devenir. C'étoit votre sentiment jusqu'ici , c'étoit une des raisons de votre voyage ; mais je fais d'où vous vient cette

nouvelle philosophie ; & j'ai vu dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de réplique.

La petite Cousine est depuis huit ou dix jours à Geneve avec sa famille pour des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit savoir. Nous avons appris par M. Miol que le mariage étoit rompu ; mais elle ignoroit la part qu'avoit St. Preux à cet événement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joie tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits & justifier votre estime. Je lui ai montré les desseins de votre pavillon ; elle les trouve de très-bon goût ; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige , & qui rendront votre logement plus commode ; vous les approuverez sûrement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher ; car vous savez qu'on ne peut rien faire sans elle. En attendant j'ai déjà mis du monde en œuvre , & j'espère qu'avant l'hiver la maçonnerie sera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres ; mais je ne lis plus ceux que j'entends , & il est trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je suis pourtant moins ignorant que vous ne m'accusez de l'être. Le vrai livre de la nature est pour moi le cœur des hommes , & la preuve que j'y fais lire est dans mon amitié pour vous.

LETTRE V

A MADAME D'ORBE.

A Madame de Wolmar.

J'Ai bien des griefs , Cousine , à la charge de ce séjour. Le plus grave est qu'il me donne envie d'y rester. La ville est charmante , les habitans sont hospitaliers , les mœurs sont honnêtes , & la liberté , que j'aime sur toutes choses , semble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit Etat , plus je trouve qu'il est beau d'avoir une patrie , & Dieu garde de mal tous ceux qui pensent en avoir une , & n'ont pourtant qu'un pays ! Pour moi , je sens que si j'étois née dans celui-ci , j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oserois pourtant pas trop dire à présent ;

Rome n'est plus à Rome, elle est toute où je suis.

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'aies pensé le contraire. Mais pourquoi donc Rome , & toujours Rome ? Restons à Geneve.

Je ne te dirai rien de l'aspect du pays. Il ressemble au nôtre excepté qu'il est moins montueux , plus champêtre , & qu'il n'a pas des chalets si voisins. Je ne te dirai rien non plus du gouvernement. Si Dieu ne t'aide , mon père t'en parlera de reste : il

passé toute la journée à politiquer avec les Magistrats dans la joie de son cœur, & je le vois déjà très-mal édifié que la Gazette parle si peu de Geneve. Tu peux juger de leurs conférences par mes Lettres. Quand ils m'excedent, je me dérobe, & je t'ennuie pour me désennuyer.

Tout ce qui m'est resté de leurs longs entretiens, c'est beaucoup d'estime pour le grand sens qui regne en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelles de toutes les parties de l'Etat qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de cette petite République, qu'à celui des plus vastes empires, où tout se soutient par sa propre masse, & où les rênes de l'Etat peuvent tomber entre les mains d'un sot, sans que les affaires cessent d'aller. Je te réponds qu'il n'en seroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon père de tous ces grands Ministres des grandes Cours, sans songer à ce pauvre musicien qui barbouilloit si fièrement sur notre grand orgue à Lausanne, & qui se croyoit un fort habile homme, parce qu'il faisoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette, mais ils en savent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle soit souvent assez mal d'accord.

Je ne te dirai rien non plus..... mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque chose pour avoir plus

tôt fait. Le Genevois est de tous les peuples du monde celui qui cache le moins son caractère, & qu'on connoît le plus promptement. Ses mœurs, ses vices mêmes sont mêlés de franchise. Il se sent naturellement bon, & cela lui suffit pour ne pas craindre de se montrer tel qu'il est. Il a de la générosité, du sens, de la pénétration ; mais il aime trop l'argent ; défaut que j'attribue à sa situation qui le lui rend nécessaire ; car le territoire ne suffiroit pas pour nourrir les Habitans.

Il arrive delà que les Genevois épars dans l'Europe pour s'enrichir imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu, (a) les rapportent chez eux en triomphe avec leur trésors. Ainsi le luxe des autres peuples leur fait mépriser leur antique simplicité ; la fiere liberté leur paroît ignoble ; ils se forgent des fers d'argent, non comme un chaîne, mais comme un ornement.

Hé bien ! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique ? Je m'y perds, je m'y noie, j'en ai par-dessus la tête, je ne fais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre chose, si ce n'est quand mon père n'est pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des Couriers. C'est nous mon enfant, qui portons par tout notre influence ; car d'ailleurs, les

(a) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

entretiens du pays sont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les Livres qu'on ne puisse apprendre ici dans la conversation. Comme autrefois les mœurs angloises ont pénétré jusqu'en ce pays, les hommes y vivant encore un peu plus séparés des femmes que dans le nôtre, contractent entr'eux un ton plus grave, & généralement plus de solidité dans leurs discours. Mais aussi cet avantage a son inconvénient qui se fait bientôt sentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phrases, rarement de la légèreté, jamais de cette simplicité naïve qui dit le sentiment avant la pensée, & fait si bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent, ils dissertent au lieu de causer; on les croiroit toujours prêts à soutenir thèse. Ils distinguent, ils divisent, ils traitent la conversation par points; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres; ils sont Auteurs, & toujours Auteurs. Ils semblent lire en parlant, tant ils observent bien les étymologies, tant ils font sonner toutes les Lettres avec soin. Ils articulent le *marc* du raisin comme *Marc* nom d'homme; ils disent exactement du *taba-k* & non pas du *taba*, un *purasoleil* & non pas un *parasol*, *avan-t-hier* & non pas *avanthier*, *Secrétaire* & non pas *Segrétaire*, un *lac - d'amour*.

où l'on se noie, & non pas où l'on s'étrangle ; par - tout les r finales, par - tout les r des infinitifs ; enfin, leur parler est toujours soutenu, leurs discours sont des harangues & ils jasant comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avec ce ton dogmatique & froid, ils sont vifs, impétueux, & ont les passions très-ardentes ; ils diroient même assez-bien les choses de sentiment s'ils ne disoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs virgules, sont tellement insupportables, ils peignent si posément des émotions si vives, que quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux, où est l'homme qui sent ce qu'ils ont décrit.

Au reste, il faut t'avouer que je suis un peu payée pour bien penser de leurs cœurs, & croire qu'ils ne sont pas de mauvais goût. Tu sauras en confidence, qu'un joli Monsieur à marier &, dit-on, fort riche, m'honore de ces attentions, & qu'avec des propos assez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'Auteur de ce qu'il me disoit. Ah ! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaisir j'aurois pris à me donner un Souverain pour esclave, & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur ! Mais à présent la mienne n'est plus assez droite, pour que le jeu me soit agréable, & je sens que toutes mes folies s'en vont avec ma raison.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte

les Gênois à penser. Il s'étend à tous les états, & se fait sentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup, mais il ne lit que les Livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Gênois ne lit que les bons Livres; il les lit, il les digère, il ne les juge pas, mais il les fait. Le jugement & le choix se font à Paris; les Livres choisis sont presque les seuls qui vont à Geneve. Cela fait que la lecture y est moins mêlée & s'y fait avec plus de profit. Les femmes, dans leur retraite, (b) lisent de leur côté, & leur ton s'en ressent aussi, mais d'une autre manière. Les belles Madames y sont petites-maîtresses & beaux esprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles-mêmes prennent dans les Livres un babil plus arrangé, & certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon sens des hommes, toute la gaieté des femmes, & tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans, & les autres un peu précieuses.

Hier, vis-à-vis de ma fenêtre, deux filles d'ouvriers, fort jolies, causoient devant leur boutique d'un air enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'une des deux proposoit, en

(b) On se souviendra que cette Lettre est de vieille date, & je crains bien que cela ne soit trop facile à voir.

riant, d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'instant ; le journal tous les matins , & tous les soirs le commentaire. Qu'en dis-tu , Cousine ? Je ne fais si c'est-là le ton des filles d'artisans , mais je fais qu'il faut faire un furieux emploi du temps pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de son journal. Assurément la petite personne avoit lu les aventures des mille & une nuits !

Avec ce style un peu guindé, les Gênoises ne laissent pas d'être vives & piquantes , & l'on voit autant de grandes passions ici qu'en ville du monde. Dans la simplicité de leur parure elles ont de la grace & du goût ; elles en ont dans leur entretien , dans leurs manières. Comme les hommes sont moins galants que tendres , les femmes sont moins coquettes que sensibles , & cette sensibilité donne , même aux plus honnêtes , un tour d'esprit agréable & fin qui va au cœur , & qui en tire toute sa finesse. Tant que les Gênoises seront Gênoises , elles seront les plus aimables femmes de l'Europe ; mais bientôt elles voudront être Françaises ; & alors les Françaises vaudront mieux qu'elles.

Ainsi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même ; il disparoit avec elle , & fait place à un goût factice & guindé qui n'est plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable esprit est presque dans le même cas. N'est-ce pas la mode

tie de notre sexe qui nous oblige d'user d'adresse pour repousser les agaceries des hommes ; & s'ils ont besoin d'art pour se faire écouter , nous en faut-il moins pour savoir ne les pas entendre ? N'est-ce pas eux qui nous délient l'esprit & la langue , qui nous rendent plus vives à la riposte , & nous forcent de nous moquer d'eux ? Car enfin , tu as beau dire , une certaine coquetterie maligne & railleuse , désoriente encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté , se confondre , se troubler , se perdre à chaque repartie , de s'environner contre lui des traits moins brûlants , mais plus aigus que ceux de l'amour , de le cribler de pointes de glace , qui piquent à l'aide du froid ! Toi-même qui ne fais semblant de rien , crois-tu que tes manières naïves & tendres , ton air timide & doux , cachent moins de ruse & d'habileté que toutes mes étourderies ? Ma foi , Mignonne , s'il falloit compter les galans que chacun de nous a persifflés , je doute fort qu'avec ta mine hypocrite , ce fut toi qui serois en reste ! Je ne puis m'empêcher de rire encore en songeant à ce pauvre Conflans , qui venoit tout en fureur me reprocher que tu l'aimois trop. Elle est si caressante , me disoit-il , que je ne fais de quoi me plaindre : elle me parle avec tant de raison , que j'ai honte devant elle , & je la trouve si fort mon amie , que je n'ose être son amant.

Je ne crois pas qu'il n'y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville ; la vie domestique y est agréable & douce ; on y voit des maris complaisans & presque d'autres Julies. Ton système se vérifie très-bien ici. Les deux sexes gagnent de toutes manières à se donner des travaux & des amusemens différens qui les empêchent de se rassasier l'un de l'autre , & font qu'ils se retrouvent avec plus de plaisir. Ainsi s'éguise la volupté du sage : s'abstenir pour jouir , c'est ta philosophie ; c'est l'épicuréisme de la raison.

Malheureusement cette antique modestie commence à décliner. On se rapproche , & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout est mêlé de bien & de mal ; mais à différentes mesures. Le Gènevois tire ses vertus de lui-même , ses vices lui viennent d'ailleurs. Non-seulement il voyage beaucoup , mais il adopte aisément les mœurs & les manières des autres peuples ; il parle avec facilité toutes les langues ; il prend sans peine leurs divers accens , quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-sensible , surtout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de sa petitesse que fier de sa liberté , il se fait chez les nations étrangères une honte de sa patrie ; il se hâte , pour ainsi dire , de se naturaliser dans le pays où il vit , comme pour faire oublier le sien ; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain con-

tribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux, sans doute, effacer par son désintéressement l'opprobre du nom Gènevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter : mais le Gènevois le méprise, même en le rendant estimable, & il a plus de tort encore de ne pas honorer son pays de son propre mérite.

Quelque avide qu'il puisse être, on ne le voit guère aller à la fortune par des moyens serviles & bas ; il n'aime point s'attacher aux Grands & ramper dans les Cours : L'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il supporte aussi peu la servitude ; & quand il se plie aux usages des autres, il les imite sans s'y assujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Gènevois préfèrent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers ; & ce grand objet de leurs desirs leur fait souvent enfouir de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramène au commencement de ma Lettre. Ils ont du génie & du courage ; ils sont vifs & pénétrants, il n'y a rien d'honnête & de grand au dessus de leur portée : mais plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obscurité, & laissent à leurs enfans, pour tout exemple l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Gènevois mêmes ;

car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi , je ne fais comment ils sont chez les autres , mais je les trouve aimables chez eux , & je ne connois qu'un moyen de quitter sans regret Geneve. Quel est ce moyen , Cousine ? oh ! ma foi , tu as beau prendre ton air humble ; si tu dis ne l'avoir pas déjà deviné , tu mens. C'est après demain que s'embarque la bande joyeuse dans un joli Brigantin appareillé de fête ; car nous avons choisi l'eau à cause de la saison , & pour demeurer tous rassemblés. Nous comptons coucher le même soir à Morges , le lendemain à Lausanne pour la cérémonie , & le surlendemain.... tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes , flotter des banderolles , quand tu entendras ronfler le canon , cours par toute la maison comme une folle , en criant armes ! armes ! Voici les ennemis ! voici les ennemis.

P. S. Quoique la distribution des logements entre incontestablement dans les droits de ma charge , je veux bien m'en désister en cette occasion. J'entends seulement que mon Père fut logé chez Milord Edouard à cause des cartes de géographie , & qu'on achève d'en tapisser de haut en bas tout l'appartement.



L E T T R E V I

DE MADAME DE WOLMAR.

Quel sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! Voici la première fois de ma vie où j'ai pu vous écrire sans crainte & sans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour sans exemple. On étouffe de grandes passions ; rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher quand l'honneur le veut , c'est l'effort d'une ame honnête & commune ; mais après avoir été ce que nous fûmes , être ce que nous sommes aujourd'hui , voilà le vrai triomphe de la vertu. La cause qui fait cesser d'aimer peut être un vice , celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive ne sauroit être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos seules forces ? Jamais , jamais , mon bon ami , le tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la première loi du devoir , que rien ne nous eut permis d'enfreindre. Nous nous serions toujours estimés sans doute ; mais nous aurions cessé de nous voir , de nous écrire : nous nous serions efforcés de ne plus penser l'un à l'autre , & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuelle-

ment

ment étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez , au lieu de cela , quelle est notre situation présente. En est-il au monde une plus agréable , & ne goûtons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés ? Se voir , s'aimer , le sentir , s'en féliciter , passer les jours ensemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence , s'occuper l'un de l'autre , y penser sans remords , en parler sans rougir , & s'honorer à ses propres yeux du même attachement qu'on s'est si long-temps reproché ; voilà le point où nous en sommes. O ami ! quelle carrière d'honneur nous avons déjà parcourue ! Osons-nous en glorifier pour savoir nous y maintenir , & l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur si rare ? Vous le savez. J'ai vu votre cœur sensible , plein des bienfaits du meilleur des hommes , aimer à s'en pénétrer ; & comment nous seroient-ils à charge , à vous & à moi ? Ils ne nous imposent point de nouveaux devoirs , ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déjà si sacrés. Le seul moyen de reconnoître ses soins est d'en être dignes , & tout leur prix est dans leur succès. Tenons-nous-en donc là dans l'effusion de notre zèle. Payons de nos vertus celles de notre bienfaiteur ; voilà tout ce que nous lui devons. Il a fait as-

lez pour nous & pour lui s'il nous a rendus à nous-mêmes. Absens ou présens , vivans ou morts , nous porterons par-tout un témoignage qui ne sera perdu pour aucun des trois.

Je faisois ces réflexions en moi-même quand mon mari vous destinoit l'éducation de ses enfans. Quand Milord Edouard m'annonça son prochain retour & le vôtre ; ces mêmes réflexions revinrent & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer tandis qu'il est temps de les faire.

Ce n'est point de moi qu'il est question ; c'est de vous. Je me crois plus en droit de vous donner des conseils depuis qu'ils sont tout-à-fait désintéressés , & que n'ayant plus ma sûreté pour objet, ils ne se rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous est pas suspecte , & je n'ai que trop acquis de lumières pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être , afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme ! Si vous aimez la vertu , écoutez d'une oreille chaste les conseils de votre amie. Elle commence en tremblant un discours qu'elle voudroit taire ; mais comment le taire sans vous trahir ? Sera-t-il temps de voir les objets que vous devez craindre quand il vous auront égaré ? Non , mon ami , je suis la seule personne au monde assez familière

avec vous pour vous les présenter. N'ai je pas le droit de vous parler au besoin comme une sœur, comme une mère? Ah! si les leçons d'un cœur honnête étoient capables de souiller le vôtre, il y a long-temps que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre carrière, dites-vous, est finie. Mais convènez qu'elle est finie avant l'âge. L'amour est éteint; les sens lui survivent, & leur délire est d'autant plus à craindre que le seul sentiment qui le borroit n'existant plus, tout est occasion de chute à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & sensible, jeune & garçon, veut être continant & chaste; il fait, il sent, il l'a dit mille fois, que la force de l'âme qui produit toutes les vertus tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préserva des mauvaises mœurs dans sa jeunesse, il veut que la raison l'en préserve dans tous les temps; il connoît pour les devoirs pénibles un prix qui console de leur rigueur, & s'il en coûte des combats quand on veut se vaincre, fera-t il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore, qu'il ne fit pour la maîtresse qu'il servit autrefois? Ce sont-là, ce me semble, des maximes de votre morale; ce sont donc aussi des règles de votre conduite; car vous avez toujours méprisé ceux qui, contents de l'apparence, parlent autrement qu'ils n'agissent, & chargent les autres de lourds fardeaux auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choisi cet homme sage pour suivre les loix qu'il se prescrit ? Moins philosophe encore qu'il n'est vertueux & chrétien , sans doute il n'a point pris son orgueil pour guide : il fait que l'homme est plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre, & qu'il n'est pas question de réprimer les passions irritées , mais de les empêcher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occasions dangereuses ? Fuit-il les objets capables de l'émouvoir ? Fait-il d'une humble défiance de lui-même la sauve-garde de sa vertu ? Tout au contraire ; il n'hésite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une solitude avec des femmes de son âge , dont une lui fut trop chère pour qu'un si dangereux souvenir se puisse effacer , dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité , & dont une troisième lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits sur les ames reconnoissantes. Il va s'exposer à tout ce qui peut réveiller en lui des passions mal éteintes ; il va s'élancer dans les pièges qu'il devoit le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans sa situation qui ne dût le faire défier de sa force , & pas un qui ne l'avilit à jamais s'il étoit foible un moment. Où est-elle donc , cette grande force d'ame à laquelle il ose tant se fier ? Qu'a-t-elle fait jusqu'ici qui lui réponde de l'avenir ? Le tira-t-elle à Paris de la maison du Colonel ? Est-ce elle qui lui

dicta l'été dernier la scène de Meillerie ? L'a-t-elle bien sauvé cet hiver des charmes d'un autre objet, & ce printemps des frayeurs d'un rêve ? S'est-il vaincu pour elle au moins une fois, pour espérer de se vaincre sans cesse ? Il sait, quand le devoir l'exige, combattre les passions d'un ami ; mais les siennes ?..... Hélas ! sur la plus belle moitié de sa vie, qu'il doit penser modestement de l'autre !

On supporte un état violent, quand il passe. Six mois, un an ne font rien ; on envisage un terme & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui est-ce qui le supporte ? Qui est-ce qui fait triompher de lui-même jusqu'à la mort ? O mon ami ! si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe & ne revient plus ; celui de mal faire passe & revient sans cesse : on s'oublie un moment, & l'on est perdu. Est-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, & ceux mêmes qu'on a sauvés du péril n'offrent ils pas une raison de n'y plus exposer les autres ?

Que d'occasions peuvent renaître, aussi dangereuses que celles dont vous avez échappé, & qui pis est, non moins imprévues ! Croyez-vous que les monumens à craindre n'existent qu'à Meillerie ? Ils existent par-tout où nous sommes ; car nous

les portons avec nous. Eh ! vous savez trop qu'une ame attendrie intéresse l'univers entier à sa passion , & que même après la guérison , tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on sentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant , oui j'ose le croire , que ces périls ne reviendront plus , & mon cœur me répond du vôtre. Mais pour être au-dessus d'une lâcheté , ce cœur facile est-il au-dessus d'une foiblesse , & suis-je la seule ici qu'il lui en coûtera peut-être de respecter ? Songez , St. Preux , que tout ce qui m'est cher doit être couvert de ce même respect que vous me devez ; songez que vous aurez sans cesse à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante ; songez aux mépris éternels que vous auriez mérités , si jamais votre cœur osoit s'oublier un moment , & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir , la foi , l'ancienne amitié vous arrêtent ; que l'obstacle opposé par la vertu vous ôte un vain espoir , & qu'au moins par raison vous étouffiez des vœux inutiles , ferez-vous pour cela délivré de l'empire des sens , & des pièges de l'imagination ? Forcé de nous respecter toutes deux , & d'oublier en nous notre sexe , vous le verrez dans celles qui nous servent , & en vous abaissant vous croirez vous justifier : mais ferez-vous moins coupable en effet , & la différence des rangs

change-t-elle ainsi la nature des fautes ? Au contraire , vous vous avilirez d'autant plus que les moyens de réussir seront moins honnêtes. Quels moyens ! Quoi ! Vous ?.... Ah , périsse l'homme indigne qui marchandant un cœur , & rend l'amour mercenaire ! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois , & dans l'opprobre où bientôt elle tombe , lequel est l'auteur de sa misère , du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu , ou du séducteur qui l'y traîne , en mettant le premier ses faveurs à prix.

Oserai-je ajouter une considération qui vous touchera , si je ne me trompe ? Vous avez vu quels soins j'ai pris pour établir ici la règle & les bonnes mœurs ; la modestie & la paix y regnent , tout y respire le bonheur & l'innocence. Mon ami , songez à vous , à moi , à ce que nous fûmes , à ce que nous sommes , à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je dise un jour en regrettant mes peines perdues ; c'est de lui que vient le désordre de ma maison ?

Disons tout , s'il est nécessaire , & sacrifions la modestie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'est pas fait pour le célibat , & il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amène pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte

sans cesse avec soi ! Voyez en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne ; ils se disent saints & sont deshonnêtes ; leur feinte continence n'est que souillure , & pour avoir dédaigné l'humanité , ils s'abaissent au - dessous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de se rendre difficile sur des loix qu'on n'observe qu'en apparence ; (c) mais celui qui veut être sincèrement vertueux , se sent assez chargé des devoirs de l'homme sans s'en imposer de nouveaux. Voilà , cher St. Preux , la véritable humilité du chrétien ; c'est de trouver toujours sa tâche au-dessus de ses forces , bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette règle , & vous sentirez qu'un état qui devoit seulement allarmer un autre homme , doit par mille raisons vous faire trembler. Moins vous craignez , plus vous avez à craindre , & si vous n'êtes point effrayé de vos devoirs , n'espérez pas de les remplir. Tels sont les dangers qui vous attendent ici. Pensez-y tandis qu'il en est temps. Je

(c) Quelques hommes sont continens sans mérite ; d'autres le sont par vertu , & je ne doute point que plusieurs Prêtres Catholiques ne soient dans ce dernier cas : mais imposer le célibat à un Corps aussi nombreux que le Clergé de l'Eglise Romaine , ce n'est pas tant lui défendre de n'avoir point de femmes , que lui ordonner de se contenter de celles d'autrui. Je suis surpris que dans tout pays où les bonnes mœurs sont encore en estime , les loix & les Magistrats tolèrent un vœu si scandaleux.

faits que jamais de propos délibéré vous ne vous exposerez à mal faire , & le seul mal que je crains de vous est celui que vous n'aurez pas prévu. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer sur mes raisons , mais de les peser. Trouvez-y quelque réponse dont vous soyez content & je m'en contente ; osez compter sur vous , & j'y compte. Dites-moi , je suis un ange , & je vous reçois à bras ouverts.

Quoi ! toujours des privations & des peines ! toujours des devoirs cruels à remplir ! toujours fuir les gens qui nous sont chers ! Non , mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu ! J'en vois un digne d'un homme qui sut combattre & souffrir pour elle. Si je ne présume pas trop de moi , ce prix que j'ose vous destiner acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre , & vous aurez plus que vous n'eussiez obtenu si le Ciel eut benî nos premières inclinations. Ne pouvant vous faire ange vous-même , je vous en veux donner un qui garde votre ame , qui l'épure , qui la ranime , & sous les auspices duquel vous puissiez vivre avec nous dans la paix du séjour céleste. Vous n'aurez pas , je crois , beaucoup de peine à deviner qui je veux dire ; c'est l'objet qui se trouve à peu près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour , si mon projet réussit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet

sans en être rebutée ; car il est honnête. Je connois tout l'empire que j'aie sur mon amie , & ne crains point d'en abuser en l'exerçant en votre faveur. Mais ses résolutions vous sont connues , & avant de les ébranler je dois m'assurer de vos dispositions , afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aspirer à elle , je puisse répondre de vous & de vos sentimens ; car si l'inégalité que le sort a mise entre l'un & l'autre vous ôte le droit de vous proposer vous-même , elle permet encore moins que ce droit vous soit accordé sans savoir quel usage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicatesse , & si vous avez des objections à m'opposer , je fais qu'elles seront pour elle bien plus que pour vous. Laissez ces vains scrupules. Serrez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon ami ? Non , quelque cher que vous me puissiez être , ne craignez point que je préfère votre intérêt à sa gloire. Mais autant je mets de prix à l'estime des gens sensés , autant je méprise les jugemens téméraires de la multitude , qui se laisse éblouir par un faux éclat , & ne voit rien de ce qui est honnête. La différence fut-elle cent fois plus grande , il n'est point de rang auquel les talens & les mœurs n'aient droit d'atteindre , & à quel titre une femme oseroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami ? Vous savez quels sont là-dessus nos

principes à toutes deux. La fausse honte, & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes, & la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal.

A votre égard, la fierté que je vous ai quelquefois connue ne sauroit être plus déplacée que dans cette occasion, & ce seroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis, quelque difficile que vous puissiez être, convenez qu'il est plus doux & mieux séant de devoir sa fortune à son épouse qu'à son ami ; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre, & quoique l'on puisse dire, un honnête-homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Que s'il reste au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagemens, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos ; car je ne serai jamais contente de vous & de moi, que quand vous serez en effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh, mon ami ! je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empressement trop relatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous ? Je tiens plus que je n'avois promis. N'est-ce pas aussi Julie que je vous donne ? n'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, & n'en ferez-vous pas plus cher à l'autre ? Avec

quel charme alors je me livrerai sans contrainte à tout mon attachement pour vous ! Oui , portez - lui la foi que vous m'avez jurée ; que votre cœur remplisse avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi : qu'il lui rende s'il est possible tout ce que vous redeviez au mien. O St. Preux ! Je lui transmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'est pas facile à payer.

Voilà , mon ami , le moyen que j'imagine de nous réunir sans danger , en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & sacré qui nous unira tous , nous ne serons plus entre nous que des sœurs & des frères ; vous ne ferez plus votre propre ennemi ni le nôtre : les plus doux sentimens devenus légitimes ne seront plus dangereux ; quand il ne faudra plus les étouffer on n'aura plus à les craindre. Loin de résister à des sentimens si charmans , nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaisirs ; c'est alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement , & que nous goûterons véritablement réunies les charmes de l'amitié de l'amour & de l'innocence. Que si dans l'emploi dont vous vous chargez , le Ciel récompense du bonheur d'être père le soin que vous prendrez de nos enfans , alors vous connoîtrez par vous-même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité , vous apprendrez à porter avec plaisir le doux fardeau

d'une vie utile à vos proches ; vous sentirez , enfin , ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire ; qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Réfléchissez à loisir sur le parti que je vous propose ; non pour savoir s'il vous convient , je n'ai pas besoin là-dessus de votre réponse , mais s'il convient à Madame d'Orbe ; & si vous pouvez faire son bonheur , comme elle doit faire le vôtre. Vous savez comment elle a rempli ses devoirs dans tous les états de son sexe ; sur ce qu'elle est , jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie , elle doit être aimée comme elle. Si vous sentez pouvoir la mériter , parlez ; mon amitié tentera le reste , & se promet tout de la sienne : mais si j'ai trop espéré de vous , au moins vous êtes honnête homme , & vous connoissez sa délicatesse ; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le sien : que votre cœur soit digne d'elle , ou qu'il ne lui soit jamais offert.

Encore une fois , consultez - vous bien. Pesez votre réponse avant de la faire. Quand il s'agit du sort de la vie , la prudence ne permet pas de se déterminer légèrement ; mais toute délibération légère est un crime , quand il s'agit du destin de l'ame & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre , ô mon bon ami , de tous les secours de la sagesse. La mauvaise honte m'empêche,

roit-elle de vous rappeler le plus nécessaire ? Vous avez de la Religion ; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, & que la hauteur philosophique ne dédaigne la simplicité du Chrétien. Je vous ai vu sur la Prière des maximes que je ne saurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous est d'aucun fruit, & Dieu nous ayant donné dans la conscience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne ensuite à nous-mêmes & laisse agir notre liberté. Ce n'est pas-là, vous le savez, la doctrine de St. Paul, ni celle qu'on professe dans notre Eglise. Nous sommes libres, il est vrai, mais nous sommes ignorans, foibles, portés au mal, & d'où nous viendroient la lumière & la force, si ce n'est de celui qui en est la source ; & pourquoi les obtiendrons-nous, si nous ne daignons pas les demander ? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées sublimes que vous vous faites du grand Être, l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme, comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse, convenoient à la puissance divine, & qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu ; vous craignez qu'une attention partagée & continuelle ne la fatigue, & vous trouvez bien plus

beau qu'elle fasse tout par des loix générales, sans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soin. O grands Philosophes, que Dieu vous est obligé, de lui fournir ainsi des méthodes commodes, & de lui abréger le travail !

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore, ne connoît-il pas tous nos besoins ? N'est-il pas notre Père pour y pourvoir ? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, & voulons-nous notre bonheur plus véritablement, qu'il ne le veut lui-même ? Cher St. Preux, que de vains sophismes ! Le plus grand de nos besoins, le seul auquel nous pouvons pourvoir, est celui de sentir nos besoins ; & le premier pas pour sortir de notre misère, est de la connoître. Soyons humbles pour être sages ; voyons notre foiblesse, & nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clémence ; ainsi regnent à la fois la grace & la liberté. Esclaves par notre foiblesse, nous sommes libres par la prière ; car, il dépend de nous de demander & d'obtenir la force, qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conseil de vous seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, & fait faire le meilleur parti, du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance, qui nous fait juger de

l'avenir par le présent , & par un moment de la vie entière. On se sent ferme un instant , & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours , on croit n'avoir plus à craindre un piège une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est , je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit , je suis brave , ne fait ce qu'il sera demain ; & tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée , il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules , que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'Etre , pour qui les temps n'ont point de succession , ni les lieux de distance ! Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous , nous ne voyons que ce qui nous touche ; quand nous aurons changé de lieu , nos jugemens seront tous contraires , & ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui , sans savoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes , & nous changeons tous les jours. Qui sait si nous aimerons ce que nous aimons , si nous voudrons ce que nous voulons , si nous ferons ce que nous sommes , si les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames , & si nous ne trouverons pas notre misère dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur ? Montrez-moi la

regle de la sagesse humaine , & je vais la prendre pour guide. Mais si sa meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle , recourons à celle qui ne trompe point & faisons ce qu'elle nous inspire. Je lui demande d'éclairer vos résolutions. Quelque parti que vous preniez ; vous ne voudrez que ce qui est bon & honnête ; je le fais bien : mais ce n'est pas assez encore ; il faut vouloir ce qui le sera toujours ; & ni vous ni moi n'en sommes les Juges.

L E T T R E V I I .

R É P O N S E .

JUlîe ! une lettre de vous !... après sept ans de silence oui c'est elle ; je le vois ; je le sens : mes yeux méconnoïtroient - ils des traits que mon cœur ne peut oublier ? Quoi ! vous vous souvenez de mon nom ? vous le savez encore écrire ? en formant ce nom , votre main n'a - t - elle point tremblé ? Je m'égare , & c'est votre faute. La forme , le pli , le cachet , l'adresse , tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main semblent se contredire. Ah ! deviez - vous employer la même écriture pour tracer d'autres sentimens ?

Vous trouverez , peut - être , que songer si fort à vos anciennes lettres , c'est trop

justifier la dernière. Vous vous trompez. Je me sens bien ; je ne suis plus le même , ou vous n'êtes plus la même ; & ce qui me le prouve est , qu'excepté les charmes & la bonté , tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois m'est un nouveau sujet de surprise. Cette observation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces , mais au sentiment qui me dispense d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai cessé d'adorer , je sais à quels respects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnaissance , je vous aime autant que jamais , il est vrai ; mais ce qui m'attache le plus à vous , est le retour de ma raison. Elle vous montre à moi telle que vous êtes ; elle vous sert mieux que l'amour même. Non , si j'étois resté coupable , vous ne me seriez pas aussi chère.

Depuis que j'ai cessé de prendre le change , & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé sur mes vrais sentimens , j'ai mieux appris à me connoître , & je m'allarme moins de ma faiblesse. Qu'elle abuse mon imagination , que cette erreur me soit douce encore , il suffit pour mon repos , qu'elle ne puisse plus vous offenser , & la chimère qui m'égare à sa poursuite , me sauve d'un danger réel.

O Julie ! il est des impressions éternelles que le temps ni les soins n'effacent point. La blessure guérit , mais la marque reste , &

cette marque est un sceau respecté qui préserve le cœur d'une autre atteinte. L'inconstance & l'amour sont incompatibles : l'amant qui change , ne change pas ; il commence ou finit d'aimer. Pour moi , j'ai fini ; mais en cessant d'être à vous , je suis resté sous votre garde. Je ne vous crains plus ; mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non , Julie , non , femme respectable , vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre personne & l'amant de vos vertus : mais nos amours , nos premières & uniques amours , ne sortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne se flétrira point dans ma mémoire. Dussai-je vivre des siècles entiers , le doux temps de ma jeunesse ne peut ni renaître pour moi , ni s'effacer de mon souvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes , je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre Cousine.

Chere Amie , il faut l'avouer : depuis que je n'ose plus contempler vos charmes , je deviens plus sensible aux siens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés sans jamais se fixer sur aucune ? Les miens l'ont revue avec trop de plaisir peut-être , & depuis mon éloignement , ses traits déjà gravés dans mon cœur y font une impression plus profonde. Le sanctuaire est fermé , mais son image est dans le temple. Insensiblement , je deviens pour elle ce que j'aurois été , si je ne vous avois jamais vue , & il n'appartenoit qu'à vous seule de me

faire sentir la différence de ce qu'elle m'inspire à l'amour. Les sens libres de cette passion terrible, se joignent au doux sentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour cela ? Julie, ah, quelle différence ! Où est l'enthousiasme ? Où est l'idolâtrie ? Où sont les divins égaremens de la raison ; plus brillans, plus sublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raison même ? Un feu passager m'embrase ; un délire d'un moment me saisit, me trouble & me quitte. Je retrouve entr'elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement ; & qui se le disent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre ? Non ; *vous* & *moi* sont des mots pros crits de leur langue ; ils ne sont plus deux ; ils sont un.

Suis-je donc tranquille en effet ? Comment puis-je l'être ? elle est charmante, elle est votre amie & la mienne : la reconnoissance m'attache à elle ; elle entre dans mes souvenirs les plus doux ; que de droits sur une ame sensible, & comment écarter un sentiment plus tendre de tant de sentimens si bien dûs ! Hélas , il est dit qu'entr'elle & vous , je ne serai jamais un moment paisible !

Femmes , femmes ! objets chers & funestes , que la nature orna pour notre supplice , qui punissez quand on vous brave , qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour sont également nuisibles , & qu'on ne peut ni rechercher , ni fuir impunément ! Beauté, charme, attrait, sympa-

thie ! être ou chimère inconcevable , abyme de douleurs & de voluptés ! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on s'a fait naître , malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! C'est toi qui produit les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie ! ô Claire ! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous osez vous vanter à moi ! J'ai vécu dans l'orage , & c'est toujours vous qui l'avez excité ; mais quelles agitations diverses vous avez fait éprouver à mon cœur : celles du lac de Geneve ne ressembleront pas plus aux flots du vaste Océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes , dont le perpétuel tranchant agite , émeut , submerge quelquefois , sans jamais former de longs cours. Mais sur la mer tranquille en apparence , on se sent élevé , porté doucement & loin par un flot lent & presque insensible ; on croit ne pas sortir de la place , & l'on arrive au bout du monde.

Telle est la différence de l'effet qu'ont produit sur moi vos attraits & les siens. Ce premier , cet unique amour qui fit le destin de ma vie , & que rien n'a pu vaincre que lui-même , étoit né sans que je m'en fusse aperçu ; il m'entraînoit que je l'ignorois encore : je me perdis sans croire m'être égaré. Durant le vent , j'étois au Ciel ou dans les abymes ; le calme vient , je ne sais plus où je suis. Au contraire , je vois , je sens mon trouble auprès d'elle , & me le figure plus

grand qu'il n'est ; j'éprouve des transports passagers & sans suite , je m'emporte un moment , & suis paisible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaisseau, le vent n'enfle point les voiles ; mon cœur content de ses charmes , ne leur prête point son illusion ; je la vois plus belle que je ne l'imagine , & je la redoute plus de près que de loin ; c'est presque l'effet contraire à celui qui me vient de vous , & j'éprouvois constamment l'un & l'autre à Clarens.

Depuis mon départ, il est vrai qu'elle se présente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureusement, il m'est difficile de la voir seule. Enfin, je la vois , & c'est bien assez ; elle ne m'a pas laissé de l'amour, mais de l'inquiétude.

Voilà fidèlement ce que je suis pour l'une & pour l'autre. Tout le reste de votre sexe ne m'est plus rien ; mes longues peines me l'on fait oublier ;

E' fornito 'l mio tempo a mezzo gl'i anni.

le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a peu de desirs quand on souffre , & vous m'avez appris à les éteindre en leur résistant. Une grande passion malheureuse , est un grand moyen de sagesse. Mon cœur est devenu , pour ainsi dire , l'organe de tous mes besoins ; je n'en ai point quand il est tranquille. Laissez - le en paix l'une & l'au-

tre, & désormais il l'est pour toujours.

Dans cet état, qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur pour ne pas m'exposer à le perdre? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire! N'est-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé sans raison? Pourquoi m'avoir appelé près de vous avec tant de risques, ou pourquoi m'en bannir quand je suis digne d'y rester? Deviez-vous laisser prendre à votre mari tant de peine à pure perte? Que ne le faisiez-vous renoncer à des soins que vous aviez résolu de rendre inutiles! que ne lui disiez-vous, laissez-le au bout du monde, puisqu'aussi-bien je l'y veux renvoyer? Hélas! plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeler. Non, ce n'est pas près de vous qu'est le danger, c'est en votre absence; & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me poursuit, je me réfugie auprès de Madame de Wolmar, & je suis tranquille, où fuirai-je si cet asyle m'est ôté? Tous les temps, tous les lieux me sont dangereux loin d'elle; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le passé, dans le présent; l'une & l'autre m'agite à son tour; ainsi mon imagination toujours troublée ne se calme qu'à votre vue, & ce n'est qu'auprès de vous que je suis en sûreté contre moi. Comment vous expliquer le changement

que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire , mais son effet est tout opposé ; en réprimant les transports que vous causiez autrefois , cet empire est plus grand , plus sublime encore ; la paix , la sérénité succède aux troubles des passions ; mon cœur toujours formé sur le vôtre aime comme lui , & devient paisible à son exemple. Mais ce repos passager n'est qu'une treve , & j'ai beau m'élever jusqu'à vous en votre présence ; je retombe en moi-même en vous quittant. Julie , en vérité , je crois avoir deux ames , dont la bonne est en dépôt dans vos mains. Ah ! voulez-vous me séparer d'elle ?

Mais , les erreurs des sens vous allarment ? vous craignez les restes d'une jeunesse éteinte par les ennuis ? Vous craignez pour les jeunes personnes qui sont sous votre garde ? Vous craignez de moi ce que le sage Wolmar n'a pas craint ! O Dieu , que toutes ces frayeurs m'humilient ! Estimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens ? Je puis vous pardonner de mal penser de moi , jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non , non , les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié ; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus , si je pouvois être vil un moment , j'irois me cacher au bout du monde , & ne me croirois jamais assez loin de vous.

Quoi ! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaisir ? Je souil-
lerois

ierois ce séjour d'innocence & de paix que
 j'habitois avec tant de respect ? Je pourrois
 être assez lâche..... eh , comment le plus
 corrompu des hommes ne seroit-il pas tou-
 ché d'un si charmant tableau ? comment ne
 reprendroit-il pas dans cet asyle l'amour de
 l'honnêteté ? Loin d'y porter ses mauvaises
 mœurs , c'est là qu'il iroit s'en défaire.....
 qui ? moi , Julie , moi ? si tard ?
 sous vos yeux ? Chère amie , ouvrez-
 moi votre maison sans crainte ; elle est pour
 moi le temple de la vertu ! par-tout j'y
 vois son simulacre auguste , & ne puis ser-
 vir qu'elle auprès de vous. Je ne suis pas
 un ange , il est vrai ; mais j'habiterai leur
 demeure , j'imiterai leurs exemples ; on les
 fit quand on ne leur veut pas ressembler.

Vous le voyez , j'ai peine à venir au
 oint principal de votre Lettre , le premier
 uquel il falloit songer , le seul dont je m'oc-
 uperois si j'osois prétendre au bien qu'il
 n'annonce. O Julie ! ame bienfaisante ,
 amie incomparable ! en m'offrant la digne
 moitié de vous-même , & le plus précieux
 trésor qui soit au monde après vous , vous
 faites plus , s'il est possible , que vous ne fites
 jamais pour moi. L'amour , l'aveugle amour
 put vous forcer à vous donner , mais don-
 ner votre amie est une preuve d'estime non
 suspecte. Dès cet instant je crois vraiment
 être homme de mérite ; car je suis honoré
 de vous ; mais que le témoignage de cet
 honneur m'est cruel ! En l'acceptant , je le

démentirois , & pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connoissez , jugez-moi. Ce n'est pas assez que votre adorable Cousine soit aimée ; elle doit l'être comme vous , je le fais ; le fera-t-elle ? le peut-elle être ? & dépend-il de moi de lui rendre sur ce point ce qui lui est dû ? Ah , si vous vouliez m'unir avec elle , que ne me laissiez-vous un cœur à lui donner , un cœur auquel elle inspirât des sentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices ! En est-il un moins digne d'elle que celui qu'elle fut vous aimer ? Il faudroit avoir l'ame libre & paisible du bon & sage d'Orbe , pour s'occuper d'elle seule à son exemple. Il faudroit le valoir pour lui succéder ; autrement la comparaison de son ancien état lui rendroit le dernier plus insupportable , & l'amour foible & distrahit d'un second époux , loin de la consoler du premier , le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoissant , elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cette échange ? elle y perdrait doublement. Son cœur délicat & sensible sentiroit trop cette perte , & moi , comment supporterois-je le spectacle continu d'une tristesse dont je serois cause , & dont je ne pourrois la guerir ? Hélas ! j'en mourrois de douleur , même avant elle. Non , Julie , je ne ferai point mon bonheur aux dépens du sien. Je l'aime trop pour l'épouser.

Mon bonheur ? Non. Serois-je heureux

moi-même en ne la rendant pas heureuse ?
 l'un des deux peut-il se faire un sort exclu-
 sif dans le mariage ? Les biens, les maux,
 n'y sont-ils pas communs malgré qu'on en
 ait, & les chagrins qu'on se donne l'un à
 l'autre, ne retombent-ils pas toujours sur ce-
 lui qui les cause ? Je serois malheureux par
 ses peines, sans être heureux par ses bien-
 faits. Graces, beauté, mérite, attachement,
 fortune, tout concouroit à ma félicité ; mon
 cœur, mon cœur seul empoisonneroit toute
 cela, & me rendroit misérable au sein du
 bonheur.

Si mon état présent est plein de charme
 auprès d'elle, loin que ce charme put aug-
 menter par une union plus étroite, les plus
 doux plaisirs que j'y goûte me seroient ôtés.
 Son humeur badine peut laisser un aimable
 effort à son amitié, mais c'est quand elle
 a des témoins de ses caresses. Je puis avoir
 quelque émotion trop vive auprès d'elle,
 mais c'est quand votre présence me distrait
 de vous. Toujours entr'elle & moi, dans
 nos têtes-à-têtes, c'est vous qui nous les
 rendez délicieux. Plus notre attachement
 augmente, plus nous songeons aux chaî-
 nes qui l'ont formé ; le doux lien de notre
 amitié se resserre, & nous nous aimons
 pour parler de vous. Ainsi mille souvenirs
 chers à votre amie, plus chers à votre
 ami, les réunissent ; unis par d'autres nœuds,
 il y faudra renoncer. Ces souvenirs trop
 charmans ne seroient-ils pas autant d'inf-

délités envers elle ? & de quel front prendrois-je une épouse respectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit malgré lui ? Ce cœur n'oseroit donc plus s'épancher dans le sien, il se fermerait à son abord n'osant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'imposant pour elle une réserve nouvelle me rendroient ma femme étrangère, & je n'aurois plus ni guide ni conseil pour éclairer mon âme & corriger mes erreurs. Est-ce-là l'hommage qu'elle doit attendre ? Est-ce-là le tribut de tendresse & de reconnoissance que j'irois lui porter ? Est-ce ainsi que je ferois son bonheur & le mien ?

Julie, oublîâtes-vous mes sermens avec les vôtres ? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu ; ma foi seule m'est restée ; elle me restera jusqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous ; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui : Car si c'est un devoir de se marier, un devoir plus indispensable encore est de ne faire le malheur de personne, & tout ce qui me reste à sentir en d'autres nœuds, c'est l'éternel regret de ceux auxquels j'osai prétendre. Je porterois dans ce lieu sacré l'idée de ce que j'espérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon supplice & celui d'un infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles com-

paraîsons j'aurois à faire ? Quelle femme au monde les pourroit soutenir ? Ah ! comment me consolerois-je à la fois de n'être pas à vous , & d'être à un autre ?

Chère amie, n'ébranlez point des résolutions dont dépend le repos de mes jours ; ne cherchez point à me tirer de l'anéantissement où je suis tombé ; de peur qu'avec le sentiment de mon existence je ne reprenne celui de mes maux , & qu'un état violent ne rouvre toutes mes blessures. Depuis mon retour j'ai senti , sans m'en alarmer , l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie ; car je savois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin ; & voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déjà si tendre que j'eus pour elle dans tous les temps , je me suis félicité d'une émotion qui m'aideroit à prendre le change , & me faisoit supporter votre image avec moins de peine. Cette émotion à quelque chose des douceurs de l'amour & n'en a pas les tourmens. Le plaisir de la voir , n'est point troublé par le desir de la posséder ; content de passer ma vie entière comme j'ai passé cet hiver , je trouve entre vous deux cette situation paisible (d) & douce qui tempère l'austérité

(d) Il a dit précisément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre Philosophe entre deux jolies femmes , me paroît dans un plaisant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre , afin de les aimer toutes deux.

de la vertu & rend ses leçons aimables. Si quelque vain transport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire : j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reste aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'est tout dire. Quand je ne songerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me sont trop chers auprès d'elle, pour que je m'expose à les perdre en cherchant à les étendre ; & je n'ai pas même eu besoin de songer au respect que je lui dois, pour ne jamais lui dire un seul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eut besoin d'interpréter ou de ne pas entendre. Que si peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empressement dans mes manières, sûrement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus six mois auprès d'elle, tel je serai toute ma vie. Je ne connois rien après vous de si parfait qu'elle ; mais fut-elle plus parfaite que vous encore, je sens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le sien.

Avant d'achever cette Lettre, il faut vous dire ce que pense de la vôtre. J'y trouve, avec toute la prudence de la vertu, les scrupules d'une ame craintive qui se fait un devoir de s'épouventer, & croit qu'il faut tout craindre pour se garantir de tout. Cette extrême timidité a son danger ainsi qu'une confiance excessive. En nous montrant sans cesse des monstres où il n'y en

à point, elle nous épuise à combattre des chimères, & à force de nous effaroucher sans sujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables, & nous les laisse moins discerner. Relisez quelquefois la Lettre que Milord Edouard vous écrivit l'année dernière au sujet de votre mari; vous y trouverez de bons avis à votre usage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle est touchante, aimable & douce comme vous, elle doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante, elle ne vous mene au quiétisme par une route opposée; & que vous montrant par-tout du risque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquiescer à rien. Chère amie, ne savez-vous pas que la vertu est un état de guerre, & que pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre soi? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occasions c'est mériter d'y succomber, les fuir avec trop de soin c'est souvent nous refuser à de grands devoirs, & il n'est pas bon de songer sans cesse aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux, ni des têtes-à-têtes avec des femmes; mais dans quelque situation que me place désormais la Providence, j'ai pour sûreté de moi les huit mois que j'ai passés à Clarens, & ne crains

plus, que personne m'ôte le prix que vous m'avez fait mériter. Je ne ferai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai senti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire, après de telles comparaisons on n'hésite plus sur le choix; tout jusqu'à mes fautes passées m'est garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles discussions sur l'ordre de l'Univers & sur la direction des êtres qui le composent, je me contenterai de vous dire, que sur des questions si fort au-dessus de l'homme, il ne peut juger des choses qu'il ne voit pas que par induction sur celles qu'il voit, & que toutes les analogies sont pour ces loix générales que vous semblez rejeter. La raison même & les plus saines idées que nous pouvons nous former de l'Etre suprême sont très-favorables à cette opinion; car bien que sa puissance n'ait pas besoin de méthode pour abréger le travail, il est digne de sa sagesse de préférer pourtant les voies les plus simples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme, il l'a doué de toutes les facultés nécessaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui, & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déjà donné. Il nous a donné la raison pour connoître ce qui est bien, la

conscience pour l'aimer, (e) & la liberté pour le choisir. C'est dans ces dons sublimes que consiste la grace divine, & comme nous les avons tous reçus, nous en sommes tous comptables.

J'entends beaucoup raisonner contre la liberté de l'homme, & je méprise tous ces sophismes ; parce qu'un raisonneur a beau me prouver que je ne suis pas libre, le sentiment intérieur plus fort que tous ses arguments, les dément sans cesse, & quelque parti que je prenne dans quelque délibération que ce soit, je sens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces subtilités de l'école sont vaines précisément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout, aussi-bien la vérité que le mensonge, & que soit que la liberté existe ou non, elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'existe pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne seroit pas libre, & ce mot de liberté n'auroit aucun sens. Ils triomphent, non d'avoir résolu la question, mais d'avoir mis à sa place une chimère. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est purement passif, & puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif ; la commode métho-

(e) Saint-Preux fait de la conscience morale un sentiment & non pas un jugement, ce qui est contre les définitions des Philosophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu confrère a raison.

de qu'ils ont trouvée-là ! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même , ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs & libres ; nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non-seulement que ce sentiment pourroit nous tromper , mais qu'il nous trompe en effet. (f) L'évêque de Cloyne a démontré que sans rien changer aux apparences , la matière & les corps pourroient ne pas exister ; est-ce assez pour affirmer qu'ils n'existent pas ? En tout ceci , la seule apparence coûte plus que la réalité ; je m'en tiens à ce qui est plus simple.

Je ne crois donc pas , qu'après avoir pourvu de toute manière aux besoins de l'homme , Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des secours extraordinaires , dont celui qui abuse des secours communs à tous est indigne , & dont celui qui en use bien n'a pas besoin. Cette acception de personnes est injurieuse à la Justice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine se déduiroit de l'Ecriture elle-même , mon premier devoir n'est-il pas d'honorer Dieu ? Quelque respect que je doive au texte sacré , j'en dois plus encore à son Auteur ; & j'aimerois mieux croire la Bible falsifiée ou inintelligible , que Dieu injuste ou mal-faisant. S. Paul ne veut pas que le vase dise au potier , pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Ce-

(f) Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si la volonté se détermine sans cause , ou quelle est la cause qui détermine la volonté ?

la est fort bien , si le potier n'exige du vase que des services qu'il l'a mis en état de lui rendre ; mais s'il s'en prenoit au vase de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'auroit pas fait , le vase auroit-il tort de lui dire , pourquoi m'as-tu fait ainsi ?

S'ensuit-il delà que la prière soit inutile ? A Dieu ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes foiblesses. Tous les actes de l'entendement qui nous élèvent à Dieu nous portent au-dessus de nous-mêmes : en implorant son secours nous apprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change , c'est nous qui nous changeons en nous élèvant à lui. Tout ce qu'on lui demande comme il faut , on se le donne , & , comme vous l'avez dit , on augmente sa force en reconnoissant sa foiblesse. Mais si l'on abuse de l'oraison & qu'on devienne mystique , on se perd à force de s'élever ; en cherchant la grace on renonce à la raison ; pour obtenir un don du Ciel on en foule aux pieds un autre ; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire , on s'ôte les lumières qu'il nous a données. Qui sommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle ?

Vous le savez ; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable ; même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre est trop pure pour arriver jamais à ce point : mais l'excès qui produit l'égarement commence avant lui , & c'est de ce premier

terme que vous avez à vous défier. Je vous ai souvent entendu blâmer les extases des ascétiques ; savez-vous comment elles viennent ? En prolongeant le temps qu'on donne à la prière plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise, l'imagination s'allume & donne des visions, on devient inspiré, prophète, & il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du fanatisme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet ; vous vous recueillez, vous priez sans cesse : vous ne voyez pas encore les piétistes, (g) mais vous lisez leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénelon : mais que faites-vous de ceux de sa disciple ? Vous lisez Muralt, je le lis aussi ; mais je choisis ses Lettres, & vous choisissez son instinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égaremens de cet homme sage, & songez à vous. Femme pieuse & chrétienne, allez vous n'êtes plus qu'une dévote ?

Chère & respectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant, & vous donne les miens avec le zèle d'un père. Depuis que la vertu loin de rompre nos liens les a rendus indissolubles, ses de-

(g) Sorte de fous qui avoient la fantaisie d'être Chrétiens, & de suivre l'Evangile à la lettre ; à peu près comme sont aujourd'hui les Méthodistes en Angleterre, les Moraves en Allemagne, les Jansénistes en France ; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres, pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

voirs se confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne se parlent, jamais nos yeux ne se rencontrent sans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous élève conjointement, & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais si les délibérations sont communes, la décision ne l'est pas, elle appartient à vous seule. O vous qui fîtes toujours mon sort, ne cessez point d'en être l'arbitre, pesez mes réflexions, prononcez; quoique vous ordonniez de moi, je me sou mets, je serai digne au moins que vous ne cessiez pas de me conduire. Dussai-je ne vous plus revoir, vous me ferez toujours présente, vous présiderez toujours à mes actions; dussiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous; ce sont les enfans de votre ame, la mienne les adopte, & rien ne les lui peut ravir.

Parlez-moi sans détour, Julie. A présent que je vous ai bien expliqué ce que je sens & ce que je pense, dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Vous savez à quel point mon sort est lié à celui de mon illustre ami. Je ne l'ai point consulté dans cette occasion; je ne lui ai montré ni cette Lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous désapprouviez son projet, ou plutôt celui de votre époux, il le désapprouvera lui-même,

& je suis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos scrupules ; il convient seulement qu'il les ignore jusqu'à votre entière décision. En attendant je trouverai, pour différer notre départ, des prétextes qui pourront le surprendre, mais auxquels il acquiescera sûrement. Pour moi j'aime mieux ne vous plus voir que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger, est une humiliation que je n'ai pas méritée.

L E T T R E V I I

DE MADAME DE WOLMAR.

HÉ bien ! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée ? & sur quoi, je vous prie ? Sur les plus vrais témoignages d'estime & d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi ; sur les paisibles réflexions que le soin de votre vrai bonheur m'inspire ; sur la proposition la plus obligeante, la plus avantageuse, la plus honorable qui vous ait jamais été faite ; sur l'empressement indiscret, peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indissolubles ; sur le desir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paroissez être, il ne falloit que prendre ce que je vous écris dans son sens.

le plus naturel. Mais il y a long-temps que vous aimez à vous tourmenter par vos injustices. Votre lettre est comme votre vie, sublime & rampante, pleine de force & de puérilités. Mon cher philosophe, ne cesserez-vous jamais d'être enfant ?

Où avez-vous donc pris que je songeasse à vous imposer des loix, à rompre avec vous, & pour me servir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde ? De bonne foi, trouvez-vous-là l'esprit de ma Lettre ? Tout au contraire. En jouissant d'avance du plaisir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvoient le troubler ; je me suis occupée des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une manière agréable & douce, en vous faisant un sort digne de votre mérite & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime ; il n'y avoit pas-là, ce me semble, de quoi vous allarmer si fort.

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher ; mais vous aimez à vous le faire redire, & comme je n'aime guère moins à le répéter, il vous est aisé d'obtenir ce que vous voulez sans que la plainte & l'humeur s'en mêlent :

Soyez donc bien sûr que si votre séjour ici vous est agréable, il me l'est tout autant qu'à vous, & que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi, rien ne m'est plus sensible que le soin qu'il a pris de vous.

appeller dans sa maison , & de vous mettre en état d'y rester. J'en conviens avec plaisir , nous sommes utiles l'un à l'autre. Plus propre à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes , nous avons tous deux besoin de guides , & qui saura mieux ce qui convient à l'un , que l'autre qui le connoît si bien ? Qui sentira mieux le danger de s'égarer , par tout ce que coûte un retour pénible ? Quel objet peut mieux nous rappeler ce danger ? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un si grand sacrifice ? Après avoir rompu de tels liens , ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre ? Oui , c'est une fidélité que je veux vous garder toujours , de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie , & de vous dire à chaque sentiment qui m'anime ; voilà ce que je vous ai préféré. Ah , mon ami ! je fais rendre honneur à ce que mon cœur a si bien senti : je puis être foible devant toute la terre ; mais je réponds de moi devant vous.

C'est dans cette délicatesse qui survit toujours au véritable amour , plutôt que dans les subtiles distinctions de M. de Wolmar , qu'il faut chercher la raison de cette élévation d'ame & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre , & que je crois sentir comme vous. Cette explication du moins est plus naturelle , plus honorable à nos cœurs que la sienne , &

vaut mieux pour s'encourager à bien faire ; ce qui suffit pour la préférer. Ainsi, croyez que loin d'être dans la disposition bizarre où vous me supposez, celle où je suis est directement contraire. Que s'il falloit renoncer au projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, & pour mon mari même, qui, vous le savez, entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous désirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particulière, souvenez-vous du moment de votre arrivée, marquai-je moins de joie à vous voir, que vous n'en eutes en m'abordant ? Vous a-t-il paru que votre séjour à Clarens me fut ennuyeux ou pénible ? Avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir ? Faut-il aller jusqu'au bout, & vous parler avec ma franchise ordinaire ? Je vous avouerai sans détour, que les six derniers mois que nous avons passés ensemble, ont été le temps le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté dans ce court espace tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver, où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages & celle des aventures de votre ami, nous soupâmes dans la salle d'Apollon, & où, songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vit autour de moi, mon pere, mon mari, mes enfans, ma cousine, Milord

Edouard, vous, sans compter encore la Fançon, qui ne gâtoit rien au tableau ; & tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois, cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre ; je suis environnée de tout ce qui m'intéresse, tout l'univers est ici pour moi ; je jouis à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de celui qu'ils me rendent, de celui qu'ils ont l'un pour l'autre ; leur bienveillance mutuelle, ou vient de moi ou s'y rapporte ; je ne vois rien qui n'étende mon être, & rien qui le divise ; il est dans tout ce qui m'environne, il n'en reste aucune portion loin de moi ; mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à désirer ; sentir & jouir sont pour moi la même chose ; je vis à la fois dans tout ce que j'aime, je me rassasie de bonheur & de vie. O mort, viens quand tu voudras ! je ne te crains plus, j'ai vécu, je t'ai prévenue, je n'ai plus de nouveaux sentimens à connoître, tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai senti le plaisir de vivre avec vous, plus il m'étoit doux d'y compter, & plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir m'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive, & cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez, du moins, que tout le charme de la société qui régnoit entre nous est

dans cette ouverture de cœur , qui met en commun tous les sentimens , toutes les pensées , & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être , se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrète , quelque liaison qu'il faille cacher , quelque raison de réserve & de mystère ; à l'instant , tout le plaisir de se voir s'évanouit , on est contraint l'un devant l'autre , on cherche à se dérober ; quand on se rassemble , on voudroit se fuir : la circonspection , la bienséance amènent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer long - temps ceux qu'on craint ? on se devient importun l'un à l'autre..... Julie importune !... importune à son ami !... non , non , cela ne sauroit être ; on n'a jamais de maux à craindre , que ceux qu'on peut supporter.

En vous exposant naïvement mes scrupules , je n'ai point prétendu changer vos résolutions , mais les éclairer ; de peur que prenant un parti , dont vous n'auriez pas prévu toutes les suites , vous n'eussiez peut-être à vous en repentir , quand vous n'oseriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que M. de Wolmar n'a pas eues , ce n'est pas à lui de les avoir , c'est à vous : Nul ne juge du danger qui vient de vous , que vous - même. Réfléchissez - y bien , puis dites - moi qu'il n'existe pas , & je n'y pense plus : car , je connois votre droiture ; & ce n'est pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur est capable d'une fauté impré-

vue, très-sûrement, le mal prémédité n'en approcha jamais. C'est ce qui distingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs, quand mes objections auroient plus de solidité que je n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la chose au pis comme vous faites ? Je n'envisage point les précautions à prendre, aussi sévèrement que vous. S'agit-il pour cela de rompre aussi-tôt tous vos projets, & de nous fuir pour toujours ? Non, mon aimable ami, de si tristes ressources ne sont point nécessaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déjà vieux par le cœur. Les grandes passions usées dégoûtent des autres : la paix de l'ame qui leur succède, est le seul sentiment qui s'accroît par la jouissance. Un cœur sensible, craint le repos qu'il ne connoît pas ; qu'il le sente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états si contraires, on apprend à préférer le meilleur ; mais pour les comparer, il les faut connoître. Pour moi, je vois le moment de votre sûreté plus près, peut-être, que vous ne le voyez vous-même. Vous avez trop senti, pour sentir long-temps ; vous avez trop aimé, pour ne pas devenir indifférent : on ne rallume plus la cendre qui sort de la fournaise, mais il faut attendre que tout soit consumé. Encore quelques années d'attention sur vous-même, & vous n'avez plus de risque à courir.

Le sort que je voulois vous faire eut

anéanti ce risque ; mais indépendamment de cette considération , ce sort étoit assez doux , pour devoir être envié pour lui-même ; & si votre délicatesse vous empêche d'oser y prétendre , je n'ai pas besoin que vous me disiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne se mêle à vos raisons des prétextes plus spécieux que solides ; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagements dont tout vous dispense & qui n'intéressent plus personne , vous ne vous fassiez une fausse vertu de je ne sais quelle vaine constance , plus à blâmer qu'à louer , & désormais tout - à - fait déplacée. Je vous l'ai déjà dit autrefois , c'est un second crime de tenir un serment criminel ; si le vôtre ne l'étoit pas , il l'est devenu ; c'en est assez pour l'annuller. La promesse qu'il faut tenir sans cesse , est celle d'être honnête-homme & toujours ferme dans son devoir ; changer quand il change , ce n'est pas légèreté , c'est constance. Vous fîtes bien , peut-être alors de promettre , ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les temps ce que la vertu demande , vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos scrupules quelque objection solide , c'est ce que nous pourrions examiner à loisir. En attendant , je ne suis pas trop fâchée que vous n'ayez pas faisi mon idée avec la même avidité que moi , afin que mon étourderie vous soit moins

cruelle , si j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'absence de ma Cousine. Depuis son retour & le départ de ma lettre , ayant eu avec elle quelques conversations générales sur un second mariage , elle m'en a paru si éloignée , que , malgré tout le penchant que je lui connois pour vous , je craindrois qu'il ne fallut user de plus d'autorité qu'il ne me convient pour vaincre sa répugnance , même en votre faveur ; car il est un point où l'empire de l'amitié doit respecter celui des inclinations & des principes que chacun se fait sur des devoirs arbitraires en eux-mêmes , mais relatifs à l'état du cœur qui se les impose.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet ; il nous convient si bien à tous , il vous tireroit si honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde , il confondroit tellement nos intérêts , il nous feroit un devoir si naturel de cette amitié qui nous est si douce , que je n'y puis renoncer tout à-fait. Non , mon ami , vous ne m'appartiendrez jamais de trop près ; ce n'est pas même assez que vous soyiez mon cousin. Ah ! je voudrois que vous fussiez mon frère.

Quoi qu'il en soit de toutes ces idées ; rendez plus de justice à mes sentimens pour vous. Jouissez sans réserve de mon amitié , de ma confiance , de mon estime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous prescrire , & que je ne crois point en avoir

Besoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conseils, mais n'imaginez jamais que j'en fasse des ordres. Si vous sentez pouvoir habiter Clarens sans danger, venez-y, demeurez-y, j'en serai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'absence aux restes toujours suspects d'une jeunesse impétueuse, écrivez-moi souvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correspondance la plus intime. Quelle peine n'est pas adoucie par cette consolation ? Quel éloignement ne supporte-t-on pas, par l'espoir de finir ses jours ensemble ? Je ferai plus, je suis prête à vous confier un de mes enfans ; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes : quand vous me le ramènerez, je ne sais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raisonnable, vous bannissez enfin vos chimères & voulez mériter ma Cousine ; venez, aimez-la, servez-la, achevez de lui plaire ; en vérité, je crois que vous avez déjà commencé ; triomphez de son cœur & des obstacles qu'il vous oppose, je vous aiderai de tout mon pouvoir : faites enfin le bonheur l'un de l'autre, & rien ne manquera plus au mien. Mais quelque parti que vous puissiez prendre, après y avoir sérieusement pensé, prenez-le en toute assurance, & n'outragez plus votre amie en l'accusant de se défier de vous.

A force de songer à vous, je m'oublie

Il faut pourtant que mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la dispute , comme avec votre adversaire aux échecs , vous attaquez en vous défendant. Vous vous excusez d'être philosophe en m'accusant d'être dévote ; c'est comme si j'avois renoncé au vin lorsqu'il vous eut enivré. Je suis donc dévote à votre compte , ou prête à le devenir ? Soit ; les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses ? Si la dévotion est bonne , où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous. La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut servir Dieu plus noblement ; elle porte jusqu'au Ciel même ses prétentions & sa fierté. O mes pauvres philosophes !..... revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance , & cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment & des lumières j'ai voulu me gouverner , & je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisie , donnez-m'en quelqu'autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami ! toujours de l'orgueil , quoiqu'on fasse ; c'est lui qui vous élève , & c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre , & milles autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avoient donc des ressources que j'en n'avois pas. Pourquoi , me sentant bien née , ai-je eu besoin de cacher ma vie ? Pourquoi haïssois-je le mal que j'ai fait malgré moi. Je

ne

ne connoissois que ma force ; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi , je crois l'avoir faite , & toutefois j'ai succombé ; comment font celles qui résistent ? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris , à leur exemple , j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas pensé. Dans le règne des passions elles aident à supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à côté du desir. Tant qu'on desire on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir ; si le bonheur ne vient point , l'espoir se prolonge , & le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même , & l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité ; qui vaut mieux , peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à desirer ! il perd , pour ainsi dire , tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère , & l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet , l'homme avide & borné , fait pour tout vouloir & peu obtenir , a reçu du Ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il desiré , qui le soumet à son imagination , qui le lui rend présent & sensible , qui le lui livre en quelque sorte , & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce , le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoit devant l'objet même ; rien n'embellit

plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède , l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité , & tel est le néant des choses humaines ; qu'hors l'Etre existant par lui-même , il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions , il est infaillible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme ; vivre ainsi , c'est être mort. Celui qui pourroit tout sans être Dieu , seroit une misérable créature ; il seroit privé du plaisir de désirer ; toute autre privation seroit plus supportable. (h)

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage , & depuis votre retour. Je ne vois par-tout que sujets de contentement , & je ne suis pas contente. Une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur ; je le sens vuide & gonflé , comme vous disiez autrefois du vôtre ; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper , il lui reste une force inutile dont

(h) D'où il suit que tout Prince qui aspire au despotisme , aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde , cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? Allez toujours directement au Souverain , sur-tout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables ! ne sauroit-il s'ennuyer à moins frais ?

il ne sait que faire. Cette peine est bizarre , j'en conviens , mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami , je suis trop heureuse , le bonheur m'ennuie.

Concevez-vous quelque remède à ce dégoût du bien-être ? Pour moi , je vous avoue qu'un sentiment si peu raisonnable & peu volontaire , a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie , & je n'imagine pas quelle sorte de charme on y peut trouver qui me manque ou qui me suffise. Une autre sera-t-elle plus sensible que moi ? Aimera-t-elle mieux son père , son mari , ses enfans , ses amis , ses proches ? En sera-t-elle mieux aimée ? Menera-t-elle une vie plus de son goût ? Sera-t-elle plus libre d'en choisir une autre ? Jouira-t-elle d'une meilleure santé ? Aura-t-elle plus de ressources contre l'ennui , plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y vis inquiète ; mon cœur ignore ce qu'il lui manque , il desire sans savoir quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise , mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir en s'élevant à la source du sentiment & de l'être , elle y perd sa sécheresse & sa langueur : elle y renaît , elle s'y ranime , elle y trouve un nouveau ressort , elle y puise une nouvelle vie ; elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps , ou plutôt elle n'est plus en moi-même ; elle est toute dans l'Etre immense qu'elle contemple , & dégagée un

moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer par cet essai d'un état plus sublime qu'elle espère être un jour le sien.

Vous souriez ; je vous entends, mon bon ami ; j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraison que je confesse aimer aujourd'hui. A cela, je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le justifier de toutes manières. Je ne dis pas que ce goût soit sage, je dis seulement qu'il est doux, qu'il supplée au sentiment du bonheur qui s'épuise, qu'il remplit le vuide de l'ame, & qu'il jette un nouvel intérêt sur la vie passée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejeter sans doute ; s'il abuse le cœur par une fausse jouissance, il faut encore le rejeter. Mais enfin, lequel tient le mieux à la vertu, du Philosophe avec ses grands principes, ou du Chrétien dans sa simplicité ? Lequel est le plus heureux dès ce monde, du sage avec sa raison, ou du dévot dans son délire ? Qu'ai-je besoin de penser, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés sont aliénées ? L'ivresse a ses plaisirs, disiez-vous ! Eh bien, ce délire en est une. Ou laissez-moi dans un état qui m'est agréable, ou montrez moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extases des mystiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, & que nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contem-

plation , elles nous menent à ce quiétisme dont vous me croyez si proche , & dont je crois être aussi loin que vous.

Servir Dieu , ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire , je le fais bien , c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose ; c'est faire , en vue de lui plaire , tout ce qui convient à l'état où il nous a mis :

————— *il cor gradisce ;*

E serve a lui ch'il suo dover compisce.

il faut premièrement faire ce qu'on doit , & puis prier quand on le peut. Voilà la règle que je tâche de suivre ; je ne prends point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation , mais comme une récréation , & je ne vois pas pourquoi , parmi les plaisirs qui sont à ma portée , je m'interdirois le plus sensible & le plus innocent de tous.

Je me suis examinée avec plus de soin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit sur mon ame ce penchant qui semble si fort vous déplaire , & je n'y fais rien voir jusqu'ici qui me fasse craindre , au moins si-tôt , l'abus d'une dévotion mal entendue.

Premièrement , je n'ai point pour cet exercice un goût trop vif , qui me fasse souffrir quand j'en suis privée , ni qui me donne de l'humeur quand on m'en distrait. Il ne me donne point non plus de distractions dans la

journée, & ne jette ni dégoût, ni impatience sur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'est nécessaire, c'est quand quelque émotion m'agite & que je serois moins bien par-tout ailleurs. C'est-là que rentrant en moi-même, j'y retrouve le calme de la raison. Si quelque souci me trouble, si quelque peine m'afflige, c'est-là que je les vais déposer. Toutes ces misères s'évanouissent devant un plus grand objet. En songeant à tous les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être sensible à de si foibles changrins & d'oublier de si grandes graces. Il ne me faut des séances ni fréquentes, ni longues. Quand la tristesse m'y suit malgré moi, quelques pleurs versées devant celui qui console, soulagent mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont jamais amères ni douloureuses; mon repentir même est exempt d'alarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte, j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je sers est un Dieu clément, un père; ce qui me touche est sa bonté; elle efface à mes yeux tous ses autres attributs; elle est le seul que je conçois. Sa puissance m'étonne, son immensité me confond, sa justice.... il a fait l'homme foible: puisqu'il est juste, il est clément. Le Dieu vengeur est le Dieu des méchans, je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix, Dieu de bonté, c'est toi que j'adore! c'est de toi, je le sens, que je suis l'ouvra-

ge, & j'espère te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne saurois vous dire combien ces idées jettent de douceur sur mes jours & de joie au fond de mon cœur. En sortant de mon cabinet ainsi disposée, je me sens plus légère & plus gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras disparaissent; rien de rude, rien d'anguleux; tout devient facile & coulant; tout prend à mes yeux une face plus riante; la complaisance ne me coûte plus rien, j'en aime encore mieux ceux que j'aime & leur en suis plus agréable. Mon mari même en est plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, est un opium pour l'ame. Elle égaie, anime & soutient quand on en prend peu: une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue: j'espère ne pas aller jusques-là.

Vous voyez que je ne m'offense pas de ce titre de dévote autant peut-être que vous l'auriez voulu; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une espèce d'emploi qui dispense de tout autre. Ainsi cette Madame Guyon dont vous me parlez eux mieux fait, ce me semble, de remplir avec soin ses devoirs de mère de famille, d'élever chrétiennement ses enfans, de gouverner sagement sa maison, que d'aller composer des livres de dévo-

tion, disputer avec des Evêques, & se faire mettre à la Bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas non plus ce langage mystique & figuré, qui nourrit le cœur des chimères de l'imagination, & substitue au véritable amour de Dieu des sentimens imités de l'amour terrestre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel; & comment une honnête-femme oserait-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder? (i)

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime, s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante; ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que

(i) Cette objection me paroît tellement solide & sans réplique, que si j'avois le moindre pouvoir dans l'Eglise, je l'emploierois à faire retrancher de nos livres sacrés le Cantique des Cantiques, & j'aurois bien du regret d'avoir attendu si tard,

et commiseration. L'amour de Dieu leur fait d'excuse pour n'aimer personne, ils ne croient pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots? Plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

Je me sens pour tous ces abus une aversion qui doit naturellement m'en garantir. Si je tombe, ce sera sûrement sans le vouloir, & j'espère de l'amitié de tous ceux qui m'environnent, que ce ne sera pas sans être forcée. Je vous avoue que j'ai été long-temps, sur le sort de mon mari, d'une inquiétude qui m'eut peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureusement la sage lettre de mon lord Édouard, à laquelle vous me renvoyez avec grande raison, ses entretiens raisonnables & sensés, les vôtres, ont tout-à-coup dissipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il est impossible que l'importance n'endurcisse l'âme. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve? Quelle amitié peut-on conserver parmi des dames? Les aimer, ce seroit haïr Dieu qui les unit. Voulons-nous donc être humains? Regardons les actions & non pas les hommes. Ne craignons point sur l'horrible fonction des démons: n'ouvrons point si légèrement l'enfer à nos frères. Eh, s'il étoit destiné pour ceux qui se trompent, quel mortel pourroit l'éviter?

O mes amis, de quel poids vous avez soulagé mon cœur ! En m'apprenant que l'erreur n'est point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétans scrupules. Je laisse la subtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuses qui frappent mes yeux & convainquent ma raison, aux vérités de pratique qui m'instruisent de mes devoirs. Sur-tout le reste, j'ai pris pour règle votre ancienne réponse à M. de Wolmar. (k) Est-on maître de croire ou de ne pas croire ? Est-ce un crime de n'avoir pas su bien argumenter ? Non, la conscience ne nous dit point la vérité des choses, mais la règle de nos devoirs ; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penser, mais ce qu'il faut faire : elle ne nous apprend point à bien raisonner, mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu ? Détourne-t-il les yeux de lui ? Dieu lui-même a voilé sa face. Il ne fuit point la vérité, c'est la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point ; il ne veut égarer personne, il est bien-aïse qu'on ne pense pas comme lui. Il aime nos sentimens, il voudroit les avoir, il ne peut. Notre espoir, nos consolations, tout lui échappe. Il fait le bien sans attendre de récompense ; il est plus vertueux, plus désintéressé que nous. Hélas, il est à plaindre ! mais de quoi sera-t-il puni ? Non, non, la bonté, la droiture, les mœurs, l'honnête-

(k) Voyez la V. Partie, Lettre III. pag. 52

té, la vertu; voilà ce que le Ciel exige & qu'il récompense; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous, & qu'il reçoit de lui tous les jours de sa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'est croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai Chrétien c'est l'homme juste; les vrais incrédules sont les méchans.

Ne soyez donc pas étonné, mon aimable ami, si je ne dispute pas avec vous sur plusieurs points de votre lettre où nous ne sommes pas de même avis. Je fais trop bien ce que vous êtes pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces questions oiseuses sur la liberté? Que je sois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne en priant cette volonté; si je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma prière; s'il faut toujours pour l'avoir que je le demande, ai-je besoin d'autre éclaircissement? Trop heureux de convenir sur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au de-là? Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphysique, qui n'ont ni fond ni rive, & perdre, à disputer sur l'essence divine, ce temps si court, qui nous est donné pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est, que cela nous suffise; elle se fait voir dans ses œuvres, elle se

fait sentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contr'elle, mais non pas la méconnoître de bonne-foi. Elle nous a donné ce degré de sensibilité qui l'apperçoit & la touche : plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi, sans nous flatter de les éclairer à son défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire ? Respectons ses décrets en silence & faisons notre devoir ; c'est le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connoissez-vous quelqu'un plus plein de sens & de raison que M. de Wolmar ? quelqu'un plus sincère, plus droit, plus juste, plus vrai, moins livré à ses passions, qui ait plus à gagner à la justice divine & à l'immortalité de l'ame ? Connoissez-vous un homme plus fort, plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la dispute que Milord Edouard ? plus digne par sa vertu de défendre la cause de Dieu, plus certain de son existence, plus pénétré de sa Majesté suprême, plus zélé pour sa gloire & plus fait pour la soutenir ? Vous avez vu ce qui s'est passé durant trois mois à Clarens ; vous avez vu deux hommes pleins d'estime & de respect l'un pour l'autre, éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de college, passer un hiver entier à chercher dans des disputes sages & paisibles, mais vives & profondes à s'éclairer mutuellement, s'attaquer, se défendre, se saisir par toutes les prises que peut avoir l'entendement.

humain, & sur une matière où tous deux n'ayant que le même intérêt, ne demandoient pas mieux d'être d'accord.

Qu'est il arrivé ? Ils ont redoublé d'estime l'un pour l'autre, mais chacun est resté dans son sentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme sage de la dispute, l'amour de la vérité ne le touche guère ; il cherche à briller.

Pour moi j'abandonne à jamais cette ame inutile, & j'ai résolu de ne plus dire à mon mari un seul mot de Religion, que quand il s'agira de rendre raison de la mienne. Non, que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue indifférente sur le besoin qu'il en a. Je vous avoue même que tranquillisée sur son sort à venir, je ne sens point pour cela diminuer mon zèle pour sa conversion. Je voudrois au prix de mon sang le voir une fois convaincu, si ce n'est pour son bonheur dans l'autre monde, c'est pour son bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'est-il point privé ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son ame ? Quel prix peut-il attendre de sa vertu ? Comment doit-il envisager la mort ? Non, je l'espère, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reste une ressource pour l'en tirer, & j'y consacre le reste de ma vie ; ce n'est plus de le convaincre, mais de le toucher ;

c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion si aimable qu'il ne puisse lui résister. Ah, mon ami ! quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai Chrétien ! Croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Voilà désormais la tâche que je m'impose ; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar est froid, mais il n'est pas insensible. Quel tableau nous pouvons offrir à son cœur, quand ses amis, ses enfans, sa femme, concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! quand sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! quand il verra briller l'image du Ciel dans sa maison ! Quand cent fois le jour, il sera forcé de se dire : non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain regne ici !

Si cette entreprise est de votre goût, si vous vous sentez digne d'y concourir, venez, passons nos jours ensemble & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplaît ou vous épouvante, écoutez votre conscience ; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que Milord Edouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoîtrez pas votre appartement ; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoi-

trez les soins & le cœur d'une bonne amie, qui s'est fait un plaisir de l'orner. Vous y trouverez aussi un petit assortiment de livres qu'elle a choisis à Geneve, meilleurs & de meilleur goût que l'*Adone*, quoiqu'il y soit aussi par plaisanterie. Au reste, soyez discret, car comme elle ne veut pas que vous sachiez que tout cela vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu mon ami. Cette partie du Château de Chillon (1) que nous devions tous faire ensemble, se fera demain sans vous. Elle n'en vaudra pas mieux, quoiqu'on la fasse avec plaisir. M. le Bailli nous a invité avec nos enfans, ce qui ne m'a point laissé d'excuse; mais je ne sais pourquoi je voudrois être déjà de retour.

(1) Le Château de Chillon, ancien séjour des Baillis de Vevai, est situé dans le lac sur un rocher qui forme une presqu'Isle & autour duquel j'ai vu sonder à plus de cent cinquante brasses, qui font près de 800 pieds, sans trouver le fond. On a creusé dans ce rocher des caves & des cuisines au-dessous du niveau de l'eau, qu'on y introduit, quand on veut, par des robinets. C'est-là que fut détenu six ans prisonnier François Bonivard, Prieur de St. Victor, auteur d'une chronique de Geneve, homme d'un mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté, quoique Savoyard, & tolérant, quoique Prêtre. Au reste, l'année où ces dernières lettres paroissent avoir été écrites, il y avoit très-long-temps que les Baillis de Vevai n'habitoient plus le Château de Chillon. On supposera, si l'on veut, que celui de ce temps-là y étoit allé passer quelques jours.

LETTRE IX.

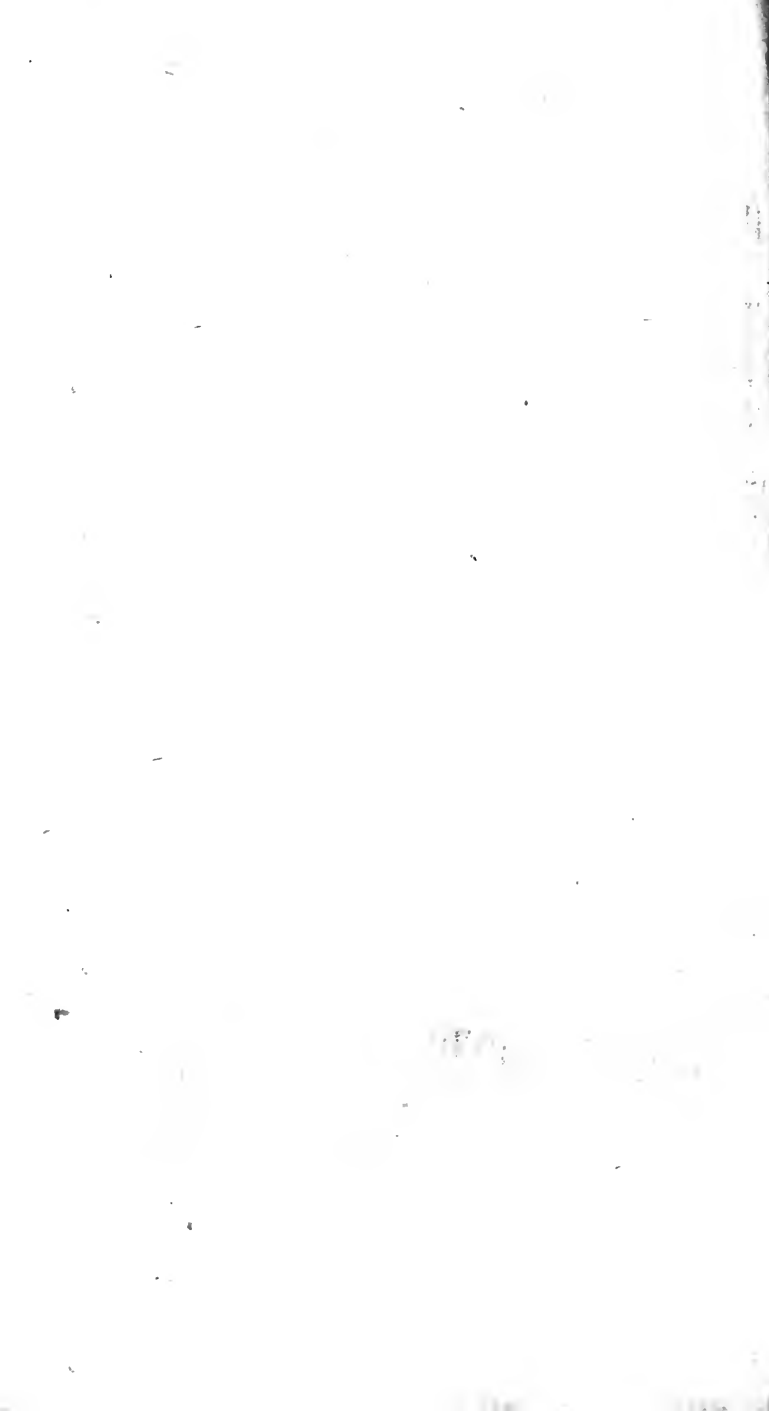
DE FANCHON ANET.

AH Monsieur ! Ah mon bienfaiteur ! que me charge-t-on de vous apprendre ?.... Madame !..... ma pauvre maîtresse..... O Dieu ! je vois déjà votre frayeur..... mais vous ne voyez pas notre désolation..... Je n'ai pas un moment à perdre ; il faut vous dire..... il faut courir..... je voudrois déjà vous avoir tout dit..... Ah ! que deviendrez-vous quand vous saurez notre malheur ?

Toute la famille alla hier dîner à Chillon. Monsieur le Baron , qui alloit en Savoye passer quelques jours au Château de Blonay , partit après le dîner. On l'accompagna quelques pas , puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchaient devant avec Monsieur. Madame suivoit , tenant d'une main Henriette & de l'autre Marcellin. J'étois derrière avec l'ainé. Monseigneur le Bailli , qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un , vint rejoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoie Marcellin ; il court à moi , j'accours à lui ; en courant l'enfant fait un faux pas , le pied lui manque , il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant ; Madame se retourne , voit tomber son fils , part comme un trait , & s'élance après lui.....



l'Amour maternel



Ah ! misérable que n'en fis - je autant ! que n'y suis-je restée !..... Hélas ! je retenois l'aîné qui vouloit sauter après sa mère..... elle se débattoit en serrant l'autre entre ses bras..... on n'avoit-là ni gens ni bateau , il fallut du temps pour les retirer..... l'enfant est remis , mais la mère..... le sifflement , la chute , l'état où elle étoit..... qui fait mieux que moi combien cette chute est dangereuse !..... elle resta très-long-temps sans connoissance. A peine l'eut-elle reprise qu'elle demanda son fils..... avec quels transports de joie elle l'embrassa ! je la crus sauvée ; mais sa vivacité ne dura qu'un moment ; elle voulut être ramenée ici ; pendant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse , elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation..... Je suis la plus tranquille de toute la maison..... de quoi m'inquiérais-je ?..... Ma bonne maîtresse ! Ah si je vous perds , je n'aurai plus besoin de personne..... Oh , mon cher Monsieur , que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve..... Adieu..... le Médecin sort de la chambre. Je cours au-devant de lui..... s'il nous donne quelque bonne espérance , je vous le marquerai. Si je ne dis rien.....

L E T T R E X

*Commencée par Madame d'Orbe, & achevée par
M. de Wolmar.*

C'En est fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux visionnaire ! Jamais vous ne la reverrez..... le voile..... Julie n'est.....

Elle vous a écrit. Attendez sa lettre : honorez ses dernières volontés. Il vous reste de grands devoirs à remplir sur la terre.

L E T T R E X I

DE M. DE WOLMAR.

J'Ai laissé passer vos premières douleurs en silence ; ma lettre n'eut fait que les aigrir ; vous n'étiez pas plus en état de supporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous serons-ils doux à tous deux. Il ne me reste d'elle que des souvenirs ! mon cœur se plaît à les recueillir ! Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner, vous aurez la consolation d'en verser pour elle. Ce plaisir des infortunés m'est refusé dans ma misère ; je suis plus malheureux que vous.

Ce n'est point de sa maladie, c'est d'elle

que je veux vous parler. D'autres mères peuvent se jeter après leur enfant : l'accident , la fièvre , la mort sont de la nature : c'est le sort commun des mortels ; mais l'emploi de ses derniers momens , ses discours , ses sentimens , son ame , tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre : personne , que je sache , n'est mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu seul observer , & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous savez que l'effroi , l'émotion , la chute , l'évacuation de l'eau , lui laissèrent une longue foiblesse dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant , elle redemanda son fils , il vint ; à peine le vit-elle marcher & répondre à ses caresses , qu'elle devint tout-à-fait tranquille , & consentit à prendre un peu de repos. Son sommeil fut court ; & comme le Médecin n'arrivoit point encore , en l'attendant , elle nous fit asseoir autour de son lit , la Fanchon , sa Cousine & moi. Elle nous parla de ses enfans , des soins assidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit prise , & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à sa maladie , elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque-temps de remplir sa part des mêmes soins , & nous chargeoit tous de repartir cette part sur les nôtres.

Elle s'étendit sur tous ses projets , sur les vôtres , sur les moyens les plus propres à

les faire réussir, sur les observations qu'elle avoit faites & qui pouvoient les favoriser ou les nuire ; enfin , sur-tout ce qui devoit nous mettre en état de suppléer à ses fonctions de mère , aussi long-temps qu'elle seroit forcée à les suspendre. C'étoit, pensai-je , bien des précautions pour quelqu'un qui ne se croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation si chère ; mais ce qui m'effraya tout-à-fait , ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la première enfance de ses fils , comme se déchargeant sur un autre du soin de leur jeunesse ; pour sa fille , elle embrassa tous les temps ; & sentant bien que personne ne suppléeroit sur ce point aux réflexions que sa propre expérience lui avoit fait faire , elle nous exposa en abrégé , mais avec force & clarté , le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle , employant près de la mère les raisons les plus vives & les plus touchantes exhortations , pour l'engager à le suivre.

Toutes ces idées sur l'éducation des jeunes personnes & sur les devoirs des mères , mêlées de fréquens retours sur elle-même , ne pouvoient manquer de jeter de la chaleur dans l'entretien ; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de sa Cousine , & la pressoit à chaque instant contre sa bouche , en sanglotant pour toute réponse ; la Fanchon n'étoit pas plus

tranquille; & pour Julie, je remarquai que les larmes lui rouloient aussi dans les yeux, mais qu'elle n'osoit pleurer, de peur de nous allarmer davantage. Aussi-tôt je me dis : elle se voit morte. Le seul espoir qui me resta, fut que la frayeur pouvoit l'abuser sur son état, & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureusement je la connoissois trop pour compter beaucoup sur cette erreur. J'avois essayé plusieurs fois de la calmer; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des discours qu'on pouvoit reprendre à loisir. Ah, dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le silence ! & puis je me sens un peu de fièvre ; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des sujets utiles, qu'à battre sans raison la campagne.

L'arrivée du Médecin causa dans la maison un trouble impossible à peindre. Tous les domestiques l'un sur l'autre à la porte de la chambre attendoient, l'œil inquiet & les mains jointes, son jugement sur l'état de leur maîtresse, comme l'arrêt de leur sort. Ce spectacle jeta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour sa tête. Il fallut les éloigner sous différens prétextes, pour écarter de ses yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'espérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle pensoit; la présence de sa Cousine

la tenoit en respect. Quand il sortit , je le suivis ; Claire en voulut faire autant , mais Julie la retint , & me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin , que s'il y avoit du danger il falloit le cacher à Madame d'Orbe avec autant & plus de soin qu'à la Malade , de peur que le désespoir n'achevât de la troubler , & ne la mit hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger , mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident , il falloit plus de temps pour rétablir un pronostic assuré , que la nuit prochaine décideroit du sort de la maladie , & qu'il ne pouvoit prononcer que le troisième jour. La Fanchon seule fut témoin de ce discours , & après l'avoir engagée , non sans peine , à se contenir , on convint de ce qui seroit dit à Madame d'Orbe & au reste de la maison.

Vers le soir , Julie obligea sa Cousine , qui avoit passé la nuit précédente auprès d'elle , & qui vouloit encore y passer la suivante , à s'aller reposer quelques heures. Durant ce temps , la malade ayant su qu'on alloit la saigner du pied , & que le Médecin préparoit des ordonnances , elle le fit appeler & lui tint ce discours. » M. du Bosson ,
» quand on croit devoir tromper un mala-
» de craintif sur son état , c'est une précau-
» tion d'humanité que j'approuve ; mais c'est
» une cruauté de prodiguer également à tous
» des soins superflus & désagréables , dont

» plusieurs n'ont aucun besoin. Prescrivez-
 » moi tout ce que vous jugerez m'être vé-
 » ritablement utile , j'obéirai ponctuelle-
 » ment. Quant aux remèdes qui ne sont
 » que pour l'imagination , faites - m'en
 » grace ; c'est mon corps , & non mon es-
 » prit qui souffre , & je n'ai pas peur de fi-
 » nir mes jours , mais d'en mal employer
 » le reste. Les derniers momens de la vie
 » sont trop précieux pour qu'il soit per-
 » mis d'en abuser. Si vous ne pouvez pro-
 » longer la mienne , au moins ne l'abrégez
 » pas , en m'ôtant l'emploi du peu d'instans
 » qui me sont laissés par la nature. Moins il
 » m'en reste , plus vous devez les respecter.
 » Faites-moi vivre ou laissez moi : je saurai
 » bien mourir seule. » Voilà comment cette
 femme si timide & si douce dans le com-
 merce ordinaire , savoit trouver un ton
 ferme & sérieux dans les occasions impor-
 tantes.

La nuit fut cruelle & décisive. Etouffe-
 ment , oppression , syncope , la peau sèche
 & brûlante. Une ardente fièvre , durant
 laquelle on l'entendoit souvent appeler vi-
 vement Marcellin , comme pour le retenir ;
 & prononcer aussi quelquefois un autre nom
 jadis si répété dans une occasion pareille.
 Le lendemain le Médecin me déclara sans
 détour qu'il n'estimoit pas qu'elle eût trois
 jours à vivre. Je fus seul dépositaire de cet
 affreux secret , & la plus terrible heure de
 ma vie fut celle où je portai dans le fond

de mon cœur, sans savoir quel usage j'en devois faire. J'allai seul errer dans les bosquets, rêvant au parti que j'avois à prendre; non sans quelques tristes réflexions sur le sort qui me ramenoit dans ma vieillesse à cet état solitaire, dont je m'ennuyois même avant d'en connoître un plus doux.

La veille, j'avois promis à Julie de lui rapporter fidèlement le jugement du Médecin; elle m'avoit intéressé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je sentois cet engagement sur ma conscience; mais quoi! pour un devoir chimérique & sans utilité falloit-il contrister son ame, & lui faire à longs traits savourer la mort? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution si cruelle? Lui annoncer sa dernière heure, n'étoit-ce pas l'avancer? Dans un intervalle si court que deviennent les desirs, l'espérance, éléments de la vie? Est-ce en jouir encore que de se voir si près du moment de la perdre? Etoit-ce à moi de lui donner la mort?

Je marchois à pas précipités avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me suivoit par-tout; j'en traînois après moi l'insupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir, il faut vous la dire.

Pour qui est-ce que je délibère, est-ce pour elle ou pour moi? Sur quel principe est-ce

est-ce que je raisonne , est-ce sur son système ou sur le mien ? Qu'est-ce qui m'est démontré sur l'un ou sur l'autre ? Je n'ai pour croire ce que je crois que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonstration ne la renverse , il est vrai ; mais quelle démonstration l'établit ? Elle a pour croire ce qu'elle croit son opinion de même , mais elle y voit l'évidence ; cette opinion à ses yeux est une démonstration. Quel droit ai-je de préférer quand il s'agit d'elle , ma simple opinion que je reconnois douteuse à son opinion qu'elle tient pour démontrée ? Comparons les conséquences des deux sentimens. Dans le sien , la disposition de sa dernière heure doit décider de son sort durant l'éternité. Dans le mien , les ménagemens que je veux avoir pour elle lui seront indifférens dans trois jours. Dans trois jours , selon moi , elle ne sentira plus rien : mais si peut-être elle avoit raison , quelle différence ! Des biens ou des maux éternels !..... Peut-être !..... ce mot est terrible..... malheureux ! risque ton ame & non la sienne.

Voilà le premier doute qui m'ait rendu suspecte l'incertitude que vous avez si souvent attaquée. Ce n'est pas la dernière fois qu'il est revenu depuis ce temps-là. Quoi qu'il en soit , ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris sur le champ mon parti , & de peur d'en changer , je courus en hâte au lit de Julie. Je fis sortir

tout le monde, & je m'affis; vous pouvez juger avec quelle contenance ! Je n'employai point auprès d'elle les précautions nécessaires pour les petites ames. Je ne dis rien ; mais elle me vit , & me comprit à l'instant. Croyez-vous me l'apprendre , dit-elle , en me tendant la main ? Non , mon ami , je le sens bien : la mort me presse , il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long discours dont j'aurai à vous parler quelque jour , & durant lequel elle écrivit son testament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le sien , ses dernières dispositions auroient suffi pour me le faire connoître.

Elle me demanda si son état étoit connu dans la maison. Je lui dis que l'alarme y régnoit, mais qu'on ne savoit rien de positif, & que du Bossion s'étoit ouvert à moi seul. Elle me conjura que le secret fut soigneusement gardé le reste de la journée. Claire , ajouta-t-elle , ne supportera jamais ce coup que de ma main ; elle en mourra s'il lui vient d'une autre. Je destine la nuit prochaine à ce triste devoir. C'est pour cela sur-tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin , afin de ne pas exposer sur mon seul sentiment cette infortunée à recevoir à faux une si cruelle atteinte. Faites qu'elle ne soupçonne rien avant le temps , ou vous risquez de rester sans amie , & de laisser vos enfans sans mère.

Elle me parla de son père. J'avouai lui

avoir envoyé un Exprès ; mais je me gardai d'ajouter que cet homme , au lieu de se contenter de donner ma Lettre comme je lui avois ordonné , s'étoit hâté de parler , & si lourdement , que mon vieux ami croyant sa fille noyée , étoit tombé d'effroi dans l'escalier , & s'étoit fait une blessure qui le retenoit à Blonay dans son lit. L'espoir de revoir son père la toucha sensiblement , & la certitude que cette espérance étoit vaine ne fut pas le moindre des maux qu'il me fallut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier ; dans l'accablement où elle étoit , elle essaya de prendre un peu de repos durant la journée ; je n'appris que le surlendemain qu'elle ne l'avoit pas passée toute entière à dormir.

Cependant , la consternation régnoit dans la maison. Chacun dans un morne silence attendoit qu'on le tirât de peine , & n'osoit interroger personne , crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit savoir. On se disoit , s'il y a quelque bonne nouvelle on s'empressera de la dire ; s'il y en a de mauvaises on ne les saura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient saisis , c'étoit assez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fût nouvelle. Au milieu de ce morne repos , Madame d'Orbe étoit la seule active & parlante. Si-tôt qu'elle étoit hors de la chambre de

Julie, au lieu de s'aller reposer dans la siennne, elle parcouroit toute la maison, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le Médecin, ce qu'on disoit ? Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu ; mais elle cherchoit à se tromper elle-même, & à récuser le témoignage de ses yeux. Ceux qu'elle questionnoit ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à questionner les autres, & toujours avec une inquiétude si vive, avec un air si effrayant, qu'on eut fû la vérité mille fois sans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle se contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit sous les yeux la dispofoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit sui-tout de lui laisser voir ses allarmes, mais elle réussissoit mal à les cacher. On appercevoit son trouble dans son affectation même à paroître tranquille. Julie, de son côté, n'épargnoit rien pour l'abuser. Sans exténuer son mal, elle en parloit presque comme d'une chose passée, & ne sembloit en peine que du temps qu'il lui faudroit pour se remettre. C'étoit encore un de mes supplices de les voir chercher à se rassurer mutuellement, moi qui savois si bien, qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'espoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Madame d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes ; il y avoit trois jour

qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui proposa de s'aller coucher ; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc, dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, & moins, ajouta-t-elle, comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu, Cousine ? mon mal ne se gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi, couche dans mon lit ; le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois besoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit passé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Madame d'Orbe étoit la veille, je jugeai du désespoir où j'allois la trouver & des fureurs dont je serois le témoin. En entrant je la vis assise dans un fauteuil, défaite & pâle, ou plutôt livide ; les yeux plombés & presque éteints ; mais douce, tranquille, parlant peu, & faisant tout ce qu'on lui disoit, sans répondre. Pour Julie, elle paroissoit moins foible que la veille, sa voix étoit plus ferme, son geste plus animé ; elle sembloit avoir pris la vivacité de sa Cousine. Je connus aisément à son teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fièvre : mais je vis aussi briller dans ses regards je ne sais quelle secrète joie qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la cause. Le Médecin n'en confirma pas moins son jugement de la veille ; la malade n'en continua pas moins de penser

comme lui , & il ne me resta plus aucune espérance.

Ayant été forcé de m'absenter pour quelque temps , je remarquai en rentrant que l'appartement étoit arrangé avec soin ; il y régnoit de l'ordre & de l'élégance ; elle avoit fait mettre des pots de fleurs sur sa cheminée ; ses rideaux étoient entr'ouverts & rattachés ; l'air avoit été changé ; on y sentoit une odeur agréable ; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait sa toilette avec le même soin : la grace & le goût se montroient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie , que d'une campagnarde qui attend sa dernière heure. Elle vit ma surprise , elle en sourit , & lisant dans ma pensée elle alloit me répondre , quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus question que d'eux , & vous pouvez juger si , se sentant prête à les quitter , ses caresses furent tièdes & modérées ! J'observai même qu'elle revenoit plus souvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtoit la vie , comme s'il lui fut devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embrassemens , ces soupirs , ces transports étoient des mystères pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement , mais c'étoit la tendresse de leur âge ; ils ne comprenoient rien à son état , au redoublement de ses caresses , à ses regrets de ne

les voir plus ; ils nous voyoient tristes & ils pleuroient : ils n'en savoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée ; ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres ; ils craignent de souffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mère, ils perçoient l'air de leurs cris ; quand on leur parloit de la perdre, on les auroit crus stupides. La seule Henriette, un peu plus âgée, & d'un sexe où le sentiment & les lumières se développent plutôt, paroissoit troublée & alarmée de voir sa petite Maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ses enfans. Je me souviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans son caractère sur l'imbécille vanité de Vespasien qui resta couché tandis qu'il pouvoit agir, & se leva lorsqu'il ne pût plus rien faire. Je ne fais pas, dit-elle, s'il faut qu'un Empereur meure debout, mais je fais bien qu'une mère de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché son cœur sur ses enfans ; après les avoir pris chacun à part ; sur-tout Henriette, qu'elle tint fort longtemps, & qu'on entendoit plaindre & sangloter en recevant ses baisers, elle les appela tous trois, leur donna sa bénédiction, & leur dit en leur montrant Madame d'Orbe, allez mes enfans, allez vous jeter aux pieds de votre mère : voilà celle que Dieu vous

donne, il ne vous a rien ôté. A l'instant ils courent à elle, se mettent à ses genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne maman, leur seconde mère. Claire se pencha sur eux; mais en les serrant dans ses bras elle s'efforça vainement de parler, elle ne trouva que des gémissemens, elle ne put jamais prononcer un seul mot, elle étouffoit. Jugez si Julie étoit émue! Cette scène commençoit à devenir trop vive; je la fis cesser.

Ce moment d'attendrissement passé, l'on se remit à causer autour du lit, & quoique la vivacité de Julie se fut un peu éteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement sur son visage; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un esprit très-libre de soins; rien ne lui échappoit, elle étoit à la conversation comme si elle n'avoit eu autre chose à faire. Elle nous proposa de dîner dans sa chambre, pour nous quitter le moins qu'il se pourroit; vous pouvez croire que cela ne fut pas refusé. On servit sans bruit, sans confusion, sans désordre, d'un air aussi rangé que si l'on eut été dans le salon d'Apollon. La Fanchon, les enfans dînèrent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appétit, trouva le secret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'instruction de sa cuisinière, tantôt voulant savoir si elle oseroit en goûter, tantôt nous intéressant par notre santé même dont nous

avions besoin pour la servir , toujours montrant le plaisir qu'on pouvoit lui faire , de manière à ôter tout moyen de s'y refuser , & mêlant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupoit. Enfin , une maîtresse de maison , attentive à faire ses honneurs , n'auroit pas en pleine santé pour des étrangers des soins plus marqués , plus obligeans , plus aimables que ceux que Julie mourante avoit pour sa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit , rien de ce que je voyois ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne savois plus qu'imaginer ; je n'y étois plus.

Après le dîner , on annonça Monsieur le Ministre. Il venoit comme ami de la maison , ce qui lui arrivoit fort souvent. Quoique je ne l'eusse point fait appeller , parce que Julie ne l'avoit pas demandé , je vous avoue que je fus charmé de son arrivée , & je ne crois pas qu'en pareille circonstance le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaisir. Sa présence alloit éclaircir bien des doutes & me tirer d'une étrange perplexité,

Rappelez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer sa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû selon moi produire cette affreuse nouvelle , comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement ? Quoi ! cette femme dévote qui dans l'état de santé ne passe pas un jour sans se recueillir , qui fait un de ses plaisirs de la prière , n'a plus

que deux jours à vivre , elle se voit prête à paroître devant le Juge redoutable ; & au lieu de se préparer à ce moment terrible ; au lieu de mettre ordre à sa conscience , elle s'amuse à parer sa chambre , à faire sa toilette , à causer avec ses amis , à égayer leur repas ; & dans tous ses entretiens pas un seul mot de Dieu & du salut ! Que devois-je penser d'elle & de ses vrais sentimens ? Comment arranger sa conduite avec les idées que j'avois de sa piété ? Comment accorder l'usage qu'elle faisoit des derniers momens de sa vie avec ce qu'elle avoit dit au Médecin de leur prix ? Tout cela formoit à mon sens une énigme inexplicable. Car enfin , quoique je ne m'attendisse pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes , il me sembloit pourtant que c'étoit le temps de songer à ce qu'elle estimoit d'une si grande importance , & qui ne souffroit aucun retard. Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie , comment ne le sera-t-on pas au moment qu'il la faut quitter , & qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre ?

Ces réflexions m'amènèrent à un point où je ne me serois guère attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet que mes opinions indiscretement soutenues , n'eussent enfin trop gagné sur elle. Je n'avois pas adopté les siennes , & pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eut renoncé. Si j'eusse été malade je serois certainement

mort dans mon sentiment, mais je desirois qu'elle mourut dans le sien, & je trouvois, pour ainsi dire, qu'en elle je risquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes; je ne les trouve pas raisonnables, & cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier; je vous les rapporte.

Enfin, le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis. Car il étoit aisé de prévoir que tôt ou tard le Pasteur ameneroit la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministère; & quand Julie eut été capable de déguisemens dans ses réponses, il lui eut été bien difficile de se déguiser assez pour qu'attentif & prévenu, je n'eusse pas démêlé ses vrais sentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévu. Je laisse à part les lieux communs mêlés d'éloges, qui servirent de transitions au ministre, pour venir à son sujet; je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité, il lui avoit quelquefois trouvé sur certains points des sentimens qui ne s'accordoient pas entièrement avec la doctrine de l'Eglise, c'est-à-dire, avec celle que la plus saine raison pouvoit déduire de l'Ecriture; mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il espéroit qu'elle vouloit mourir ainsi qu'elle avoit vécu dans la com-

munion des fideles , & acquiescer en tout à la commune profession de foi.

Comme la réponse de Julie étoit décisive sur mes doutes , & n'étoit pas , à l'égard des lieux communs , dans le cas de l'exhortation , je vais vous le rapporter presque mot à mot , car je l'avois bien écoutée , & j'allai l'écrire dans le moment.

» Permettez-moi , Monsieur , de com-
» mencer par vous remercier de tous les
» soins que vous avez pris de me conduite
» dans la droite route de la morale & de
» la foi chrétienne , & de la douceur avec
» laquelle vous avez corrigé ou supporté
» mes erreurs quand je me suis égarée. Pé-
» nétrée de respect pour votre zèle & de
» reconnoissance pour vos bontés , je dé-
» clare avec plaisir que je vous dois toutes
» mes bonnes résolutions , & que vous m'a-
» vez toujours portée à faire ce qui étoit
» bien , & à croire ce qui étoit vrai.

» J'ai vécu & je meurs dans la commu-
» nion protestante qui tire son unique re-
» gle de l'Ecriture-Sainte & de la raison ;
» mon cœur a toujours confirmé ce que
» prononçoit ma bouche , quand je n'ai
» pas eu pour vos lumières toute la docili-
» té qu'il eut fallu peut-être , c'étoit un
» effet de mon aversion pour toute espece
» de déguisement ; ce qu'il m'étoit impos-
» sible de croire , je n'ai pu dire que je le
» croyois ; j'ai toujours cherché sincère-
» ment ce qui étoit conforme à la gloire

» de Dieu & à la vérité. J'ai pu me tromper
» dans ma recherche ; je n'ai pas l'orgueil
» de penser avoir eu toujours raison ; j'ai
» peut-être eu toujours tort ; mais mon in-
» tention a toujours été pure , & j'ai tou-
» jours cru ce que je disois croire. C'étoit
» sur ce point tout ce qui dépendoit de moi.
» Si Dieu n'a pas éclairé ma raison au-de-
» là , il est clément & juste ; pourroit-il me
» demander compte d'un don qu'il ne m'a
» pas fait ?

» Voilà , Monsieur , ce que j'avois d'es-
» sentiel à vous dire sur les sentimens que
» j'ai professés. Sur tout le reste , mon état
» présent vous répond pour moi. Distraite
» par le mal , livrée au délire de la fièvre ,
» est-il temps d'essayer de raisonner mieux
» que je n'ai fait jouissant d'un entende-
» ment aussi sain que je l'ai reçu ? Si je me
» suis trompée alors , me tromperois - je
» moins aujourd'hui , & dans l'abattement
» où je suis , dépend-il de moi de croire au-
» tre chose que ce que j'ai cru étant en san-
» té ? C'est la raison qui décide du senti-
» ment qu'on préfère , & la mienne ayant
» perdu ses meilleures fonctions , quelle au-
» torité peut donner ce qui m'en reste aux
» opinions que j'adopterois sans elle ? Que
» me reste - t - il donc désormais à faire ?
» C'est de m'en rapporter à ce que j'ai cru
» ci-devant : car la droiture d'intention est
» la même , & j'ai le jugement de moins.

» Si je suis dans l'erreur c'est sans l'aimer ;
» cela suffit pour me tranquilliser sur ma
» croyance.

» Quant à la préparation à la mort, Mon-
» sieur, elle est faite ; mal, il est vrai, mais
» de mon mieux, & mieux du moins que je
» ne la pourrois faire à présent. J'ai tâché de
» ne pas attendre pour remplir cet important
» devoir que j'en fusse incapable. Je priois en
» santé ; maintenant je me résigne. La prie-
» re du malade est la patience : La prépara-
» tion à la mort est une bonne vie ; je
» n'en connois point d'autre. Quand je
» conversois avec vous , quand je me re-
» cueillois seule , quand je m'efforçois de
» remplir les devoirs que Dieu m'impose ;
» c'est alors que je me disposois à paroître
» devant lui ; c'est alors que je l'adorois
» de toutes les forces qu'il m'a données ,
» que ferois-je aujourd'hui que je les ai per-
» dues ? mon ame aliénée est-elle en état
» de s'élever à lui ? Ces restes d'une vie
» à demi éteinte, absorbés par la souffran-
» ce, sont-ils dignes de lui être offerts ?
» Non, Monsieur, il me les laisse pour
» être donnés à ceux qu'il m'a fait aimer
» & qu'il veut que je quitte ; je leur fais
» mes adieux pour aller à lui ; c'est d'eux
» qu'il faut que je m'occupe : bientôt je
» m'occuperai de lui seul. Mes derniers
» plaisirs sur la terre sont aussi mes derniers
» devoirs ; n'est-ce pas le servir encore &
» faire sa volonté que de remplir les soins

» que l'humanité m'impose , avant d'aban-
» donner sa dépouille ? Que faire pour appai-
» ser des troubles que je n'ai pas ? Ma con-
» science n'est point agitée ; si quelquefois
» elle m'a donné des craintes , j'en avois
» plus en santé qu'aujourd'hui. Ma con-
» fiance les efface ; elle me dit que Dieu
» est plus clément que je ne suis coupable ,
» & ma sécurité redouble en me sentant
» approcher de lui. Je ne lui porte point un
» repentir imparfait , tardif & forcé , qui ,
» dicté par la peur ne sauroit être sincère ,
» & n'est qu'un piège pour le tromper. Je
» ne lui porte pas le reste & le rebut de
» mes jours , pleins de peine & d'ennuis ,
» en proie à la maladie , aux douleurs ,
» aux angoisses de la mort , & que je ne
» lui donnerois que quand je n'en pourrois
» plus rien faire. Je lui porte ma vie entie-
» re , pleine de péchés & de fautes , mais
» exempte des remords de l'impie & des
» crimes du méchant.

» A quels tourmens Dieu pourroit-il con-
» damner mon ame ? Les réprouvés , dit-
» on , le haïssent ? il faudroit donc qu'il
» m'empêchât de l'aimer ? Je ne crains pas
» d'augmenter leur nombre. O grand Etre !
» Etre éternel , suprême intelligence , sour-
» ce de vie & de félicité , créateur , con-
» servateur , Pere de l'homme & Roi de
» la nature , Dieu très-puissant , très-bon ,
» dont je ne doutai jamais un moment ,
» & sous les yeux duquel j'aimai toujours

» à vivre ! Je le fais , je m'en réjouis , je vais
» paroître devant ton trône. Dans peu
» de jours mon ame libre de sa dépouille
» commencera de t'offrir plus dignement
» cet immortel hommage qui doit faire
» mon bonheur durant l'éternité. Je comp-
» te pour rien tout ce que je serai jusqu'à
» ce moment. Mon corps vit encore , mais
» ma vie morale est finie. Je suis au bout
» de ma carrière & déjà jugée sur le passé.
» Souffrir & mourir est tout ce qui me
» reste à faire ; c'est l'affaire de la nature :
» mais moi j'ai tâché de vivre de manière
» à n'avoir pas besoin de songer à la mort ,
» & maintenant qu'elle approche , je la
» vois venir sans effroi. Qui s'endort dans
» le sein d'un père , n'est pas en souci du
» réveil.

Ce discours prononcé d'abord d'un ton grave & posé , puis avec plus d'accent & d'une voix plus élevée , fit sur tous les assistans , sans m'en excepter , une impression d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça brilloient d'un feu surnaturel ; un nouvel éclat animoit son teint , elle paroissoit rayonnante , & s'il y a quelque chose au monde qui mérite le nom de céleste , c'étoit son visage tandis qu'elle parloit.

Le Pasteur lui-même saisi , transporté de ce qu'il venoit d'entendre , s'écria en levant les yeux & les mains au Ciel ; Grand Dieu ! voilà le culte qui t'honore ; daigne t'y ren-

dre propice, les humains t'en offrent peur de pareils.

Madame, dit-il, en s'approchant du lit; je croyois vous instruire, & c'est vous qui m'instruisez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce précieux repos d'une bonne conscience, il ne vous trompera pas; j'ai vu bien des Chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous seule. Quelle différence d'une fin si paisible à celle de ces pécheurs bourrelés, qui n'accumulent tant de vaines & seches prières, que parce qu'ils sont indignes d'être exaucés ! Madame, votre mort est aussi-belle que votre vie : vous avez vécu pour la charité ; vous mourez martyre de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous servir d'exemple, soit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus ; puissions-nous, tous tant que nous sommes, vivre & mourir comme vous ! Nous serons bien sûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller ; elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaisir ; c'est pour eux que mes derniers momens me sont précieux. Nous allons nous quitter pour si long-temps, qu'il ne faut pas nous quitter si vite. Il fut charmé de rester, & je sortis la-dessus.

En rentrant, je vis que la conversation

avoit continué sur le même sujet , mais d'un autre ton , & comme sur une matière indifférente. Le Pasteur parloit de l'esprit faux qu'on donnoit au Christianisme en n'en faisant que la Religion des mourans , & de ses ministres des hommes de mauvais augure. On nous regarde , disoit - il , comme des messagers de mort , parce que dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir suffit pour effacer cinquante ans de crimes , on n'aime à nous voir que dans ce temps-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre ; il faut affecter un air sévère ; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes , c'est pis encore. Un Catholique mourant n'est environné que d'objets qui l'épouvantent , & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au soin qu'on prend d'écarter de lui les démons , il croit en voir sa chambre pleine ; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve , & c'est dans cet état d'effroi que l'Eglise aime à le plonger , pour avoir meilleur marché de sa bourse. Rendons grace au Ciel , dit Julie , de n'être point nés dans ces Religions vénales qui tuent les gens pour en hériter ; & qui , vendant le Paradis aux riches , portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui regne dans celui - ci. Je ne doute point que toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité , & ne donnent une aversion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'espère , dit - elle ,

en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans, prendra des maximes tout opposées, & qu'il ne leur rendra point la Religion lugubre & triste, en y mêlant incessamment des pensées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils sauront assez bien mourir.

Dans la suite de cet entretien, qui fut moins serré & plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie & la conduite qui m'avoit scandalisé. Tout cela tenoit à ce que sentant son état parfaitement désespéré, elle ne songeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funébre appareil dont l'effroi des mourans les environne; soit pour donner le change à notre affliction, soit pour s'ôter à elle-même un spectacle attristant à pure perte. La mort, disoit-elle, est déjà si pénible! pourquoi la rendre encore hideuse? Les soins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie, je les emploie à jouir de la mienne jusqu'au bout: il ne s'agit que de savoir prendre son parti; tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital, un objet de dégoût & d'ennui, tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher? Si j'y laisse croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfans, ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur, personne ne me connoîtra plus; je ne serai plus la même, vous vous souviendrez tous

de m'avoir aimée, & ne pourrez plus me souffrir. J'aurai, moi vivante, l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis, comme si j'étois déjà morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger. J'existe, j'aime, je suis aimée, je vis jusqu'à mon dernier soupir. L'instant de la mort n'est rien; le mal de la nature est peu de chose; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres semblables, se passaient entre la malade, le Pasteur, quelquefois le Médecin, la Fanchon, & moi. Madame d'Orbe y étoit toujours présente, & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux besoins de son amie, elle étoit prompte à la servir. Le reste du temps, immobile & presque inanimée, elle la regardoit sans rien dire, & sans rien entendre de ce qu'on disoit.

Pour moi, craignant que Julie ne parlât jusqu'à s'épuiser, je pris le moment que le Ministre & le Médecin s'étoient mis à causer ensemble, & m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille: voilà bien des discours pour une malade! voilà bien de la raison pour quelqu'un qui se croit hors d'état de raisonner!

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas pour une mourante; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raisonnemens, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je savois en santé qu'il

falloit mourir. J'ai souvent réfléchi sur ma dernière maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne suis plus en état de penser ni de résoudre ; je ne fais que dire ce que j'avois pensé , & pratiquer ce que j'avois résolu.

Le reste de la journée , à quelques accidens près, se passa avec la même tranquillité & presque de la même manière que quand tout le monde se portoit bien. Julie étoit , comme en pleine santé , douce & caressante ; elle parloit avec le même sens, avec la même liberté d'esprit ; même d'un air serein qui alloit quelquefois jusqu'à la gaieté : enfin , je continuois de démêler dans ses yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétoit de plus en plus , & sur lequel je résolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même soir. Comme elle vit que je m'étois ménagé un tête-à-tête, elle me dit, vous m'avez prévenu, j'avois à vous parler. Fort bien, lui dis-je ; mais puisque j'ai pris les devans, laissez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant assis auprès d'elle & la regardant fixement, je lui dis. Julie, ma chère Julie ! vous avez navré mon cœur : hélas, vous avez attendu bien tard ! Oui, continuai-je, voyant qu'elle me regardoit avec surprise, je vous ai pénétrée ; vous vous réjouissez de mourir ; vous êtes bien

aîsée de me quitter. Rappelez-vous la conduite de votre époux depuis que nous vivons ensemble ; ai-je mérité de votre part un sentiment si cruel ? A l'instant elle me prit les mains , & de ce ton qui savoit aller chercher l'ame ; qui , moi ? je veux vous quitter ? Est-ce ainsi que vous lisez dans mon cœur ? avez-vous si-tôt oublié notre entretien d'hier ? Cependant , repris-je, vous mourez contente..... je l'ai vu..... je le vois..... Arrêtez, dit-elle, il est vrai, je meurs contente ; mais c'est de mourir comme j'ai vécu, digne d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus ; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de dessous son chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce mystère. Ce papier étoit une Lettre , & je vis qu'elle vous étoit adressée. Je vous la remets ouverte ; ajouta-t-elle en me la donnant , afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer , selon ce que vous trouverez le plus convenable à votre sagesse & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne serai plus , & je suis si sûre de ce que vous ferez à ma prière , que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette Lettre , cher Saint Preux , est celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau savoir que celle qui l'a écrite est morte ; j'ai peine à croire qu'elle n'est plus rien.

Elle me parla ensuite de son père avec

inquiétude. Quoi ! dit-elle , il fait sa fille
 en danger , & je n'entends point parler
 de lui ! Lui seroit-il arrivé quelque mal-
 heur ? Auroit-il cessé de m'aimer ? Quoi ,
 mon père ! ce père si tendre m'a-
 bandonner ainsi ! me laisser mourir
 sans le voir ! sans recevoir sa bénédic-
 tion ses derniers embrassemens !
 O Dieu ! quels reproches amers il se fera
 quand il ne me trouvera plus ! Cette
 réflexion lui étoit douloureuse. Je jugeai
 qu'elle supporteroit plus aisément l'idée de
 son père malade , que celle de son père
 indifférent. Je pris le parti de lui avouer
 la vérité. En effet , l'allarme qu'elle en
 conçut se trouva moins cruelle que ses pre-
 miers soupçons. Cependant , la pensée de
 ne plus le revoir l'affecta vivement. Hé-
 las , dit-elle , que deviendra-t-il après
 moi ? A quoi tiendra-t-il ? Survivre à tou-
 te sa famille ! Quelle vie sera la sienne ?
 Il sera seul ; il ne vivra plus. Ce moment
 fut un de ceux où l'horreur de la mort se fai-
 soit sentir , & où la nature reprenoit son em-
 pire. Elle soupira , joignit les mains , leva
 les yeux , & je vis qu'en effet elle em-
 ployoit cette difficile prière qu'elle avoit dit
 être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me sens foible ,
 dit-elle ; je prévois que cet entretien pour-
 roit être le dernier que nous aurons en-
 semble. Au nom de notre union , au nom
 de nos chers enfans qui en sont le gage ,

ne soyez plus injuste envers votre épouse. Moi, me réjouir de vous quitter ! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse & sage ; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus ; le seul, peut-être avec qui je pouvois faire un bon ménage , & devenir un femme de bien ! Ah , croyez que si je mettois un prix à la vie , c'étoit pour la passer avec vous ! Ces mots prononcés avec tendresse m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ses mains que je tenois dans les miennes , je les sentis se mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance ; ce seront les derniers jusqu'à ma mort. Après en avoir versé pour Julie , il n'en faut plus verser pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de Madame d'Orbe durant la nuit, la scène des enfans le matin, celle du Ministre l'après-midi , l'entretien du soir avec moi l'avoient jetté dans l'épuisement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes , soit à cause de sa faiblesse , soit qu'en effet la fièvre & le redoublement fussent moindres.

Le lendemain dans la matinée , on vint me dire qu'un homme très-mal mis , demandoit avec beaucoup d'empressement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit , il avoit insisté , disant qu'il s'agissoit d'une bonne action , qu'il connois-

soit

soit bien Madame de Wolmar , & qu'il favoit que tant qu'elle respireroit , elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour regle inviolable de ne jamais rebuter personne , & sur-tout les malheureux , on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit presqu'en guenilles , il avoit l'air & le ton de la misère ; au reste , je n'appêrçus rien dans sa physionomie & dans ses propos qui me fit mal augurer de lui. Il s'obstinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis , que s'il ne s'agissoit que de quelque secours pour lui aider à vivre , sans importuner pour cela une femme à l'extrémité , je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non , dit-il , je ne demande point d'argent , quoique j'en aie grand besoin : je demande un bien qui m'appartient , un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre , un bien que j'ai perdu par ma faute , & que Madame seule , de qui je le tiens , peut me rendre une seconde fois.

Ce discours , auquel je ne compris rien ; me déterminâ pourtant. Un malhonnête-homme eut pu dire la même chose ; mais il ne l'eut jamais dite du même ton. Il exigeoit du mystère , ni laquais , ni femme de chambre. Ces précautions me sembloient bizarres ; toutefois je les pris. Enfin , je lui menai. Il m'avoit dit être connu de Madame d'Orbe ; il passa devant elle ; elle ne le reconnut point , & j'en fus peu surpris.

Pour Julie, elle le reconnut à l'instant, & le voyant dans ce triste équipage, elle me reprocha de l'y avoir laissé. Cette reconnaissance fut touchante. Claire éveillée par le bruit s'approche & le reconnoît à la fin, non sans donner aussi quelques signes de joie; mais les témoignages de son bon cœur s'éteignoient dans sa profonde affliction : un seul sentiment absorboit tout; elle n'étoit plus sensible à rien.

Je n'ai pas besoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa présence rappela bien des souvenirs : mais tandis que Julie le consolait & lui donnoit de bonnes espérances, elle fut saisie d'un violent étouffement, & se trouva si mal qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire scène, & prévenir les distractions dans un moment où il ne falloit songer qu'à la secourir, je fis passer l'homme dans le cabinet, l'avertissant de le fermer sur lui; la Fanchon fut appelée, & à force de temps & de soins la malade revint enfin de sa pâmoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle, elle nous dit; mes enfans, ce n'est qu'un essai : cela n'est pas si cruel qu'on pense.

Le calme se rétablit; mais l'alarme avoit été si chaude qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet, & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis, tout le monde étoit-là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il

avoit fermé la porte en-dedans , comme je lui avois dit ; il fallut attendre après le dîner pour le faire sortir.

Durant le repas , du Bosson , qui s'y trouvoit , parlant d'une jeune veuve qu'on disoit se remarier , ajouta quelque chose sur le triste sort des veuves. Il y en a dis-je , de bien plus à plaindre encore ; ce sont les veuves dont les maris sont vivans. Cela est vrai , reprit Fanchon qui vit que ce discours s'adressoit à elle ; sur-tout quand ils leur sont chers. Alors l'entretien tomba sur le sien , & comme elle en avoit parlé avec affection dans tous les temps , il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de sa bienfaitrice alloit lui rendre la sienne encore plus rude. C'est aussi ce qu'elle fit en termes très-touchans , louant son bon naturel , déplorant les mauvais exemples qui l'avoient séduit , & le regrettant si sincèrement , que déjà disposée à la tristesse , elle s'émut jusqu'à pleurer. Tout à coup le cabinet s'ouvre , l'homme en guenilles en sort impétueusement , se précipite à ses genoux , les embrasse , & fond en larmes. Elle tenoit un verre ; il lui échappe : Ah , malheureux , d'où viens-tu ? se laisse aller sur lui , & seroit tombée en foiblesse , si l'on n'eut été prompt à la secourir.

Le reste est facile à imaginer. En un moment on fût par toute la maison que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne

Fanchon ! quelle fête ! A peine étoit-il hors de la chambre qu'il fut équipé. Si chacun n'avoit eu que deux chemises, Anet en auroit autant eu lui tout seul , qu'il en seroit resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller , je trouvai qu'on m'avoit si bien prévenu , qu'il fallut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant , Fanchon ne vouloit point quitter sa maîtresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari , on prétexta que les enfans avoient besoin de prendre l'air , & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scène n'incommoda point la malade , comme les précédentes ; elle n'avoit rien eu que d'agréable , & ne lui fit que du bien. Nous passâmes l'après-midi Claire & moi seuls auprès d'elle , & nous eumes deux heures d'un entretien paisible , qu'elle rendit le plus intéressant , le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venoit de nous frapper & qui lui rappelloit si vivement les premiers temps de sa jeunesse. Puis suivant le fil des événemens , elle fit une courte récapitulation de sa vie entière , pour montrer qu'à tout prendre elle avoit été douce & fortunée , que de degrés en degrés elle étoit montée au comble du bonheur permis sur la terre , & que l'accident

qui terminoit ses jours au milieu de leur course , marquoit , selon toute apparence dans sa carrière naturelle , le point de séparation des biens & des maux.

Elle remercia le Ciel de lui avoir donné un cœur sensible & portée au bien , un entendement sain , une figure prévenante , de l'avoir fait naître dans un pays de liberté & non parmi des esclaves , d'une famille honorable & non d'une race de mal-faiteurs , dans une honnête fortune & non dans les grandeurs du monde qui corrompent l'ame , ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un père & d'une mère tous deux vertueux & bons , pleins de droiture & d'honneur , & qui , tempérant les défauts l'un de l'autre , avoit formé sa raison sur la leur , sans lui donner leur foiblesse ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable & sainte , qui , loin d'abrutir l'homme , l'ennoblit & l'élève , qui ne favorisant ni l'impiété ni le fanatisme , permet d'être sage & de croire , d'être humain & pieux tout à la fois.

Après cela , serrant la main de sa Cousine qu'elle tenoit dans la sienne , & la regardant de cet œil que vous devez connoître & que la langueur rendoit encore plus touchant ; tous ces biens , dit-elle , ont été donnés à mille autres ; mais celui-ci !.... le Ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme , & j'eus une amie. Il nous fit naître

en même-temps ; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti ; il fit nos cœurs l'un pour l'autre , il nous unit dès le berceau , je l'ai conservée tout le temps de ma vie , & sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde , & je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés ? De quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée ? De quels maux ne me consolait-elle pas ? Qu'eussai-je été sans elle ? Que n'eut-elle pas fait de moi , si je l'avois mieux écoutée ? Je la vaudrois peut-être aujourd'hui ! Claire , pour toute réponse , baissa la tête sur le sein de son amie , & voulut soulager les sanglots par des pleurs : il ne fut pas possible. Julie la pressa long-temps contre sa poitrine en silence. Ces momens n'ont ni mots ni larmes.

Elles se remirent , & Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens ; c'est le sort des choses humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour , difficile en mérite personnel , indifférent sur tous les biens de l'opinion. Il étoit presque impossible que les préjugés de mon père s'accordassent avec mon penchant. Il me falloit un amant que j'eusse choisi moi-même. Il s'offrit ; je crus le choisir : sans doute le Ciel le choisit pour moi , afin que livrée aux erreurs de ma passion , je ne le fusse pas aux horreurs du crime , & que l'amour de la vertu restât au moins dans mon ame après elle.

Il prit le langage honnête & insinuant avec lequel mille fourbes séduisent tous les jours autant de filles bien nées : mais seul parmi tant d'autres il étoit honnête-homme & pensoit ce qu'il disoit. Etoit-ce ma prudence qui l'avoit discerné ? Non ; je ne connus d'abord de lui que son langage & je fus séduite. Je fis par désespoir ce que d'autres font par effronterie : je me jettai , comme disoit mon père , à sa tête ; il me respecta : ce fut alors seulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter ; mais j'y comptois auparavant , ensuite j'osai compter sur moi-même , & voilà comment on se perd.

Elle s'étendit avec complaisance sur le mérite de cet amant ; elle lui rendoit justice , mais on voyoit combien son cœur se plaisoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ses propres dépens. A force d'être équitable envers lui , elle étoit inique envers elle , & se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eut plus d'horreur qu'elle de l'adultère , sans se souvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Milord Edouard , son mari , ses enfans , votre retour , notre amitié , tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu sa mère au moment que cette perte lui pou-

voit être la plus cruelle, mais si le Ciel la lui eut conservée, bientôt il fut survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mère, quelque foible qu'il fut, eut suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son père, & delà seroient sortis la discorde & les scandales; peut-être les désastres & le déshonneur; peut-être pis encore si son frère avoit vécu. Elle avoit épousé, malgré elle, un homme qu'elle n'aimoit point, mais elle soutint qu'elle n'auroit pu jamais être aussi heureuse avec un autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant son amie. Il n'y avoit pas jusqu'à ses chagrins & ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne fait pas, disoit-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même, indépendant de la fortune & des événemens. Que j'ai gémi, que j'ai versé de larmes! Hé bien, s'il falloit renaître aux mêmes conditions; le mal que j'ai commis seroit le seul que je voudrois retrancher: celui que j'ai souffert me seroit agréable encore. Saint-Preux, je vous rends ses propres mots; quand vous aurez lu sa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoit-elle, à quelle

félicité je suis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois davantage. La prospérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher rassemblé autour de moi ou prêt à l'être. Le présent, l'avenir me flattoient également; la jouissance & l'espoir se réunissoient pour me rendre heureuse : mon bonheur, monté par degrés, étoit au comble, il ne pouvoit plus que déchoir; il étoit venu sans être attendu, il se fut enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le sort pour me soutenir à ce point? Un état permanent est-il fait pour l'homme? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre, ne fut-ce que le plaisir de la possession, qui s'use par elle. Mon père est déjà vieux; mes enfans sont dans l'âge tendre, où la vie est encore mal assurée : que de pertes pouvoient m'affliger, sans qu'il me restât plus rien à pouvoir acquérir! L'affection maternelle augmente sans cesse, la tendresse filiale diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mère. En avançant en âge, les miens se seroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde, ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Russie; que de pleurs son départ m'auroit coûtés! Tout se seroit détaché de moi peu à peu, & rien n'eût suppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laisse! Enfin, n'eût-il pas fallu mourir? Peut-être

mourir la dernière de tous ! Peut-être seule & abandonnée ! Plus on vit, plus on aime à vivre, même sans jouir de rien : j'aurois eu l'ennui de la vie & la terreur de la mort, suite ordinaire de la vieillesse. Au lieu de cela, mes derniers instans sont encore agréables, & j'ai de la vigueur pour mourir, si même on peut appeler mourir, que laisser vivant ce qu'on aime. Non mes amis, non mes enfans, je ne vous quitte pas, pour ainsi dire ; je reste avec vous, en vous laissant tous unis, mon esprit, mon cœur vous demeurent. Vous me verrez sans cesse entre vous ; vous vous sentirez sans cesse environnés de moi..... Et puis nous nous rejoindrons, j'en suis sûre ; le bon Wolmar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquillise mon âme, & m'adoucit un moment pénible ; il me promet pour vous le même destin qu'à moi. Mon sort me suit & s'assure. Je fus heureuse, je le suis, je vais l'être : mon bonheur est fixé, je l'arrache à la fortune ; il n'a plus de bornes que l'éternité.

Elle en étoit-là quand le Ministre entra. Il l'honorait & l'estimoit véritablement. Il savoit mieux que personne combien sa foi étoit vive & sincère. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille, & en tout, de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu souvent mourir avec ostentation, jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle se joignoit-il

un desir secret de voir si ce calme se soutiendrait jusqu'au bout.

Elle n'eut pas besoin de changer beaucoup le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractère du survenant. Comme ses conversations en pleine santé n'étoient jamais frivoles, elle ne faisoit alors que continuer à traiter dans son lit avec la même tranquillité des sujets intéressans pour elle & pour ses amis; elle agitoit indifféremment des questions qui n'étoient pas différentes.

En suivant le fil de ses idées sur ce qui pouvoit rester d'elle avec nous, elle nous parloit de ses anciennes réflexions sur l'état des âmes séparées des corps. Elle admiroit la simplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, disoit-elle, est aussi raisonnable que les contes des Revensans, qui font mille désordres & tourmentent les bonnes femmes, comme si les esprits avoient des voix pour parler & des mains pour battre! Comment un pur Esprit agiroit-il sur une âme enfermée dans un corps, & qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremise de ses organes? il n'y a pas de sens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'absurde à supposer qu'une âme libre d'un corps qui jadis habita la terre, puisse y revenir encore errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher; non pas pour

nous avertir de sa présence ; elle n'a nul moyen pour cela ; non pas pour agir sur nous & nous communiquer ses pensées ; elle n'a point de prise pour ébranler les organes de notre cerveau ; non pas pour apercevoir non plus ce que nous faisons , car il faudroit qu'elle eût des sens ; mais pour connoître elle-même ce que nous pensons & ce que nous sentons , par une communication immédiate , semblable à celle par laquelle Dieu lit nos pensées dès cette vie, & par laquelle nous lirons réciproquement les siennes dans l'autre , puisque nous le verrons face à face : car enfin , ajouta-t-elle , en regardant le Ministre , à quoi serviroient des sens lorsqu'ils n'auroient plus rien à faire ? L'Etre Éternel ne se voit ni ne s'entend ; il se fait sentir , il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles , mais au cœur.

Je compris à la réponse du Pasteur , & à quelques signes d'intelligence , qu'un des points ci-devant contestés entr'eux , étoit la résurrection des corps. Je m'aperçus aussi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la Religion de Julie , où la foi se rapprochoit de la raison.

Elle se complaisoit tellement à ces idées , que quand elle n'eût pas pris son parti sur ses anciennes opinions , c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui sembloit si douce dans l'état où elle se trouvoit. Cent fois ,

disoit-elle, j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mère présente, qui lisoit dans le cœur de sa fille & l'applaudissoit. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encore sous les yeux de ce qui nous fut cher ! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger si durant ces discours la main de Claire étoit souvent serrée.

Quoique le Pasteur répondit à tout avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien, de peur qu'on ne prit son silence sur d'autres points pour un aveu, il ne laissa pas d'être Ecclésiastique un moment, & d'exposer sur l'autre vie une doctrine opposée. Il dit que l'immensité, la gloire & les attributs de Dieu seroient le seul objet dont l'ame des bienheureux seroit occupée, que cette contemplation sublime effaceroit tout autre souvenir, qu'on ne se verroit point, qu'on ne se reconnoîtroit point, même dans le Ciel, & qu'à cet aspect ravissant on ne songeroit plus à rien de terrestre.

Cela peut être, reprit Julie, il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous quand nous serons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées, j'avoue que je me sens des affections si chères, qu'il m'en coûteroit de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une

espece d'argument qui flatte mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience. Je me souviendrai donc de ce que j'aurai fait sur la terre ; je me souviendrai donc aussi des gens qui m'y ont été chers ; ils me le feront donc encore : ne les voir plus seroit une peine , & le séjour des bienheureux n'en admet point. Au reste , ajouta-t-elle , en regardant le Ministre d'un air assez gai , si je me trompe , un jour ou deux d'erreur seront bientôt passés. Dans peu j'en saurai là-dessus plus que vous-même. En attendant , ce qu'il y a pour moi de très-sûr , c'est que tant que je me souviendrai d'avoir habité la terre , j'aimerai ceux que j'y ai aimés , & mon Pasteur n'aura pas la dernière place.

Ainsi se passèrent les entretiens de cette journée , où la sécurité , l'espérance , le repos de l'ame brillèrent plus que jamais dans celle de Julie , & lui donnoient d'avance , au jugement du Ministre , la paix des bienheureux dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre , plus vraie , plus caressante , plus aimable , en un mot , plus elle-même. Toujours du sens , toujours du sentiment , toujours la fermeté du sage , & toujours la douceur du chrétien. Point de prétention , point d'apprêt , point de sentence , par-tout la naïve expression de ce qu'elle sentoit ; par-tout la simplicité de son cœur. Si quelquefois elle

contraignoit les plaintes que la souffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité stoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle ; & quand les horreurs de la mort faisoient quelque instant pâtir la nature, elle ne cachoit point ses frayeurs, elle se laissoit consoler. Si-tôt qu'elle étoit remise, elle consolait les autres. On voyoit, on sentoit son retour, son air caressant le disoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, sa plaisanterie même étoit touchante ; on avoit le sourire à la bouche & les yeux en larmes. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaisoit plus, elle étoit plus aimable qu'en santé même ; & le dernier jour de sa vie en fut aussi le plus charmant.

Vers le soir elle eut encore un accident, qui, bien que moindre que celui du matin, ne lui permit pas de voir long-temps ses enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée ; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant Claire, la maladie est dans le sang.

Se sentant bien revenue, elle voulut qu'on soupât dans sa chambre. Le Médecin s'y trouva, comme le matin. La Fanchon qu'il falloit toujours avertir quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce soir-là sans se faire appeller. Julie s'en apperçut & sourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, sou-

pe encore avec moi ce soir ; tu auras plus long-temps ton mari que ta maîtresse. Puis elle me dit, je n'ai pas besoin de vous recommander Claude Anet ; non, repris-je, tout ce que vous avez honoré de votre bienveillance, n'a pas besoin de m'être recommandé.

Le souper fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie voyant qu'elle pouvoit soutenir la lumière, fit approcher la table, & , ce qui sembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appétit. Le Médecin, qui ne voyoit plus d'inconvénient à le satisfaire, lui offrit un blanc de poulet ; non, dit-elle, mais je mangerois bien de cette Ferra. (m) On lui en donna un petit morceau ; elle le mangea avec un peu de pain & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il falloit voir Madame d'Orbe la regarder ; il falloit le voir, car cela ne peut se dire. Loin que ce qu'elle avoit mangé lui fit mal, elle en parut mieux le reste du souper. Elle se trouva même de si bonne humeur, qu'elle s'avisa de remarquer par forme de reproche, qu'il y avoit long-temps que je n'avois bû de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Espagne à ces Messieurs. A la contenance du Médecin, elle vit qu'il s'attendoit à boire du vrai vin d'Espagne, & sourit encore en regardant sa Cousine. J'apperçus aussi que, sans

(m) Excellent poisson particulier au lac de Genève, & qu'on n'y trouve qu'en certain temps.

faire attention à tout cela, Claire de son côté commençoit de temps à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt sur Julie & tantôt sur Fanchon, à qui ces yeux sembloient dire ou demander quelque chose.

Le vin tarδοit à venir. On eut beau chercher la clef de la Cave, on ne la trouva point; & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le valet de chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la provision d'un seul jour en avoit duré cinq, & que le vin manquoit sans que personne s'en fut apperçu, malgré plusieurs nuits de veille. (n) Le Médecin tomboit des nues. Pour moi, soit qu'il fallut attribuer cet oubli à la tristesse ou à la sobriété des Domestiques, j'eus honte d'user avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, & j'ordonnai que désormais tout le monde eut du vin à discrétion.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau; le Médecin le lui donna dans un

(n) Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance : on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problème entier dépend d'un point unique : trouvez seulement Julie, & tout le reste est trouvé. Les hommes en général ne sont point ceci ou cela, ils sont ce qu'on les fait être.

verre, & voulut qu'elle le but pur. Ici les coups d'œil devinrent plus fréquens entre Claire & la Fanchon; mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foiblesse, le régime ordinaire à Julie, donnèrent au vin une grande activité. Ah! dit-elle, vous m'avez enivrée! après avoir attendu si tard, ce n'étoit pas la peine de commencer, car c'est un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle se mit à babiller, très-sensément pourtant, à son ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'est que son teint n'étoit point allumé; ses yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie; à la pâleur près, on l'auroit crue en santé. Pour alors, l'émotion de Claire devint tout-à-fait visible. Elle élevoit un œil craintif alternativement sur Julie, sur moi, sur la Fanchon, mais principalement sur le Médecin: tous ces regards étoient autant d'interrogations qu'elle vouloit & n'osoit faire. On eut dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la peur d'une mauvaise réponse la retenoit; son inquiétude étoit si vive, qu'elle en paroïssoit oppressée.

Fanchon, enhardie par tous ces signes, hasarda de dire, mais en tremblant & à demi voix, qu'il sembloit que Madame avoit un peu moins souffert aujourd'hui;... que la dernière convulsion avoit été moins forte;... que la soirée.... elle resta inter-

dite. Et Claire, qui pendant qu'elle avoit parlé, trembloit comme la feuille, leva des yeux craintifs sur le Médecin, les regards attachés aux siens, l'oreille attentive, & n'osant respirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eut fallu être stupide, pour ne pas concevoir tout cela. Du Bosson se leve, va tâter le poulx de la malade, & dit : il n'y a point là d'ivresse, ni de fièvre ; le poulx est fort bon. A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras : Hé bien, Monsieur ! . . . le poulx ? . . . la fièvre ? . . . la voix lui manquoit ; mais ses mains écartées restoient toujours en avant ; ses yeux pétilloient d'impatience ; il n'y avoit pas un muscle à son visage, qui ne fût en action. Le Médecin ne répond rien, reprend le poignet ; examine les yeux, la langue, reste un moment pensif, & dit : Madame, je vous entends bien. Il m'est impossible de dire à présent rien de positif ; mais si demain matin à pareille heure elle est encore dans le même état, je réponds de sa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverse deux chaises & presque la table, saute au coup du Médecin, l'embrasse, le baise mille fois en sanglotant & pleurant à chaudes larmes, & toujours avec la même impétuosité, s'ôte du doigt une bague de prix, la met aussi malgré lui, & lui dit hors d'haleine : Ah, Monsieur, si vous nous la rendez, vous ne la sauverez pas seule.

Julie vit tout cela. Ce spectacle la déchira. Elle regarde son amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux. Ah, cruelle! que tu me fais regretter la vie! veux-tu me faire mourir désespérée? Faudra-t-il te préparer deux fois? Ce peu de mots fut un coup de foudre; il amortit aussi-tôt les transports de joie; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'espoir renaissant.

En un instant la réponse du Médecin fut sue par toute la maison. Ces bonnes gens crurent déjà leur maîtresse guérie. Ils résolurent tous d'une voix de faire au Médecin, si elle en revenoit, un présent en commun, pour lequel chacun donna trois mois de ses gages, & l'argent fut sur le champ consigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord se fit avec tant d'empressement, que Julie entendoit de son lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui se sent mourir! Elle me fit signe, & me dit à l'oreille: on m'a fait boire jusqu'à la lie la coupe amère & douce de la sensibilité.

Quand il fut question de se retirer, Madame d'Orbe, qui partagea le lit de sa Cousine comme les deux nuits précédentes, fit appeler sa femme de chambre pour relayer cette nuit la Fanchon; mais celle-ci s'indigna de cette proposition, plus même, ce me sembla, qu'elle n'eut fait si son mari ne fut pas arrivé. Madame d'Orbe s'opiniâtra de son

côté , & les deux femmes de chambre passèrent la nuit ensemble dans le cabinet. Je la passai dans la chambre voisine , & l'espoir avoit tellement ranimé le zèle , que ni par ordres , ni par menaces je ne pus envoyer coucher un seul domestique. Ainsi toute la maison resta sur pied cette nuit , avec une telle impatience qu'il y avoit peu de ses habitans qui n'eussent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'allarmèrent pas : mais sur le matin que tout étoit tranquille , un bruit sourd frappa mon oreille. J'écoute , je crois distinguer des gémissemens. J'accours , j'entre , j'ouvre le rideau..... Saint Preux ! cher Saint Preux !..... je vois les deux amies sans mouvement , & se tenant embrassées ; l'une évanouie , & l'autre expirante. Je m'écrie , je veux retarder ou recueillir son dernier soupir ; je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu , Julie n'étoit plus.... Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier saisissement , je m'informai de Madame d'Orbe. J'appris qu'il avoit fallu la porter dans sa chambre , & même l'y renfermer : car elle rentroit à chaque instant dans celle de Julie , se jettoit sur son corps , le réchauffoit du sien , s'efforçoit de le ranimer , le pressoit , s'y colloït

avec une espèce de rage , l'appelloit à grands cris de mille noms passionnés , & nourrissoit son désespoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant je la trouvai tout-à-fait hors de sens , ne voyant rien , n'entendant rien , ne connoissant personne , se roulant par la chambre en se tordant les mains & mordant les pieds des chaises , murmurant d'une voix sourde quelques paroles extravagantes , puis poussant par longs intervalles des cris aigus qui faisoient tressaillir. Sa femme de chambre au pied de son lit , consternée , épouvantée , immobile , n'osant souffler , cherchoit à se cacher d'elle , & trembloit de tout son corps. En effet , les convulsions dont elle étoit agitée avoient quelque chose d'effrayant. Je fis signe à la femme de chambre de se retirer ; car je craignois qu'un seul mot de consolation lâché mal à propos ne la mit en fureur.

Je n'essayai pas de lui parler ; elle ne m'eut point écouté , ni même entendu ; mais au bout de quelque temps la voyant épuisée de fatigue , je la pris & la portai dans un fauteuil. Je m'assis auprès d'elle , en lui tenant les mains , j'ordonnai qu'on amenât les enfans , & les fis venir autour d'elle. Malheureusement , le premier qu'elle aperçut fut précisément la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect la fit frémir. Je vis ses traits s'altérer , ses regards s'en détourner avec une espèce d'hor-

reur, & ses bras en contraction se roidir pour le repousser. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné ! lui dis-je, pour avoir été trop cher à l'une, tu deviens odieux à l'autre ; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irritèrent violemment & m'en attirèrent de très-piquans. Ils ne laissèrent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras & s'efforça de le caresser ; ce fut en vain, elle le rendit presque au même instant. Elle continue même à le voir avec moins de plaisir que l'autre, & je suis bien-aise que ce ne soit pas celui-là qu'on a destiné à sa fille.

Gens sensibles, qu'eussiez-vous fait à ma place ? Ce que faisoit Madame d'Orbe. Après avoir mis ordre aux enfans, à Madame d'Orbe, aux funérailles de la seule personne que j'ai aimée, il fallut monter à cheval & partir la mort dans le cœur pour la porter au plus déplorable père. Je le trouvai souffrant de sa chute, agitée, troublé de l'accident de sa fille ! Je le laissai accablé de douleurs, de ses douleurs de vieillard, qu'on n'apperçoit pas au-dehors, qui n'excitent ni gestes ni cris, mais qui tuent. Il n'y résistera jamais, j'en suis sûr, & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de son ami. Le lendemain je fis toute la diligence possible pour être de retour de bonne heure & rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes : mais tout n'étoit pas dit encore. Il falloit qu'elle

ressuscitât pour me donner l'horreur de la perdre une seconde fois.

En approchant du logis , je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine , & s'écrier d'aussi loin que je pus l'entendre ; Monsieur, Monsieur, hâtez-vous , Madame n'est pas morte. Je ne compris rien à ce propos insensé. J'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui versaient des larmes de joie en donnant à grands cris des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande ce que c'est ; tout le monde est dans le transport , personne ne peut me répondre : la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt personnes à genoux autour de son lit , & les yeux fixés sur elle. Je m'approche , je la vois sur ce lit habillée & parée ; le cœur me bat, je l'examine.... Hélas ! elle étoit morte ! Ce moment de fausse joie si-tôt & si cruellement éteinte fut le plus amer de ma vie. Je ne suis pas colère : je me sentis vivement irrité. Je voulus savoir le fond de cette extravagante scène. Tout étoit déguisé, altéré, changé : j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'histoire du prodige.

Mon beau-père allarmé de l'accident qu'il avoit appris , & croyant pouvoir se passer de son valet-de-chambre , l'avoit envoyé un peu avant mon arrivée auprès de lui savoir des nouvelles de sa fille. Le vieux domestique,

domestique , fatigué du cheval , avoit pris un bateau , & traversant le lac pendant la nuit étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant il voit la consternation , il en apprend le sujet , il monte en gémissant à la chambre de Julie ; il se met à genoux aux pieds de son lit , il la regarde , il pleure , il la contemple. Ah , ma bonne maîtresse ! ah , que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous ! moi qui suis vieux , qui ne tiens à rien , qui ne suis bon à rien , que fais-je sur la terre ? Et vous qui étiez jeune , qui faisiez la gloire de votre famille , le bonheur de votre maison , l'espoir des malheureux ; hélas ! quand je vous vis naître , étoit-ce pour vous voir mourir ?....

Au milieu des exclamations que lui arrachent son zèle & son bon cœur , les yeux toujours collés sur ce visage , il crut appercevoir un mouvement : son imagination se frappe ; il voit Julie tourner les yeux , le regarder , lui faire un signe de tête. Il se leve avec transport & court par toute la maison , en criant que Madame n'est pas morte , qu'elle l'a reconnu , qu'il en est sûr qu'elle en reviendra. Il n'en fallut pas davantage ; tout le monde accourt , les voisins , les pauvres qui faisoient retentir l'air de leurs lamentations , tous s'écrient , elle n'est pas morte ! Le bruit s'en répand & s'augmente : le peuple ami du merveilleux se prête avidement à la nouvelle ; on la

croit comme on la desiro , chacun cherche à se faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas seulement fait signe , elle avoit agi , elle avoit parlé , & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonstanciés qui n'arrivèrent jamais.

Si-tôt qu'on crut qu'elle vivoit encore , on fit mille efforts pour la ranimer , on s'empressoit autour d'elle , on lui parloit , on l'inondoit d'eaux spiritueuses , on touchoit si le pouls ne revenoit point. Ses femmes , indignées que le corps de leur maîtresse restât environné d'hommes dans un état si négligé , firent sortir tout le monde , & ne tarderent pas à connoître combien on s'abusoit. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chère ; peut-être espérant encore elles-mêmes quelque événement miraculeux , elles vêtirent le corps avec soin , & quoique sa garde-robe leur eut été laissée , elles lui prodiguèrent la parure. Ensuite l'exposant sur un lit & laissant les rideaux ouverts , elles se remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'étoit au plus fort de cette fermentation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impossible de faire entendre raison à la multitude , que si je faisois fermer la porte & porter le corps à la sépulture , il pourroit arriver du tumulte , que je passerois au moins pour un mari parricide qui faisoit en-

terrer la femme en vie, & que je ferois en horreur dans tout le pays. Je résolus d'attendre. Cependant après plus de trente-six heures, par l'extrême chaleur qu'il faisoit, les chairs commençoient à se corrompre, & quoique le visage eut gardé ses traits & sa douceur, on y voyoit déjà quelques signes d'altération. Je le dis à Madame d'Orbe qui restoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illusion si grossière; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être incessamment dans la chambre, d'y navrer son cœur à plaisir, de l'y repaître de ce mortel spectacle, de s'y rassasier de douleur.

Elle m'entendit, & prenant son parti sans rien dire, elle sortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après, tenant un voile d'or brodé de perles que vous lui aviez apporté des Indes. Puis s'approchant du lit, elle baïsa le voile, en couvrit en pleurant la face de son amie, & s'écria d'une voix éclatante. » Maudite soit l'indigne » main qui jamais levera ce voile ! maudit » soit l'œil impie qui verra ce visage défiguré ! » Cette action, ces mots frappèrent tellement les spectateurs, qu'aussi-tôt, comme par une inspiration soudaine, la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impressions sur tous nos gens & sur tout le peuple, que la défunte ayant été mise au cercueil dans ses habits

& avec les plus grandes précautions ; elle a été portée & inhumée dans cet état sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile.

Le sort du plus à plaindre est d'avoir encore à consoler les autres. C'est ce qui me reste à faire auprès de mon beau-père, de Madame d'Orbe, des amis, des parens, des voisins, & de mes propres gens. Le reste n'est rien ; mais mon vieux ami ! mais Madame d'Orbe ! il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me savoir gré de mes soins, elle me les reproche ; mes attentions l'irritent, ma froide tristesse l'aigrit ; il lui faut des regrets amers semblables aux siens, & sa douleur barbare voudroit voir tout le monde au désespoir. Ce qu'il y a de plus désolant est qu'on ne peut compter sur rien avec elle, & ce qui la soulage un moment la dépîte un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, approche de la folie, & seroit risible pour des gens de sang-froid. J'ai beaucoup à souffrir ; je ne me rebuterai jamais. En servant ce qu'aima Julie, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

Un seul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait en engageant Claire à se conserver pour remplir les soins dont la chargea son amie. Exténuée d'agitations, d'abstinences, de veilles, elle sembloit enfin résolue à revenir sur elle-mê-

me , à recommencer sa vie ordinaire , à reprendre ses repas dans la salle à manger. La première fois qu'elle y vint je fis dîner les enfans dans leur chambre , ne voulant pas courir le hazard de cet essai devant eux : car le spectacle des passions violentes de toute espèce , est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfans. Ces passions ont toujours dans leurs excès quelque chose de puérile qui les amuse , qui les séduit , & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre. Ils n'en avoient déjà que trop vu.

En entrant , elle jeta un coup d'œil sur la table & vit deux couverts. A l'instant elle s'assit sur la première chaise qu'elle trouva derriere elle , sans vouloir se mettre à table , ni dire la raison de ce caprice. Je crus la deviner , & je fis mettre un troisième couvert à la place qu'occupoit ordinairement sa Cousine. Alors elle se laissa prendre par la main & mener à table sans résistance , rangeant sa robe avec soin , comme si elle eut craint d'embarrasser cette place vuide. A peine avoit-elle porté la première cuillerée de potage à sa bouche qu'elle la repose : & demande d'un ton brutique ce que faisoit-là ce couvert , puisqu'il n'étoit point occupé ? Je lui dis qu'elle avoit raison , & fis ôter le couvert. Elle essaya de manger , sans pouvoir en venir à bout. Peu à peu son cœur se gonflait , sa respiration devenoit haute & ressembloit à des soupirs. Enfin , elle se

leva tout à coup de table, s'en retourna, dans sa chambre sans dire un seul mot ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raison par ses propres caprices, & d'amollir la dureté du désespoir par un sentiment plus doux. Vous savez que sa fille ressemblait beaucoup à Madame de Wolmar. Elle se plaisoit à marquer cette ressemblance par des robes de même étoffe, & elle leur avoit apporté de Geneve plusieurs ajustemens semblables, dont elles se paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut possible, & après l'avoir bien instruite, je lui fis occuper à table le troisiéme couvert, qu'on avoit mis comme la veille.

Claire, au premier coup d'œil comprit mon intention; elle en fut touchée, & me jeta un regard tendre & obligeant. Ce fut là le premier de mes soins auquel elle parut sensible, & j'aurai bien d'un expédient qui la dispoit à l'attendrissement.

Henriette, fière de représenter sa petite Maman, joua parfaitement son rôle, & si parfaitement que je vis pleurer les domestiques. Cependant elle donnoit toujours à sa mère le nom de Maman, & lui parloit avec le respect convenable. Mais enhardie par le succès, & par mon approbation

qu'elle remarquoit fort bien , elle s'avisa de porter la main sur une cuillier & de dire dans une faillie : Claire, veux-tu de cela ? Le geste & le ton de voix furent imités au point que sa mère en tressaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire , tend son assiette en disant : oui , mon enfant , donne ; tu es charmante , & puis elle se mit à manger avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention , je vis de l'égarement dans ses yeux , & dans son geste un mouvement plus brusque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage , & je fis bien ; car une heure après elle eut une violente indigestion qui l'eut infailliblement étouffée , si elle eut continué de manger. Dès ce moment , je résolus de supprimer tous ces jeux , qui pouvoient allumer son imagination au point qu'on n'en seroit plus maître. Comme on guérit plus aisément de l'affection que de la folie , il vaut mieux la laisser souffrir davantage , & ne pas exposer sa raison.

Voilà , mon cher , à peu près où nous en sommes. Depuis le retour du Baron , Claire monte chez lui tous les matins , soit tandis que j'y suis , soit quand j'en sors ; ils passent une heure ou deux ensemble , & les soins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs , elle commence à se rendre plus assidue auprès des enfans. Un des trois a été malade ,

précifément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait sentir qu'il lui reste des pertes à faire, & lui a rendu le zèle de ses devoirs. Avec tout cela, elle n'est pas encore au point de la tristesse; les larmes ne coulent pas encore; on vous attend pour en répandre, c'est à vous de les effuyer. Vous devez m'entendre. Pensez au dernier conseil de Julie; il est venu de moi le premier, & je le crois plus que jamais utile & sage. Venez-vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Son père, son amie, son mari, ses enfans, tout vous attend, tout vous desire, vous êtes nécessaire à tous. Enfin, sans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis; je vous devrai peut-être plus que personne.

LET TRE XII

DE JULIE.

Cette Lettre étoit incluse dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout est changé, mon bon ami; souffrons ce changement sans murmure; il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions à nous réunir: cette réunion n'étoit pas bonne. C'est un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue; sans doute il prévient des malheurs. Je me suis long-temps fait illusion. Cette

illusion me fut salutaire ; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez cru guérie, & j'ai cru l'être. Rendons grâces à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile ; qui fait si me voyant si près de l'abyme, la tête ne m'eût point tourné ? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui m'a fait vivre ; il s'est concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'est plus à craindre ; il me soutient quand mes forces m'abandonnent ; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu sans honte ; ce sentiment resté malgré moi fut involontaire ; il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire ; la vertu me reste sans tache, & l'amour m'est resté sans remords.

J'ose m'honorer du passé ; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable ! Qu'étoit-ce de la vie entière passée avec vous ? Quels dangers j'ai courus sans le savoir ! A quels dangers plus grands j'allois être exposée ! Sans doute je sentoisi pour moi les craintes que je croyois sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas assez vécu pour le bonheur & pour la vertu ? Que me restoit-il d'utile à tirer de la vie. En me l'ô-

tant le Ciel ne m'ôte plus rien de regrettable, & met mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable ; contente de vous & de moi, je pars avec joie, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de sacrifices, je compte pour peu celui qui me reste à faire : ce n'est que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs, je les sens : vous restez à plaindre, je le fais trop ; & le sentiment de votre affliction est la plus grande peine que j'emporte avec moi ; mais voyez aussi que de consolations je vous laisse ! Que de soins à remplir envers celle qui vous fut chère, vous font un devoir de vous conserver pour elle ! il vous reste à la servir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis long-temps. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reste. Venez vous réunir à sa famille. Que son cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aime se rassemble pour lui donner un nouvel être. Vos soins, vos plaisirs, votre amitié, tout fera son ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre ; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous reste une autre Julie, & n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de sa vie ; unissez-vous pour conserver l'autre ; c'est le seul moyen qui vous reste à tous deux de me survivre, en servant ma famille & mes enfans. Que ne puis-je inventer des

nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'est cher ! Combien vous devez l'être l'un à l'autre ! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel ! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raisons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi sans vous attendre ensemble ? Non : Claire & Julie seront si bien confondues qu'il ne sera plus possible à votre cœur de les séparer. Le sien vous rendra tout ce que vous aurez senti pour son amie, elle en sera la confidente & l'objet : vous serez heureux par celle qui vous restera, sans cesser d'être fidèle à celle que vous aurez perdue, & après tant de regrets & de peines, avant que l'âge de vivre & d'aimer se passe, vous aurez brûlé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'est dans ce chaste lien que vous pourrez sans distractions & sans craintes vous occuper des soins que je vous laisse, & après lesquels vous ne serez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici-bas. Vous le savez, il existe un homme digne du bonheur auquel il ne fait pas aspirer. Cet homme est votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, sans intérêt à la vie, sans attente de celle qui la suit, sans plaisir, sans consolation, sans espoir, il sera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les soins qu'il a pris de vous, & vous savez ce qui peut les rendre uti-

les. Souvenez-vous de ma Lettre précédente. Passez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui-en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le succès est plus près que vous ne pensez : il a fait son devoir , je ferai le mien , faites le vôtre. Dieu est juste ; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire sur mes enfans. Je fais quel soin va vous coûter leur éducation : mais je fais bien aussi que ces soins ne vous seront pas pénibles. Dans les momens de dégoûts inséparables de cet emploi, dites-vous, ils sont les enfans de Julie, il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les observations que j'ai faites sur votre mémoire & sur le caractère de mes deux fils. Cet écrit n'est que commencé : je ne vous le donne pas pour règle. Je le sou mets à vos lumières. N'en faites point des savans, faites-en des hommes bienfaisans & justes. Parlez-leur quelquefois de leur mère.... vous savez s'ils lui étoient chers... Dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à son frère, que c'étoit pour lui que j'aimois la vie. Dites - leur..... je me sens fatiguée. Il faut finir cette Lettre. En vous laissant mes enfans, je m'en sépare avec moins de peine, je crois rester avec eux.

Adieu , adieu , mon doux ami ,..... Hélas ! j'achève de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop peut-être en ce moment

où le cœur ne déguise plus rien.... Eh, pour-quoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je sens? Ce n'est plus moi qui te parle; je suis déjà dans les bras de la mort. Quand tu verras cette Lettre, les vers rongeront le visage de ton amante, & son cœur, où tu ne seras plus. Mais mon ame existeroit-elle sans toi, sans toi, quelle félicité goûterois-je? Non je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous sépara sur la terre, nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuse d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours sans crime, & de te le dire encore une fois.

L E T T R E X I I I

D E M A D A M E D' O R B E .

J'Apprends que vous commencez à vous remettre assez pour qu'on puisse espérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort sur votre foiblesse; il faut tâcher de passer les monts avant que l'hiver achève de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient; vous n'y verrez que douleur & tristesse, & peut-être l'affliction commune sera-t-elle un soulagement pour la vôtre. La mienne, pour s'exhaler a besoin de vous. Moi seule, je ne puis ni pleurer ni parler, ni me faire entendre, Wolmar m'entend & ne me répond pas. La douleur d'un père infortuné se con-

centre en lui-même ; il n'en imagine pas une plus cruelle ; il ne la fait ni voir ni sentir : il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendrissent & ne savent pas s'attendrir. Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence regne autour de moi. Dans mon stupide abattement , je n'ai plus de commerce avec personne. Je n'ai qu'assez de force & de vie pour sentir les horreurs de la mort. O venez , vous qui partagez ma perte ! Venez partager mes douleurs : venez nourrir mon cœur de vos regrets ; venez l'abreuver de vos larmes. C'est la seule consolation que je puisse attendre ; c'est le seul plaisir qui me reste à goûter.

Mais avant que vous arriviez , & que j'apprenne votre avis sur un projet dont je fais qu'on vous a parlé , il est bon que vous sachiez le mien d'avance. Je suis ingénue & franche , je ne veux rien vous dissimuler. J'ai eu de l'amour pour vous , je l'avoue ; peut-être en ai-je encore ; peut-être en aurai-je toujours ; je ne le fais , ni ne le veux savoir. On s'en doute , je ne l'ignore pas ; je ne m'en fâche ni ne m'en soucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire & que vous devez bien retenir. C'est qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Étange & pourroit se résoudre à en épouser un autre , n'est à mes yeux qu'un indigne & un lâche , que je tiendrois à déshonneur d'avoir pour ami ; & quant à moi , je vous déclare que tout homme , quel qu'il puisse être , qui désor-

mais m'osera parler d'amour, ne m'en reparlera de sa vie.

Songez aux soins qui vous attendent, aux devoirs qui vous sont imposés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans se forment & grandissent, son père se consume insensiblement; son mari s'inquiète & s'agite; il a beau faire, il ne peut la croire anéantie; son cœur, malgré qu'il en ait, se révolte contre sa vaine raison. Il parle d'elle, il lui parle, il soupire. Je crois déjà voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, & c'est à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre! Il est bien digne du généreux Edouard que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de résolution.

Venez donc, chers & respectables amis, venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Rassemblons tout ce qui lui fut cher. Que son esprit nous anime; que son cœur joigne tous les nôtres; vivons toujours sous ses yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite, du séjour de l'éternelle paix, cette ame encore aimante & sensible se plaît à revenir parmi nous, à retrouver ses amis pleins de sa mémoire, à les voir imiter ses vertus, à s'entendre honorer par eux, à les sentir embrasser sa tombe, & gémir en prononçant son nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit si charmans. Ils sont encore tous remplis d'elle. Je la vois sur chaque objet, je la sens à chaque pas,

à chaque instant du jour j'entends les accens de sa voix. C'est ici qu'elle a vécu ; c'est ici que repose sa cendre..... la moitié de sa cendre. Deux fois la semaine , en allant au Temple... j'apperçois... j'apperçois le lieu triste & respectable..... beauté , c'est donc là ton dernier asyle !.... confiance , amitié , vertus , plaisirs , folâtres jeux , la terre a tout englouti.... je me sens entraînée.... j'approche en frissonnant..... je crains de fouler cette terre sacrée.... je crois la sentir palpiter & frémir sous mes pieds..... j'entends murmurer une voix plaintive !..... Claire , ô ma Claire , où es-tu ? que fais-tu loin de ton amie ?.... son cercueil ne la contient pas toute entière... il attend le reste de sa proie.. ; il ne l'attendra pas long-temps. (o)

(o) En achevant de relire ce recueil , je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il est , m'en est si agréable , & le sera , je pense , à tout lecteur d'un bon naturel. C'est qu'au moins ce foible intérêt est pur & sans mélange de peine ; qu'il n'est point excité par des noircsurs , par des crimes , ni mêlé du tourment de haïr. Je ne saurois concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer & composer le personnage d'un scélérat , à se mettre à sa place tandis qu'on le représente , à lui prêter l'éclat le plus imposant. Je plains beaucoup les Auteurs de tant de Tragédies pleines d'horreurs , lesquels passent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter , ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail si cruel ; ceux qui s'en font un amusement , doivent être bien dévorés du zèle de l'utilité publique. Pour moi , j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies ; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

F I N.

